

Aug 12 - 54

P. Louis PERROY

Le Tragique Quotidien

PENSÉES — DRAMES
NOUVELLE



PRIX : **4.00**
(*Majoration en plus*)

PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Montée du Calvaire. 28e édition............	3 fr. 75
Le Royaume de Dieu. 13e édition.............	3 fr. 75
L'Humble Vierge Marie. 9e édition............	3 fr. 75
« **Cum Sanguine** », récits de la persécution contemporaine. 3e édition..........................	3 fr. 50
Le Sablier. 2e édition.......................	3 fr. 50
Vita, poème.................................	4 fr. 00
Le Poème de la Mer..........................	3 fr. 50
La Chanson de la Gloire, poème patriotique. 2e édition..................................	2 fr. 50
Lettres de Partout..........................	3 fr. 00
Jeanne d'Arc, poème dramatique................	1 fr. 50
Le drapeau de la France — *une grande idée en marche* — 35e mille. — Brochure de propagande..	0 fr. 25

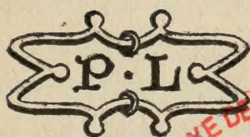
Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en décembre 1918.

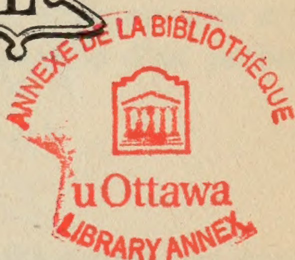
P. LOUIS PERROY

Le Tragique Quotidien

PENSÉES — DRAMES

NOUVELLE

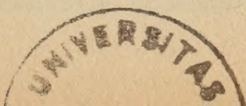




PARIS

P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10, RUE CASSETTE, 10



« LE TRAGIQUE QUOTIDIEN »

Le mot est de Maurice Maeterlinck (1) : et bien que cet auteur soit condamnable et condamné pour sa douloureuse irréligion, il a des pages, il a des mots qui mériteraient de servir une meilleure cause.

On peut tirer une flèche du carquois ennemi pour en user au profit de la vérité.

Cette expression « Le Tragique quotidien », étrange au premier abord, indique une réalité souvent cruelle, il est donc utile d'en parler.

*
* *

Notre sagesse humaine est courte par quelque endroit : celui où elle s'abrège le plus, c'est le côté qui regarde l'avenir. Nul, pas même un ange, ne peut soulever le voile de ce qui n'est

(1) *Trésor des Humbles*, IX.

pas pour nous et de ce qui n'est que pour Dieu. Le bouquet des heures, que nos rêves composent et voudraient respirer par avance, n'a ses fleurs que l'une après l'autre : quelle que soit notre intelligence, et la portée de notre esprit, nous serons toujours sujets à la surprise : car nous ignorons quelque chose et nous n'attendions pas telle autre, et cette ignorance comme cet imprévu nous apparaissent trop souvent, hélas ! sous la forme tragique : le drame est dans toute existence humaine.

Ce drame tragique, qui éclate soudainement dans notre vie, peut avoir plusieurs causes.

Tout d'abord c'est un fait, comme un orage subit en est un et peut troubler l'atmosphère la plus radieuse :

> Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
> Qu'on croit avoir pour soi le vent et les étoiles,
> Il est bien malaisé de régler ses désirs :
> Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
>
> (La Fontaine, *Ode aux Nymphes de Vaux.*)

Ici le fait a pour cause notre insouciance... cette sorte de confiance que nous avons en nous-même et dans les autres et qui souvent décèle en nous une force et une bonté.

« *Ils n'oseront pas !* » Ce mot historique, et comme taché de sang, se rencontre sur les lèvres de tous ceux qui sont arrivés à quelque sommet : car c'est en haut qu'on oublie la pru-

dence ; il semble en effet qu'il y a une sorte d'enivrement dans l'esprit de tous ceux qui sont heureux ou qui deviennent puissants. Ils oublient le chemin où ils ont passé, et que la trahison peut prendre sournoisement la même route et les atteindre au sommet triomphant.

Mais il n'y a pas que l'insouciance ou la confiance en nous-même qui peuvent amener le tragique quotidien, il y a aussi le jeu secret de quelque passion qui soudainement nous assaille, trouble notre cœur d'abord et toute notre vie ensuite.

Et cela se fait souvent en quelques minutes : le drame atteint alors son apogée d'intensité.

Lorsque le roi Hérode, le voluptueux et le renard — car ces deux mots restent accolés à son nom —, lors donc que le roi Hérode tenait table ouverte au jour anniversaire de sa naissance dans son palais de Machéronte, accroché aux falaises escarpées de la Mer Morte comme l'aire d'un aigle redoutable et redouté, et lorsque à cette table ouverte il conviait tous les princes des environs, quand le festin commençait, opulemment servi au milieu des fleurs et des harmonies, est-ce qu'il se doutait que tout à l'heure, dans un instant, comme un hors-d'œuvre sinistrement imprévu du menu royal, allait soudainement apparaître livide, sanglante et coupée, la tête de Jean Baptiste, sur un plat d'or ?

Et cependant la voilà qui entre apportée par un valet : que s'était-il donc passé?

Hérode aimait Jean-Baptiste, il l'aimait au point qu'il le consultait, voulait souvent l'entendre, et ce captif entrait presque dans les conseils du roi.

D'où vient que, si brusquement, il a dû ordonner la décapitation de ce serviteur de Dieu qu'il redoutait? comment? et pourquoi?

— Il y avait eu la danse lascive d'Hérodiade : cela faisait partie du festin.

Il y avait eu l'enthousiasme obscène d'Hérode, la promesse folle et dangereuse d'accorder tout ce que demanderait cette fille de joie...

Or elle avait demandé la tête de Jean-Baptiste, là, dans un plat, au milieu du festin, sur cette table même...

Le roi s'était subitement attristé.

Le drame commençait : il ne fut pas de longue durée. Dans le silence qui l'entoure et qui attend sa décision, le roi ne voit qu'une chose : il a promis ; il a juré devant les princes, ses vassaux, qui peuvent devenir ses ennemis : si on voit combien peu il tient sa parole, quelle confiance obtiendra-t-il de ceux qu'il doit gouverner?

Il y a force majeure, il y a raison d'État, il y a la peur, il y a l'orgueil, il y a aussi la passion qui ne veut pas refuser à la danseuse ; il n'y avait pas la cruauté au début. Elle entre soudainement comme un personnage qui s'impose.

Le tragique est à son comble. Et voilà pourquoi on apporte cette tête sanglante et coupée.

*
* *

Ce tragique qui entre brusquement dans notre vie, y entre parfois par une porte si étroite, qu'il semble même que notre pensée n'aurait pu s'y glisser.

Quelque chose du serpent s'insinue dans la fatalité qui nous poursuit, et le reptile ondoyant et divers filtre en quelque sorte à travers la plus mince fissure de la muraille, derrière laquelle nous pensions notre propre cœur en sécurité.

Dans l'histoire des peuples, l'impondérable prend une proportion parfois effrayante. Un grain de sable change le niveau des balances : et ce grain de sable, c'est souvent un souffle imperceptible qui l'apporte.

Tout le monde sait qu'il suffit parfois du son lointain d'une cloche, de moins encore, du grelot qui tinte, pendu au cou d'une chèvre, ou du chant monotone d'un pâtre enfant, pour remuer l'air et déterminer la chute de l'avalanche toujours hésitante et glissante au penchant des montagnes.

Quelle proportion y a-t-il entre une cause si mince et une catastrophe si subite ? Il n'y en a pas aux yeux humains : mais les yeux ouverts

et chrétiens y voient le doigt de Dieu, et cela suffit pour justifier ce mouvement et autoriser ce tragique imprévu.

Et c'est par ce doigt qui ne fait qu'effleurer en touchant que Dieu déjoue tous les calculs des plus savants, des mieux avertis.

A la journée de Waterloo, Napoléon lance ses trois mille cuirassiers à l'assaut du plateau du mont Saint-Jean.

Les Anglais sont derrière qui attendent. L'Empereur semble avoir tout prévu : l'élan de ses troupes, le puissant coup de bélier qui doit enfoncer les lignes ennemies, le contact moral avant même le corps à corps sanglant, les batteries subitement démasquées qui jetteront l'épouvante et la mort dans les carrés anglais. Et la masse de fer s'avance au pas tumultueux des chevaux. La crête du mont est atteinte, un cri formidable de : « Vive l'Empereur ! » éclate — puis soudain une effroyable clameur de désespoir. Au sommet du plateau, comme une ride qui de loin paraissait imperceptible, s'étend un chemin creux de deux mètres de profondeur et de quelques mètres de largeur. C'est un sillon qui court à la surface... Les Anglais l'ont mis sournoisement entre eux et la ruée française.

Emportés par leur élan, pressés les uns contre les autres, tous les cuirassiers tombent pêle-mêle, hommes et chevaux s'entassent et se broient. Des escadrons entiers sont jetés en

fascine dans cette fosse de mort, pendant qu'en face, 13 carrés anglais et 60 canons foudroyaient tous ces braves à bout portant. Ce chemin creux d'Ohain fut le premier tragique imprévu de cette grande journée, L'Empereur ne l'avait pas vu. C'est à partir de ce moment que la chance tourna. La bataille était virtuellement perdue.

*
* *

Mais ce tragique imprévu n'a pas besoin d'un champ de bataille pour subitement éclore et se développer.

« Un chimiste laisse tomber quelques gouttes mystérieuses dans un vase qui ne semblait contenir que de l'eau claire... et aussitôt un monde de cristaux s'élève jusqu'aux bords et nous révèle ce qu'il y avait en suspens dans ce vase où nos yeux incomplets n'avaient rien aperçu. » (Maeterlinck.)

Le cœur humain est ce vase au cristal splendide et transparent : nous comptons sur la limpidité de l'eau qu'il contient et sur sa profondeur, et nous ne comptons pas sur cette goutte perverse qui, tombant du dehors, peut tout troubler, corrompre même en un instaut.

Il n'y a rien de plus tragique que cette instabilité de notre cœur.

Pravum est cor omnium et inscrutabile, nous

dit le Saint-Esprit par la bouche du prophète Jérémie (1).

Il y a plus que de l'instabilité dans ce pauvre cœur : il y a de la perfidie.

Tous nous avons trahi quelque chose... quand ce ne serait que notre propre conscience, et dans cette conscience infidèle le drame humain se joue sans qu'il y faille une scène montée et des personnages savamment agencés d'avance.

Lorsque Pierre, dans cette nuit inoubliable du Cénacle, jure sa fidélité à son Maître attristé, et qu'il va jusqu'à dire dans son affectueuse présomption. :

« Quand bien même tous ceux qui sont là te trahiraient, moi Pierre, ton fidèle et ton ardent, je te suivrai partout à la prison et à la mort. »

Lorsqu'il parlait ainsi, il était sincère, certes ! Hélas ! il ignorait le fond du vase et que la goutte perverse allait y être jetée cette nuit même et dans quelques heures.

En effet, à dix heures du soir il jurait son amour, et à deux heures de la même nuit il blasphémait et trahissait cet amour.

Que s'était-il donc passé?

Dans l'atrium du grand prêtre, autour du foyer improvisé qu'on avait allumé — car il faisait froid —, en ce cercle de soldats durs à la corvée, indifférents à la victime que l'on juge dans la

(1) Jer., XVII, 9.

salle voisine, une femme, la portière, se glisse soudainement. Elle a fixé Pierre et elle a dit :

— Tu es un de ses disciples ?

Et Pierre a répondu :

— O femme, je ne sais pas ce que tu dis.

Les hommes font chorus.

— Mais si, tu es un de ses disciples.

— O homme, je ne le suis pas.

— Mais tu es Galiléen pourtant, ton accent te fait reconnaître.

— D'ailleurs je t'ai vu dans le jardin, dit un autre.

Et la femme :

— Mais je le sais bien, tout à l'heure je t'ai fait entrer avec l'un de ses disciples, moi !

La goutte perverse a touché le fond, ce fond se trouble, et voici qu'il monte à la surface, c'est-à-dire aux lèvres de l'apôtre apeuré, des blasphèmes et des anathèmes insoupçonnés. Il jure, non plus son amour, mais son mépris, son dédain, sa trahison.

— Moi, son disciple ? Qu'est-ce que vous dites là ? Je ne connais seulement pas cet homme dont vous me parlez.

O Pierre !...

Voilà le premier drame, et voici maintenant le second :

A cet instant même, Jésus lié, traversant hâtivement la cour, passait près du foyer : on le conduisait chez l'autre grand prêtre.

En passant il se retourna et regarda Pierre.

Ah ! le silence et le regard sont deux personnages plus éloquents que tous ceux qui parlent, renient ou blasphèment : et il y a souvent plus de tragique dans un regard qui nous perce que dans une parole qui nous blâme.

Pierre fut bouleversé, il se reprend, il sort, il pleure amèrement... c'est le troisième drame, il est converti.

Egressus foras... flevit amarè (1).

N'y a-t-il pas autant de tragique dans une larme silencieuse que dans une goutte de sang?

*
* *

Ainsi dans la vie humaine se multiplient à l'infini ces drames obscurs, la plupart du temps non sanglants, mais tout marqués de nos larmes.

Les plus poignants ne sont donc pas toujours ceux que relatent les chroniques ou conserve l'histoire.

Les plus grands au contraire, ceux auxquels nous ne prêtons pourtant qu'une médiocre attention, sont ceux qui se jouent dans notre âme, pour notre âme, entre Dieu et nous.

Certes, la grandeur du personnage qui entre

(1) Luc, XXII, 62.

en scène : Dieu ; le terrible enjeu de la partie : l'Éternité, et surtout la faiblesse de notre volonté, devraient cependant nous tenir avertis...

Il n'en est rien la plupart du temps, et ce n'est pas la moindre folie de l'homme qu'il puisse jouer aussi tragiquement sa destinée future, sans vouloir même s'en douter.

Toutes les fois que nous péchons gravement, nous faisons entrer dans notre vie ce tragique redoutable et qui n'est que trop quotidien.

Le péché étant la séparation violente d'avec Dieu, et autant qu'il dépend de nous la condamnation à l'éternel enfer, quelle lugubre tragédie que celle que nous jouons pour un regard, un désir, le plaisir d'un moment !

Le plus triste est que nous n'en conservons pas le souvenir, ou, si nous le faisons, nous n'y prenons pas garde, et nous restons volontairement dans cet état violent, suspendu au-dessus des flammes éternelles par ce fil si fragile qui s'appelle la vie, fil sans cesse agité par mille vents contraires, qu'un heurt peut briser et que l'aile d'un oiseau qui passe suffirait à rompre, et en voilà pour l'éternité.

David, pour un regard jeté du haut de sa terrasse, devient en un instant adultère, homicide, contempteur des lois divines et humaines... Au crime de ses désirs, il ajoute celui de ses actions et l'hypocrisie de ses démarches... Or il reste dans son péché près de dix mois, et si le pro-

phète n'était pas venu pour lui enlever les écailles des yeux et lui dire : *Tu es ille vir !* (1) « Mais c'est vous qui êtes le grand coupable ! », serait-il sorti de son iniquité ?

Dans l'ordre surnaturel les tragiques quotidiens sont donc plus douloureux et de conséquences autrement importantes.

Pourquoi y prêtons-nous si peu d'attention, comment sommes-nous à ce point insensés et cruels pour nous-mêmes ?

On ne peut pas tout expliquer par l'insouciance ou la malice de l'homme, et il faut bien songer à l'influence pernicieuse de satan qui, jaloux de notre destinée et des pardons si faciles qui nous sont octroyés, n'a pas de cesse qu'il ne nous ait trompés, engourdis, paralysés et finalement conduits jusqu'aux bords de l'abîme éternel.

Ce grand tragique surnaturel aura sa dernière scène, après quoi la pièce sera finie, le rideau tiré, et le grand drame sans dénouement de l'éternité commencé sous les regards de Dieu.

Cette dernière scène se jouera à deux personnages : Jésus-Christ et l'Homme.

Dans ce redoutable tête-à-tête, la conscience seule parlera, c'est sur son témoignage que nous serons jugés.

Au coup de la mort, toutes les vérités que

(1) II Reg., XII, 7.

nous avions soigneusement endormies dans notre cœur, se réveilleront comme un vol d'oiseaux de proie qu'on chasse de leur cage : elles s'abattront sur les marches du tribunal de Dieu.

Nous reconnaîtrons alors ce que nous aurions dû faire : mais il sera trop tard... ce que nous n'avons pas fait : il sera trop tard.

Combien le salut eût été facile si nous l'avions voulu ! il sera trop tard...

Tout ce vol de vérités « aigres et persécutantes », nous dit Bossuet, s'acharnera sur notre pauvre cœur, et durant toute l'éternité comme l'antique Prométhée toujours attaché, sans cesse dévoré, jamais achevé..., nous ne sentirons plus qu'une morsure, car tous les âpres oiseaux n'en seront plus devenus qu'un seul : le cruel et tardif remords.

Que Dieu nous épargne ce dernier et sombre tragique éternellement quotidien.

*
* *

Tout faiseur de drame doit être peintre.

C'est même en partie ce qui le sauve de l'oubli et lui donne sa part de gloire.

La première fois que Bernardin de Saint-Pierre lut dans les salons de Mme Necker son épisode de Paul et Virginie qu'il avait inséré dans ses

Etudes de la Nature, l'accueil fut plutôt glacial, et à tel point que, désespéré, le malheureux auteur voulait détruire son ouvrage.

Or parmi les auditeurs se trouvait Joseph Vernet. Il s'approche et demande une seconde audition.

On prend jour, de nouveau l'on s'assemble, et Bernardin commence sa nouvelle lecture.

Il n'alla pas loin. Vernet l'interrompit brusquement et devant toute l'assemblée : — « Vous avez fait un chef-d'œuvre, dit-il à l'auteur... vous êtes un grand peintre. »

C'était déjà le mot de la postérité.

Ainsi tout revient à peindre et de façon, en nous charmant, à faire penser.

L'émotion dort sur la palette dans les couleurs juxtaposées, en apparence indifférentes : c'est l'habileté du pinceau qui vient les réveiller et, en quelques touches fermes et non tâtées, fait éclore tout le drame.

Les quelques pensées qui suivent cette préface ne sont donc mises là que comme des couleurs qui attendent sur la palette.

Elles se retrouveront mises en valeur dans l'action des drames et des nouvelles.

C'est alors que l'on rencontrera ce tragique subit, imprévu, troublant la vie privée ou la vie publique : peu importe.

Il n'y aura pas de lecteur qui ne se retrouvera peut-être quelque part, à quelque tournant,

et dont le cœur n'ait pas été, une fois au moins, secoué par de semblables angoisses.

A vrai dire, il n'y a pas de sujet d'imagination dans les récits et les histoires même créées de toutes pièces : le vrai drame est dans le cœur de celui qui le lit ou y assiste.

Nous ne sommes touchés en définitive que parce qu'un écho résonne en nous du chant de joie ou du cri douloureux que nous entendons.

C'est nous en quelque sorte qui rendons les livres intéressants, et le plus grand talent de l'auteur ne serait-il pas surtout de nous montrer que nous avons vécu ou que nous vivons encore le drame poignant qu'il déroule à nos yeux ?

L. P.

DE LA PALETTE AUX TABLEAUX

« C'est pourtant une jolie chose que de savoir écrire ce que l'on pense. »

(Mme de Sévigné,
17 juillet 1689.)

DE LA PALETTE AUX TABLEAUX

I

LES COULEURS

Dieu, qui fait un tableau dans l'âme de chacun de nous, a sa palette et ses pinceaux.

Il a le temps aussi, il a surtout l'amour : ne lui brouillons pas ses couleurs, ne lui gâtons pas les pinceaux.

Laissons-le faire, laissons-nous faire : le chef-d'œuvre n'est qu'à ce prix.

Ici-bas, la vue de certaines vertus ou de certaines qualités nous enlève à nous-mêmes, et nous maintient pour un temps hors du créé, nous disons « entre ciel et terre ».

Ces rapides envolées que cause la vue d'une beauté fugitive, sont une très pâle image de ce

que la vue de Dieu, souveraine beauté, nous causera plus tard... non pas pendant quelques instants, mais durant toute l'éternité.

Un Fantin-Latour, sortant d'une audition de Wagner, courait comme un insensé dans la rue, la poitrine au vent et ne sentant pas un froid de 12° à 15°. — « J'étais hors de moi, disait-il, et ne vivais que des harmonies que je venais d'entendre. »

C'est ainsi que Dieu, le grand invisible, se fait visible comme par lueurs, non seulement dans le monde physique par la splendeur du décor, mais aussi dans le monde intellectuel, artistique et moral.

Dans ce monde moral toutes les vertus ne sont pas au même degré évocatrices de Dieu. Parmi celles qui nous révèlent le plus cette divinité et nous en donnent comme le chaud contact, il faut placer la bonté ; elle est assurément le plus grand héraut de Dieu par le monde.

Le silence agrandit l'âme comme il agrandit la maison où il règne.

Les heureux ne pensent pas profondément : ils ont assez à faire de jouir.

Le bonheur des enfants : c'est de la couleur

vive à teinte plate, sans ombre pour la limiter, sans profondeur qui fait penser.

Le bonheur de qui a vécu n'est plus composé que d'une ombre lumineuse. C'est ainsi que par l'ombre Dieu nous achemine à la conception de la profondeur du grand royaume des choses invisibles.

Au ciel il n'y aura pas d'ombre, mais il y aura la profondeur de la lumière.

L'homme passe sa vie à pétrir l'argile de ses ébauches : quand il arrive à finir la statue, on la met sur son tombeau.

Tout le travail de l'homme est d'enchâsser ses petits bonheurs, comme l'on fait de la mosaïque ; chacun est bien peu, mais l'on se console en comptant jouir de l'ensemble : on ne voit jamais cet ensemble.

Ainsi le bonheur n'est qu'un détail.

Dieu laisse l'illusion à la jeunesse pour qu'elle ait la force de la vie : il l'enlève au vieillard pour qu'il ait le courage de la mort.

Les justes ici-bas passent inaperçus : il n'y a guère que les excessifs à marquer.

Peindre les choses avec cœur, c'est les placer dans la situation qui leur convient le mieux et qui leur ferait le plus de plaisir si elles étaient sensibles.

C'est ainsi qu'il faut savoir faire plaisir, même aux choses.

« Le repos et la tranquillité de notre vie ne roulent souvent que sur l'ignorance où nous sommes des jugements qu'on fait sur nos personnes. » (BOURDALOUE.)

En effet, si nous savions ce que nos seuls amis pensent de nous en un jour, nous perdrions la tranquillité du cœur pour longtemps.

Nous avons mille pensées diverses enfermées dans notre âme comme autant de captifs qui remuent leurs chaînes sans pouvoir les briser : l'art est un libérateur, l'amour aussi, la bonté surtout.

La rêverie met les captifs à la fenêtre sans jamais rompre leurs entraves.

Il arrive pour l'amour de Dieu ce qu'il arrive pour l'amour de la créature : si on en a touché le fond, on n'en peut plus sortir. On passe alors comme un absent à travers les choses : la vie semble si loin qu'on ne peut y rentrer.

Il y a des nuances dans la voix comme dans le regard ; c'est l'intelligence du cœur : l'écriture c'est le visage de l'esprit; le geste en trahit la puissance.

Tout le travail de l'eau qui bout sur le feu est pour arriver à la vapeur qui monte.

Tout le travail de l'âme qui souffre est pour arriver à la prière qui s'élève à Dieu.

L'eau perdue dans le creux des montagnes n'a souvent qu'à refléter les fleurs penchées, le nuage qui passe et le feu des étoiles : mais c'est de l'eau pure.

A mesure que l'homme avance et que sa vie décline, il remplace ses forces naturelles par les forces surnaturelles : la prière est la plus forte.

Confiance en Dieu, mépris et oubli de soi-même... autant de mots qui ne disaient rien à la jeunesse : ils sont la puissance de nos derniers jours.

« Mon péché est toujours contre moi, chantait douloureusement David... Et moi je puis ajouter : « Mais mon Sauveur est toujours devant moi ! »

Toute la différence des deux Testaments est là.

« Aux heures de sa première force, dit Barrès, un homme s'acharne, foule aux pieds, dédaigne tant de choses qu'on peut le prendre pour un barbare. »

Et il croit que c'est le Progrès... peu importe qu'il soit seul, il rêve même de l'être... comme le pic solitaire d'une haute montagne qui domine les plaines se croit plus utile que les multiples chemins qui les sillonnent.

Avec le temps, l'homme voit que « pour progresser, il faut s'associer... prendre le pas avec tout ce qui marche » (Barrès), et que la grande force consiste souvent à mêler la sienne à celles qui nous entourent.

Ainsi ce jeune orgueil qui criait, finit dans l'harmonie qui chante. Et l'harmonie l'emportera toujours sur le cri.

Un esprit puissant ne se dégoûte de rien, parce qu'il sait attendre et recommencer.

Pourquoi la peinture trop parfaite est-elle ennuyeuse ?

— Précisément parce qu'elle est trop parfaite.

Reynolds disait : « Il y a une splendide négligence, et une humiliante exactitude. »

Stendhal parle, quelque part dans *La Chartreuse de Parme*, d'une « tête charmante avec des couleurs à demi effacées par les combats de l'âme. »

C'est la pâleur tragique des âmes passionnées.

C'est le visage « couleur d'amour » du Dante dans la *Vita Nuova.*

Il y a des gens qui mettent toujours le pied dans la trace : est-ce logique impérieuse ? Est-ce vivacité et repartie ? C'est tout cela... et c'est quelquefois bien ennuyeux.

Ainsi ceux qui parlent trop sont une charge ; et ceux qui se taisent ne le sont pas moins... mais ceux qui font parler et savent écouter sont évidemment les plus forts.

Ce qui caractérise peut-être le mieux l'époque moderne, quand le temps et la réflexion auront situé toutes choses et tassé les événements..., c'est l'absence lamentable de force morale.

La société moderne n'a voulu compter que sur son énergie naturelle : la raison et l'honnêteté devaient suffire à triompher de tout.

Et c'est tout qui a triomphé de la raison et de l'honnêteté. On arrive vite au bout de ses forces naturelles. Et si l'homme n'est pas aidé par un principe extérieur à sa vie personnelle... il ne

pourra ni se gouverner ni gouverner les autres ; il arrivera toujours un moment où, tout manquant, si l'on ne cherche pas un appui en Dieu, l'on sombrera.

L'homme moderne ne peut supporter ni le poids d'une passion, ni celui d'un malheur, encore moins celui d'une faute.

Le revolver est le dernier mot de tout.

Il entre brusquement dans le désarroi d'une vie morale comme jadis entrait chez l'opulent patricien la tablette de cire où César, avide d'héritages, avait tracé ce simple mot : « Meurs. »

Et le patricien mourait.

Un coup de bourse malheureux... une perte au jeu... le revolver. Une trahison, un amant qui trompe, une maîtresse perfide : le revolver.

M. Henry Bataille, dans la *Marche Nuptiale*, nous trace dramatiquement et dans le raccourci du personnage de Grâce de Flessans, cette effroyable et orgueilleuse déchéance morale.

Grâce, qu'il appelle faussement une chrétienne, ne peut supporter le poids d'une passion... et elle part avec un croque-notes qu'elle idéalise sottement dans son imagination, rompant ainsi avec toutes ses traditions de famille.

Quand elle s'aperçoit de son erreur et que son ravisseur n'est qu'un escroc, elle ne peut supporter ce soufflet donné à son orgueil... et elle se laisse séduire par un autre plus riche et plus flatteur.

Alors elle ne peut supporter le poids de sa faute, et de ses conséquences... elle passe dans la pièce voisine... et se tue.

Les chrétiens appelleront ce geste orgueil et désespoir ; les gens de simple bon sens : sottise... mais le monde dira hautement : courage.

Il y a une ivresse dans la passion qui nous trompe sur notre force : nous croyons être forts à nous mettre en dehors des lois divines, et qu'il y a de la grandeur à marcher sur toutes les lois humaines.

L'homme enivré n'est-il pas convaincu que c'est la terre qui tourne et les maisons qui chancellent ?

Le tout ici-bas est de trouver un mot et une étiquette : peu importe alors la vérité ou le vin. Il y a toujours assez de gens intéressés au mensonge pour composer une foule.

Et la foule c'est l'élite des gouvernements déshonnêtes.

Il y a longtemps déjà que la canaille de Pistolet dans *Les joyeuses commères de Windsor*, s'écriait avec conviction :

« Voler ! fi donc ! les gens sages appellent un vol... un transfert. »

Ce Pistolet n'était point sot... son âme est immortelle et son mot aussi.

Y a-t-il donc si longtemps que nos ministres et nos législateurs appelaient la disposition d'un bien volé à des particuliers et à des religieux : un retour à l'Etat? et, ce qui est plus cynique encore : une attribution?

Avec cette étiquette, on fait passer tous les vins.

Il y a des personnes du matin... Il y a des personnes du soir.

Il en est, comme la belle-fille de Madame de Sévigné, qui « à neuf heures du soir sont tout éteintes ».

Les jours sont trop longs pour elles...

Savoir vieillir, c'est savoir finir ses journées, sans la folie des matins, mais avec la sérénité des soirs... et cette pointe d'esprit français qui « s'aiguise toujours à la chandelle », comme on disait autrefois.

« Ce sont de bonnes qualités que sept cents livres sterling et des espérances », écrit un personnage de Shakespeare.

« Les millions nous paraissent de bonne maison », écrira Mme de Sévigné.

Et l'argent n'est jamais une sottise, quoi qu'il en fasse faire.

Tout homme qui a, est un homme qui est.

L'homme est fait pour se donner tout à ce qu'il croit lui être tout.

Mais il se trompe ici-bas... et c'est ce qui cause son désespoir.

Oh ! les pauvres cœurs qui vacillent parce qu'ils ne peuvent supporter le vide que leur cause le Tout qui s'en va !

Polyphème, qui vient de surprendre ensemble Acis et Galathée..., s'arrache les yeux :

Oui, j'ai crevé mes yeux...
Mes yeux, mes pauvres yeux, si joyeux à l'aurore...
Après ce que j'ai vu, pouvaient-ils voir encore?

(A. SAMAIN, *Polyphème*.)

Ruy-Blas porte la fiole de poison à ses lèvres, devant la reine qui le méprise et l'abandonne, et la vide d'un trait :

Triste flamme, éteins-toi...

En se tuant ainsi parce que le Tout s'en va, l'homme affirme tragiquement que son cœur était bien fait pour le Tout.

Mais il s'est trompé !

Quelle épouvante glacera le reste du sang qu'il avait encore en ce cœur qu'il vient d'ouvrir, quand il se trouvera devant Dieu, le seul Tout pour qui il était fait, le seul qu'il a ignoré, le seul qui devait le rendre heureux... et le seul qui, en s'en allant, le laissera flotter comme une barque vide et sans lest, sur la mer éternelle de sa désespérance !

La respiration de l'âme en état de grâce : c'est la prière. La pureté en est le parfum... son sourire c'est la divine charité.

La prière, c'est aussi la pensée qui a pris des ailes pour voler vers les absents.

Il y a des absents de toutes sortes, les plus grands ne sont pas toujours les morts.

Notre fidélité se prouve dans les tentations ; notre confiance dans l'abandon apparent de Dieu ; notre courage dans le relèvement constant après le péché.

Ce sont trois vertus de champ de bataille.

La vraie confiance commence quand Dieu paraît s'éloigner : c'est comme le souvenir qui

vient après le départ, et ne poursuit que ceux qui nous ont quittés.

LES ARBRES DES TOMBEAUX

« Les ifs et les cyprès qui ne s'effeuillent pas. »
(H. de Régnier.)

Orgueilleux, droits et noirs, arbres toujours les mêmes,
Pourquoi vous a-t-on mis tout proche des tombeaux?
Votre ombre lourde pèse, et vos tristes emblèmes
Assombrissent encor les funèbres flambeaux.

Vous ne leur donnez rien aux pauvres morts... et l'heure,
Et les jours et les mois passent sur vos rameaux
Sans rien changer en vous... Votre cime, qu'effleure
Le vent, ne peut fléchir sous le poids des oiseaux.

La rosée elle-même en vous jamais ne tremble,
Nulle main ne s'approche et ne vous prend des fruits :
L'ombre et l'oubli si bien de vous tombent ensemble
Que le soleil ne peut percer vos sombres nuits.

Ah! qu'ils aiment bien mieux, couchés en leur suaire,
Les morts, un saule gris qui pleure et chante au vent,
Ou la blanche aubépine, ou l'âpre cinéraire
Ou le bouquet coupé que l'on change souvent :

Car il leur semble alors qu'un peu de vie encore
Avec le souvenir se renouvelle en eux...
Et que le marbre lourd, ou quelque airain sonore
Ne les enlacent pas toujours des mêmes nœuds...

Ce qui change leur dit une douce parole :
Mais pour eux sont plus doux encor qu'un chant d'oiseau,
Qu'une rose qui passe, ou la feuille qui vole,
La prière et les pleurs coulant sur leur tombeau.

II

LES PINCEAUX

LES PINCEAUX

Plutôt que de peindre les objets comme ils sont, il est préférable de les traiter avec la couleur de l'émotion qu'ils nous ont causée :
L'émotion a sa palette et ses pinceaux.

Peindre une chose telle qu'elle est, c'est la mettre en dehors de l'humanité ; la peindre comme on la sent, c'est lui donner sa valeur, sa raison d'être et ce je ne sais quoi que l'esprit ajoute à la matière, l'homme à la nature.

La périphrase, qui est quelquefois le masque heureux d'une réalité trop crue, n'est la plupart du temps qu'une perfidie de mauvais goût : elle nous dénature la vérité.

Il y a cependant des périphrases si jolies qu'elles se font pardonner leur mensonge :

« Vous êtes orfèvre, Monsieur Josse ! »

Et j'en sais plus que ne m'en dirait une tirade sur l'intérêt du marchand à vanter son produit.

« Nos mères étaient des femmes... Monsieur Page ! »

Et je sais que cet excellent M. Cerveauvide, dans *Les joyeuses commères de Windsor*, ressentait encore assez volontiers, comme il le disait d'ailleurs, quelque levain de sa jeunesse !

La lumière de Dieu est une lumière qui marche vers l'au-delà et nous y achemine.

La lumière du monde ne nous fait faire que le tour de la maison : c'est une lumière qui rôde.

Le succès prématuré immobilise la gloire : voilà pourquoi il est opportun aux héros trop pressés de mourir jeunes.

Les arbres les plus sages et les plus bienfaisants gardent toujours des fruits pour l'automne et jusqu'à l'entrée de l'hiver.

Le jour où l'homme consent à l'ombre de sa route et de son esprit, il a trouvé la paix.

Les départs du matin semblent moins tristes que ceux du soir : il y a la journée !

Mais quand la nuit tombe... elle ensevelit l'absent comme dans un linceul.

Dieu laisse agir les causes secondes : c'est un respect de son ouvrage.

Et ce sont ses pinceaux.

Qu'est-ce que le génie et qu'est-ce que l'héroïsme, sinon un excès ?

La sainteté en est un, elle aussi, mais on ne le lui pardonne pas.

La force nous rend gauche, la puissance nous rend ivre : on n'est pas grand impunément et sans quelque rançon.

Puget disait : « Le marbre tremble devant moi ! »

Cela sent bien son midi... il eût été préférable qu'il tremblât un peu plus devant le marbre.

Tout artiste est un vaincu de l'émotion avant d'être un vainqueur par l'exécution, et le pinceau a tremblé dans sa main avant de s'affermir sur la toile.

« Je n'ai pas été oisif; je n'ai pas affamé ; je n'ai pas fait pleurer... je suis pur, je suis pur ! »

(Paroles sur le livre des morts déposé dans les tombeaux égyptiens.)

Il est étrange, cet hommage rendu à la pureté par des peuples qui ne la connaissaient pas.

Ainsi Rome honorait ses vestales, les faisait précéder des licteurs, leur donnait une place à part dans ses fêtes, et ne tolérait aucune défaillance de cette chasteté.

Mais c'était une vertu aussi frêle que cette flamme unique entretenue nuit et jour au Temple de Vesta.

Depuis Jésus-Chrit la vie religieuse a répandu partout l'honneur de la chasteté : il s'en faut que le monde ait des égards pour elle... il veut l'ignorer.

Toute perfection nous gêne, parce qu'elle nous blâme et nous enseigne.

On causera avec ses infortunes, et l'on regardera les plaies glorieuses de son cœur... mais on ne peut soutenir le regard de ses crimes.

On pourrait demander pourquoi l'homme

craint tant de vivre à part et dans l'obscurité ?

— C'est qu'il a peur de se rencontrer.

Une autre raison de notre horreur de la solitude est peut-être une fausse conception de la vie.

Pour beaucoup, vivre, c'est s'agiter, tandis que la vraie vie est dans l'action qui nous fait reconnaître partout, pour la suivre amoureusement, la très sainte volonté de Dieu.

Le monde récompense notre agitation par ce petit battement des mains qui s'appelle la gloire.

Et après ?... qu'en reste-t-il ?

— Un peu de bruit et sans écho.

L'homme vaudra toujours bien plus par sa réflexion que par sa parole, surtout quand cette réflexion l'emporte tout entier dans le sein de Dieu.

Quels sont ceux qui peuvent ainsi s'asseoir au foyer de leur propre vie... sans craindre un troublant tête-à-tête ?

« *Le pas léger de ceux qui partent dans la vie.* »
(H. DE RÉGNIER, *Porte Nuptiale.*)

Pourquoi ce pas léger ?... Il ne soutient que l'espérance.

Pour quoi ce départ pour la vie?... Comme si en vérité jusqu'à présent ils n'avaient pas vécu?

Ils n'avaient eu que des jouissances et du

bonheur..., ils aspirent à vivre avec encore plus de jouissances et de bonheur.

En réalité ils partent pour la souffrance, car c'est cela la vie... mais ils sont jeunes, leurs pas effleurent toutes choses... ils ne savent pas... ils sauront le jour où ils souffriront.

Cette perspective mélancolique de la vie, cette souffrance qui fait le fond du tableau, cette notion d'un au-delà qu'on ne voit qu'à travers des larmes, c'est le christianisme qui nous l'a mis dans le sang et dans le cœur. L'ombre du calvaire s'étendra ainsi sur toutes les générations jusqu'à la fin.

Autrefois dans la civilisation païenne, où le décor n'était pas le même, la pièce était différente, et les espérances aussi :

« Chasser, se baigner, jouer, rire... C'est vivre. »

Cela est encore écrit sur les dalles des longs promenoirs des ruines de Timgad en Afrique.

Il y est encore écrit autour d'une mosaïque représentant le jeune amour sortant d'un bosquet d'orangers, traîné par des chevaux blancs, agitant son arc et ses palmes :

« *Eros, omnia, per te* »...
Amour, tout se fait par toi !...

Le temps a eu raison des beautés de la ville.

Comme un damier vide, sans jetons et sans joueurs, la vieille cité étale les carrés multiples de ses ruines...

L'image d'Eros est restée... aussi vive et toujours provocante : à cette chose-là le temps n'enlève ni ses ailes, ni son arc... ni sa palme de victoire.

Aurons-nous jamais à craindre la lassitude, en entrant dans la joie du Seigneur ? elle est infinie. Chaque jour donc nous traverserons des espaces nouveaux, nous respirerons un air non encore respiré, nous verrons de nouvelles étoiles... et cette course au bonheur durera autant que le Seigneur.

Dieu nous en a laissé une forte image, dans ces espaces immenses de l'éther qui se développent devant nous à travers lesquels nous passons... et ne repassons jamais...

Chacun de nos sacrifices est comme une clef d'or que nous gardons au fond secret de notre âme, et qui nous ouvrira plus tard un trésor de jouissance sans fin.

Tout fondateur a bien l'intention de faire une œuvre nouvelle : c'est sa force et son illusion.

Ce qui différencie les fondateurs de religions, d'avec le Christ le fondateur de la religion, c'est

que tous les autres fondateurs ont essayé de flatter quelque passion des hommes pour mieux s'accréditer près d'eux.

Le Christ au contraire n'a fait que froisser et scandaliser tout d'abord autour de lui.

C'est qu'il voulait que sa religion reposât sur son témoignage divin, et non sur la reconnaissance des hommes.

Ne faites pas liaison avec des gens plus bas que vous, vous descendriez ; mais avec des supérieurs ou des égaux. Les premiers vous apprendront le respect et la politesse qui sont les meilleures compagnes de l'esprit ; avec les seconds vous pourrez « entregloser », comme disait Montaigne : cet entréchange de l'esprit et du cœur constitue la solide amitié.

Il faut surtout travailler son cœur : l'esprit, les autres nous le forment et aussi nos lectures et nos réflexions : mais le cœur ne nous vient que des victoires que nous remportons sur lui.

On voit un paysage par le détail et la couleur : il faut alors se défendre du procédé ; — ou par les grandes lignes : il faut craindre la sécheresse ; ou par l'émotion du cœur : alors on est

poète, et l'on ne fera pas deux tableaux semblables.

Il y a des pays où les paysannes qui répandent le fumier sur la terre sont appelées « Épanouisseuses ».

L'image est belle — le geste se voit... et la chose aussi.

Il y a des femmes, même pieuses, qui ont ces gestes d'épanouisseuses dans leur conversation et sur le cœur des autres.

La chose qu'elles « épanouissent » est la même.

Il ne faut pas faire un drame pour instruire les gens, mais pour qu'ils en soient touchés et se plaisent à y pleurer. Les leçons d'histoire s'apprennent en classe, et nous n'aimons pas être à l'école, passé dix-huit ans.

Un livre trop savant... est un professeur décoré : on l'honore... mais on ne s'y plaît pas.

Il y a des gens qui, semblables à Mme de Sévigné pour sa belle-fille, ne se trouvent disposés à vous louer que par les négatives.

« Elle n'est point cela, elle n'est point empres-

sée, elle ne parle point breton, elle n'a pas l'accent de Rennes... »

La véritable charité est plus franche d'allure... elle sait trouver des verbes au présent et sans négation.

III

LES TABLEAUX

SUR UN LIVRE DE SOUVENIRS

Votre vie aura bien des pages,
Où chaque jour vous écrirez :
Quels seront les plus beaux passages?
Je l'ignore et vous l'ignorez.

Chaque heure viendra sage ou folle
Y mettre son doigt frémissant...
Même la feuille qui s'envole
Jettera son ombre en passant.

Vous vieillirez : toujours le même
Le livre garde ses secrets;
Chaque page aura son emblème
Que vous ne comprendrez... qu'après.

Le temps révèle bien des choses,
A travers nos espoirs défunts...
Et dans la poussière des roses
Se cachent les plus doux parfums.

Quand vous repasserez chaque heure
Au cadran presque abandonné,
Vous comprendrez que la meilleure
Est celle où vous aurez donné.

Peut-être aussi que, sans secousse,
Dans le sablier amoindri,

Vous jugerez que la plus douce
Est celle où vous avez souri...

Et c'est ainsi qu'en votre livre,
Seul un chapitre aura compté :
Celui qui permettra de suivre
L'histoire de votre Bonté.

L'ÉPITAPHE DU SOLDAT DE PROVENCE

Il voulait sur sa tombe un cyprès et des roses,
Mais un cyprès si bas qu'on pût à son sommet
Voir les nids des oiseaux remplis des rayons roses
Que chaque jour l'aurore en s'éveillant y met.
Et les roses devaient presque frôler la terre
Afin que leur rosée en coulant sur le sol
Pût encore humecter sa cendre solitaire
Et qu'au travers des fleurs son âme prît son vol.

C'était un fils ardent de la blonde Provence.
L'horrible guerre a pris l'enfant à son ciel bleu ;
Il mourut une nuit, criant : « Vive la France ! »
Et son âme d'un trait s'envola jusqu'à Dieu.
Son corps resta deux jours couché comme une gerbe
Sur le champ où la faux implacable a passé,
Il n'eut pas de cyprès : mais son sabre dans l'herbe
Pour indiquer son cœur fut en hâte enfoncé...
Et sur le sol gonflé, soldat, où tu reposes
Loin des tiens, du soleil et de la mer d'Azur,
Dormant ton long sommeil sur un coussin si dur,
Deux taches de ton sang ont remplacé les roses.

LES SYMBOLES DE LA MORT

I

Sur la porte de bronze au caveau mortuaire
Tu veux graver, sculpteur, des symboles de deuil?...
Prends ton âpre ciseau, viens, dessine un suaire :
Cela convient au mort qui fera bon accueil
A ce voile dernier dont tu vêts sa misère.
Il n'emporte rien plus, ses os se glaceront
Entre les plis froissés de ta suprême aumône :
Mendiant dans la rue ou Prince sur son trône...
Tous les deux n'ont que lui pour leur couvrir le front.

Et toi, peintre, tu mets sur le haut de la porte
Des sabliers ventrus où le sable décroît :
C'est mieux, et quand le sable en ce goulot étroit
— Comme à travers la vanne ouverte l'eau s'emporte —
Aura fini sa chute impalpable et sans bruit,
Si tu veux à nouveau que l'ampoule grossière
Soit pleine : prends au mort un peu de sa poussière
Pour que du sable encor coule toute la nuit.
Tu préfères peut-être à ce sable qui tremble
La torche qui s'allume et s'éteint à la fois :
Joins donc la torche ardente au sablier : qu'ensemble
Ils demeurent liés par des nœuds plus étroits :
Sable, flamme, fumée et liens éphémères...
Comment peindre et graver mieux nos bonheurs d'un jour?
Tu peux y joindre aussi la flèche de l'amour
Ou des vases d'airain pleins de larmes amères!

. . . .

II

Et puis l'on gravera le nom du mort,... hélas!
Ses titres?... S'il fut riche, honoré, plein de gloire...

Qu'importe ! en un tombeau la nuit est toujours noire...
Et ce qu'on dit de lui, le mort ne l'entend pas.

Ses amis l'oublieront, c'est la loi de l'absence,
Et ses proches peut-être aussi par bienséance,
Et vous seuls burinant ces marbres aujourd'hui,
Vous seuls, les étrangers, travaillerez pour lui.

A l'œuvre et que chacun sculpte, dessine, achève...
S'il fut guerrier, sculpteur, cisèle en maints endroits
Le drapeau dont les plis flottants ont fait son rêve...
Grave profondément la pointe de son glaive,
Et que la garde d'or monte comme une croix.

C'est un puissant? ô peintre, alors sème une à une
Larmes d'or et d'argent sur tous les marbres blancs :
Et laisse-le compter entre ses doigts tremblants
Ces pleurs... car aujourd'hui c'est toute sa fortune.

III

Et voici que s'achève en son marbre orgueilleux
Le tombeau que rêvait votre double génie :
Il s'élève, on l'admire, il ravit tous les yeux...
Vous signez de vos noms la grande œuvre finie.

Et vous pensez, sculpteur et peintre, avoir bien dit
Sur le mort et la mort tout ce qu'on pouvait dire,
Et vous vous fâchez même en me voyant sourire,
Parce qu'à vos talents je ne fais pas crédit.

Regardez dans ce coin du vague cimetière
Ou sous un sol bombé, solitaire, inconnu,
Sans nom, date ni croix, même sans une pierre,
— Peut-être sans linceul, dort le premier venu...

Le printemps cependant, plus que vous grand poète,
Chaque matin lui vient renouveler ses fleurs...
Il en jette à ses pieds, il en met sur sa tête,
Et la nuit chaque soir y fait couler ses pleurs.

Et le temps ne peut rien contre ce mausolée,
— Tel il est aujourd'hui, tel il sera demain —
Et l'on priera toujours sur sa tombe isolée,
Quand les débris du vôtre empliront le chemin.

Et mieux qu'un sablier, une flèche, une flamme,
Ou la torche qu'éteint un porteur maladroit,
Sur cette branche d'if, chantant, puis montant droit
L'alouette qui part semble emporter cette âme.

Et dans ce vol ardent que rien ne peut fixer,
Et dans ce chant qu'au ciel rien n'arrête et ne lasse,
J'ai compris — et cela, poètes, vous surpasse —
Que toute âme, ô mon Dieu, qui meurt en votre grâce,
N'est qu'un oiseau qui va vers vous se reposer.

Plus n'est besoin alors d'épitaphe et de pierre,
Et ce chant parle mieux que tous les mots gravés :
O morts qui nous quittez pour la pleine Lumière,
Rien ici-bas ne dit la joie où vous vivez.

« JOUVENCE »

Portrait

Je veux que le soleil te mette un nimbe d'or,
Et que l'eau sur tes pieds jette des perles blanches...
Sur ton sein, tu tiendras des fleurs, comme un trésor
Afin que le parfum jusqu'au soir dure encor...
Et sous tes noirs sourcils je peindrai deux pervenches.

Tu sortiras sauvage et pure d'un grand bois ;
Et tandis que la nuit bleuira tous les toits
Tes pas froisseront l'herbe où ton ombre balance,
Et des pétales blancs qu'effeuilleront tes doigts
Je broderai ton nom sur ta robe :
« Jouvence ! »

TABLEAUX

DEUX TOMBEAUX AUX CATACOMBES

Il repose, couché dans l'étroit loculus,
Tout imbibé de sang, les yeux clos, le front calme,
Et dans ses doigts roidis qui ne s'ouvriront plus,
Symbole du triomphe, on a placé la palme.

Et chaque jour, Blanda, sa veuve, vient poser
Son front contre la pierre où se cache sa cendre :
Elle voudrait le voir encore, encor l'entendre
Et respirer son âme en un chaste baiser.

Ses deux enfants sont là : l'une prie et rêveuse
Voudrait comme sa mère entr'ouvrir le linceul...
Et regardant au loin la porte vaporeuse
L'autre rit au soleil qui caresse le seuil.

. . . .
Mais le martyr n'a point soulevé sa paupière...
Il dort son long sommeil dans son auge de pierre.

Et plus loin, sous la voûte obscure, une autre veuve
Court aussi vers la tombe où dort l'époux si cher ;
Mais plus calme en sa foi, plus forte en son épreuve,
Son âme a dominé les frissons de la chair.

Et prenant son enfant dans ses bras, elle applique
Sa bouche, qui ne sait que sourire aujourd'hui,
Sur la pierre couvrant la sanglante relique,
Et dit tout bas : — « Demain tu mourras comme lui ! »

. . . .

Mais le martyr n'a pas soulevé sa paupière,
Il dort son long sommeil dans son auge de pierre.

*
* *

Dormez, martyrs, dormez jusques aux jours lointains,
Où Dieu touchant du doigt le ciel qui se dérobe,
Et des mondes détruits achevant les destins,
Mettra des diamants dans vos deux yeux éteints,
Et couvrira d'or pur le sang de votre robe.

Car Dieu fit la longueur de l'hiver, nuit profonde,
Pour que, dans ce linceul endormant son espoir,
L'année en s'éveillant au printemps pût revoir
Les roses à nouveau s'effeuiller sur le monde...

Et Dieu donne à la mort son silence cruel
Pour que, dormant en paix son étape dernière,
Au jour où sonnera le clairon solennel
L'homme dressant la tête à ce suprême appel
Salue en s'éveillant l'éternelle Lumière.

DOUBLE VISION

Aujourd'hui, sur le bord de la mer, à l'endroit où le quai s'avance comme un éperon dans les eaux, j'ai vu au milieu des marchandises entas-

sées : barriques, sacs de ciment, déballage de faïence, un jeune gas de 15 à 16 ans... nu-jambes... un méchant pantalon retroussé au-dessus du genou, sans veste, une chemise en loques laissant voir par place sa peau fortement ambrée par l'air salin, la tête ébouriffée et sans chapeau... il suivait du regard le mouvement des marins et celui des bateaux.

A un moment, comme grisé par une brise venant du large, il se mit à marcher, à courir presque jusqu'au bout de la jetée... sa plante des pieds mordait le sol, il allait ferme, la tête au vent, le visage tiré, semblable à un loup maigre qui part pour la maraude, si bien que la façon dont il battait la terre et regardait autour de lui, était d'un conquérant.

Et derrière, pâle, efflanqué dans ses habits gardant le pli neuf qui souligne la dernière mode et le suprême bon ton, un autre garçon, du même âge environ, suivait mollement, sans vigueur...

Son pas frôlait la terre... et ne s'y plantait pas, et derrière un lorgnon nécessaire... ou peut-être de genre, il voyait sans regarder.

Et je ne pus m'empêcher de dire tout bas :

Ceci... tuera cela.

Jeunes gens, jeunes gens, prenez garde, vos maîtres de demain marchent nu-pieds... et n'ont pas deux chemises.

Il y a des dessous de pensées comme il y a des dessous de tableaux : et l'on sait combien en vieillissant une toile emprunte à la couleur d'abord emprisonnée dans ses dessous.

Sur notre déclin, nos premières pensées remontent à la surface... on se surprend à causer avec la jeune foi de son enfance, les douces émotions de sa première piété.

Et le morceau finit dans le ton où on l'avait commencé.

L'aigle défie le vent, le soleil, la tempête, il monte comme un encens à travers les solitudes de l'espace, et plane immobile au-dessus des crevasses béantes. L'aigle est roi, l'aigle est dieu...

Mais on le prend sur sa pâture !

O chasteté orgueilleuse qui as des ailes toutes grandes éployées... si tes pieds restent collés à la terre, à la fange... prends garde...

On saisit l'aigle sur les morts.

« Et cette Vénus de Cèdre, assise, la tête voilée, les pieds enchaînés, symbole des vertus domestiques ! »

(Barrès, *Voyage de Sparte.*)

La femme moderne devrait faire quelques pèlerinages secrets à cette statue... elle qui est

toujours sur pied, les regards au vent et hors de chez elle !

L'homme aux gants du Titien (au Louvre), c'est un sensuel profond, secret et distingué.

Ce n'est pas un coureur d'intrigue, léger, indifférent, touchant à tout... et se contentant de tout ce qu'il rencontre dans le vol de ses passions.

Ses yeux voient de loin venir ce qu'ils ont discerné, et ce que ses mains gantées vont prendre.

Ces yeux-là n'ont pas dû courir de multiples aventures, mais s'ils ont vu une fois ce qu'ils voulaient aimer, ils s'y tiendront.

L'homme au gant de Vélasquez (au Prado), c'est un prince jeune, délicat, effilé... avec les grands traits des Habsbourgs. Il sait qu'il est prince et frère du roi Philippe d'Espagne... il n'a pas de tenue à prendre, il ne pose pas.

Il entre en scène comme chez lui : tout doit venir à lui... les hommes sont à la merci de ses désirs comme ce gant qu'il tient du bout des doigts et qu'il peut laisser tomber sans regarder.

Il ne fera pas même l'effort de le jeter, c'est trop pour sa royale indolence.

Et s'il tombe, échappant à ses doigts mous, assez d'autres le remplaceront !

Ce gant à peine tenu, presque lâché, est une signature. Il n'y a qu'un maître qui puisse avoir ce paraphe.

Le temps et notre âge rapetissent toutes les choses anciennes que nous avons aimées... ils les mettent à leur juste place.

« Comme ce lavoir est petit ! s'écrie Perdican dans la pièce de Musset. Autrefois il me paraissait immense. J'avais emporté dans la tête un océan et des forêts... et je retrouve une goutte d'eau et des brins d'herbe ! »

Seule la religion demeure la même... Quand, dans la plénitude de notre intelligence ou dans toute l'expérience de notre déclin, nous regardons en notre cœur les grandes images religieuses de notre enfance..., nous les trouvons aussi grandes, aussi fortes, aussi consolantes.

Là où est Dieu, est la Vérité.

« Il faut excuser la servitude, dit Marivaux... Se fâche-t-on qu'une fourmi rampe ? La médiocrité de l'état fait que les pensées sont médiocres. »

(*Le Legs*, scène XXI.)

Ainsi nos pensées suivent notre état. Ceux qui sont en état de grâce ont forcément des pensées

et des jugements de leur état : c'est un état divin.

S'ils sont pauvres des biens de ce monde, ils peuvent ramper comme la fourmi... mais riches des biens surnaturels, ils montent, ils ont de hautes pensées.

C'est leur luxe, il est divin.

APRÈS L'INCENDIE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS

« Et les cloches ne sonnent plus
Dans le dôme aux deux grandes tours...
La bénédiction est finie
Et nous fermons avec du plomb,
Reims, ta maison d'idolâtrie. »

(Ode citée par le *Lokal Anzeiger* de Berlin.)

Ils ont scellé la source... et puis après?... finie l'eau jaillissante? finie la fraîcheur pénétrante? l'eau claire, charitable, qui va baigner le seuil de toutes les portes... se joint aux ruisseaux, court vers la plaine, et demain sera dans la mer?

L'eau est puissante et fait ce qu'elle veut.

Ils ont scellé la source à Reims avec du plomb... et à travers la terre imbibée de notre sang... l'eau s'ouvre de mystérieux chemins, et

elle jaillira, ô France, aux quatre coins de ton terroir apportant les reflets de la cathédrale incendiée, l'image indestructible de Jeanne, la petite Lorraine, courageuse, humble, française et franche, qui se dresse encore, là-bas, devant le porche ruiné et à qui les obus ont fait une auréole que le sculpteur avait oublié de poser à son front.

« Cet air de grand seigneur, de « qu'im-
« porte ? », d'indifférence et d'ignorance... »

Madame de Sévigné le blâmait à juste raison dans son petit-fils... mais à certains égards, le chrétien qui a la grâce et la veut garder pardessus tout, doit avoir cette allure.

Air de *grand seigneur* ? Il l'est, puisqu'un être divin ;

Air de « qu'importe ? » — Qui a le tout s'inquiète peu du reste.

Air d'indifférence... pour la situation.

Et d'ignorance... pour le monde.

Il faut être comme les ponts qui voient passer sur eux les bons et les mauvais, les forts et les faibles, les pauvres et les riches, laissent couler l'eau, mais unissent les deux rives.

C'est dire que tout se résume souvent, dans la vie, à être patient, résigné, charitable.

Dans les anciennes cathédrales aux portails tout chargés de statues, « on ne pouvait entrer dans l'église, dit R. de la Sizeranne, sans passer entre les rangs serrés de ceux qui l'avaient faite... martyrs, confesseurs, prophètes... confondus dans la gloire collective du portail, tenant à la pierre... faisant corps avec l'immense édifice... ».

Ainsi dans la liturgie sacrée de la messe, en entrant dans cette portion réservée à la sainte prière qu'on appelle le Canon, comme par un portail couvert de sang et de gloire, l'Église passe et salue ses martyrs, Pierre, Paul, André... tous les apôtres ; Lin, Clet, Clément, les premiers papes ; Laurent, Côme, Damien, les témoins de marque.

Puis, après qu'elle a fait descendre l'Agneau rédempteur par la parole sacrée : « Ceci est mon Corps » ; quand elle est arrivée au chœur et à l'autel... alors elle entoure cet autel de lys et de vierges... Agathe, Lucie, Agnès, Cécile... parmi lesquelles, ô mon Dieu, nous les profanes, les tremblants et les pécheurs, nous demandons pourtant une place, non pas à cause de nos mérites, mais par l'effet de votre ineffable miséricorde.

Nous avons tous une heure dans notre vie où nous atteignons *notre raison d'être* et ce pour

quoi Dieu nous a placés en telle circonstance plutôt qu'en telle autre.

Il faut bien être attentif à ce point de maturité pour cueillir le fruit et l'offrir à Dieu.

Il arrive un âge où le cœur vaut seul, où le cœur vaut tout... peut-être est-ce pour nous consoler du déclin de notre intelligence ; plutôt pour nous persuader que l'amour a le dernier mot... et que l'on peut, aux heures de la vieillesse, racheter par son cœur les folles erreurs de son esprit.

Et cela est vrai pour chacun : ne le serait-ce pas pour l'humanité ? et Dieu n'aurait-il pas réservé aux derniers temps la révélation de son Cœur... pour nous enseigner cette consolante vérité?

Les pires catastrophes se préparent. Quand la Révolution éclata... il y avait longtemps que les semences en avaient été jetées. La mère du Régent écrivait en 1722, peu de temps avant sa mort : « Je ne crois pas qu'il y ait dans Paris, tant parmi les ecclésiastiques que parmi les gens du monde, cent personnes qui aient la véritable

foi chrétienne et même qui croient en notre Sauveur : cela me fait frémir. »

Le fruit était déjà mûr.

Ce qui est vrai pour le mal l'est aussi pour le bien : depuis plus de cinquante ans il est hors de doute que la France s'épure, que la foi grandit, que l'idée religieuse s'élargit.

La fréquence des communions, la dévotion grandissante au Cœur de Jésus... sont des rayons de soleil qui mûrissent le fruit de la régénération, comme les railleries de Voltaire, les débauches du XVIIIe siècle, la philosophie et l'incrédulité des savants avaient mûri celui de la Révolution. La grande guerre de 1914 va tout achever ; ce souffle de mort et de sang porte la vie en lui : il fera tomber le fruit.

La tradition, qu'elle soit littéraire, ou politique, ou familiale, c'est la grande route qu'ont suivie nos ancêtres : ils y ont posé leur maison et leurs tombeaux, et c'est à l'ombre de ce double souvenir que nous prenons leurs pas sur le chemin.

Le véritable génie se rattache à la chaîne des génies qui l'ont précédé... cette chaîne d'or entraîne l'humanité vers le vrai progrès et la civilisation bienfaisante.

Tout génie qui n'est que de lui, est un chaî-

non qui fausse la chaîne : tôt ou tard il est rejeté.

Il faut être heureux pour chanter... et savoir se contenter aisément.

Depuis près de cinquante ans, en France, on n'a pas chanté.

Dès que le pays aura un gouvernement qui l'honorera, il chantera.

Les génies ne demandent et n'attendent que cela.

Ce mot de Mme de Tracy (Miss Newton) :

« J'écris tous les jours ce que je pense ; c'est une façon de savoir si on est bête. »

On peut savoir mieux et plus justement. Il y aura un charme secret plus tard à revoir les sons divers de son âme... comme on aime sur le déclin de la vie à refaire les sentiers que l'on a parcourus en sa jeunesse. La bonne terre est toujours la même, les horizons ne changent pas, mais les fleurs varient, les ombrages sont différents... cela nous avertit doucement que nous passons.

Quand nous lisons dans la vie des Saints les grâces merveilleuses dont Dieu les a prévenus, nous disons : Quoi d'étonnant qu'avec une telle bonté divine ils soient devenus des saints ?

Ah ! si dans mon enfance, comme pour un

saint Josaphat, Dieu eût fait sortir un dard enflammé du crucifix pour me percer le cœur...

Ah ! si après mes aumônes, Jésus me fût apparu revêtu du manteau de la charité, comme il le fit pour un saint Martin...

Ah ! si j'avais vu son Cœur comme une Marguerite-Marie...

Comment peut-on pécher après de telles faveurs ?...

Et nous oublions qu'il y a une égale sinon une plus grande faveur, dans les pardons réitérés de Dieu, dans sa miséricorde inlassable nous remettant sans cesse nos offenses, effaçant, guérissant, refaisant... toujours occupés à nous reprendre quand nous le sommes à nous échapper...

Cette miséricorde que Dieu n'a pas eue pour ses anges nous frappera d'étonnement pendant toute l'éternité.

Et le dard enflammé de saint Josaphat et le manteau de saint Martin, et le Cœur rayonnant apparaissant à Marguerite-Marie, et tant d'autres faveurs et tant d'autres miracles, nous paraîtront de pâles amours en comparaison de celui dont Dieu aura poursuivi notre misère.

En vérité, en vérité, c'est à se demander si le pécheur toujours pardonné ne sera pas un plus grand titre de gloire pour Dieu, que le saint toujours préservé ?

C'est une grande grâce que de comprendre sa fragilité, une plus grande encore que de sentir son néant : mais être convaincu que l'on n'est qu'une miséricorde de Dieu... ne serait-ce pas la grâce des grâces ?

Il faut s'inquiéter de la place que nous donnons aux choses dans notre esprit... on orne son esprit comme l'on fait son salon, où nulle place n'est indifférente pour un homme de goût...

Mais parmi ces choses d'art intime faut-il faire une place aux regrets ? Un romancier a dit que « le regret est la vaine pâture d'un esprit oisif » ; a-t-il entièrement tort ?

Tout regret est stérile, à moins que d'être celui de nos péchés : car celui-là nous mène à la grâce de Dieu. Les autres ne peuvent rien nous rendre, et nous mènent souvent au désespoir.

Nous laissons longtemps errer nos mains sur le clavier ouvert pour y chercher l'accord qui sera l'écho de notre âme... Où ? Quand ? Comment ? Pourquoi ou pour qui sonnera-t-il tout à coup ? Peut-on le savoir ?

Il y a une sorte de scepticisme douloureux qui préside à toute passion : on veut, et on ne

veut pas ; on aspire à un éclair de bonheur, et on craint de le voir briller... et la main continue à passer sur toutes les notes comme une eau légère qu'on jetterait sur des marches polies de marbre blanc, et qui coule et descend jusqu'à ce que, rencontrant soudainement je ne sais quel obstacle, elle s'arrête, écume..., devient des étincelles blanches qui retombent et s'effacent...

Et c'est cela le bonheur ?...

Et la main qui a rencontré l'accord parfait veut le répéter... il n'est beau qu'une fois... la première !

Tous les bonheurs de la passion sont des fleuves profonds, troublés, rapides : ils se terminent dans la mer, mais ces fleuves ont une source ; il faut surtout veiller aux sources.

La flamme que le vent violent excite, s'élève et brûle plus intense... elle est près de s'éteindre : tout excès est une mort qui commence.

E. Faguet (à propos d'une pièce de J. Lemaître) déclare que, pour un bon drame, les auteurs qui veulent réussir doivent « partir du dénouement ».

« Ils conçoivent un dénouement d'abord, dit-il, et ils font ensuite leur intrigue et leurs personnages pour lui. »

Si le mot est juste pour un drame, il l'est éminemment pour cette grande pièce qui s'appelle notre vie.

Le dénouement de notre vie c'est la mort, ou plutôt le jugement. Si nous voulons que la pièce soit bonne, partons du dénouement : voyons nettement ce que nous voulons être, à cet instant tragique où finira le temps, où commencera l'éternité... et qui décidera de notre bonheur. Toutes les scènes de notre vie se rangeront à l'ordre... la pièce sera bonne.

Le premier désir de la jeunesse qui veut se faire applaudir, c'est de ne pas mettre les pieds dans la trace des autres.

Le second, de tirer un coup de pistolet dans la rue...

Rentrez chez vous, jeunes gens : quoi qu'on en pense, la gloire ne vient pas de l'extérieur, elle commence au dedans par le témoignage que vous rend votre conscience et la beauté de l'idéal que vous devez recevoir d'abord de vos maîtres.

Tout génie est enseigné, avant de s'enseigner lui-même et d'enseigner les autres.

« Les fleurs trop pressées se nuisent. » (Sainte-Beuve.)

Avis aux faiseurs de bouquets et aux auteurs qui veulent tout dire.

Et je m'arrête ici : n'ai-je pas fait moi aussi ma gerbe trop touffue ?... ce sont des fleurs coupées, la sève tarira demain.

Il me restera le charme de les avoir cueillies... Hélas ! reste-t-il autre chose des plaisirs de ce monde ?

DRAMES

PASTEL EFFACÉ

DEUX ACTES EN PROSE

Que ceux qui n'ont pas dans l'âme quelque pastel effacé se moquent de moi.

(Anatole FRANCE.)

Tout ici, — jusqu'aux pierres du foyer, — tout fait partie de notre vie commune, tout unissait nos souvenirs et rapprochait nos pensées... tout nous aimait et tout nous était cher !

(Octave FEUILLET, *le Village*.)

PERSONNAGES

Le Comte de PÉNILIS.
Raoul LARMOR DE CHEFDÉGLISE } ses petits-fils.
Alain LARMOR. . . . . } ses petits-fils.
Corentin NÉDÉLEC.

DEUX JEUNES GENS, UN MAÇON, UN TAPISSIER,
UN VOITURIER, UN FACTEUR.

Après 1830, au manoir d'Aradon.

PASTEL EFFACÉ

Un salon très vieux et démodé. — Meubles Louis XVI et Premier Empire. — Fenêtre avec balcon en fer forgé : vue sur le Morbihan et ses groupes d'îles.

ACTE I[er]

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, CORENTIN

CORENTIN

Dam ! c'est comme M. le comte le voudra : nous lui préparerons la chambre du balcon.

LE COMTE

Oui, la vue s'étend sur le Morbihan ; on découvre jusqu'au delà de l'île aux Moines. Pour un Parisien qui ne voit que des toits... ça le changera.

CORENTIN

Seulement, j'avertis M. le comte, la chambre est

grande, les parquets n'ont pas été cirés depuis défunte la pauvre Mme Larmor, votre fille, et dam! il y a treize ans de cela, treize ans de plus sur les épaules de Corentin! on n'a plus les jambes d'autrefois pour frotter les chênes...

LE COMTE

Allons! tu prendras le garçon d'écurie et puis Raoul n'y regardera pas de si près.

CORENTIN

Qui sait? je ne m'y fierais pas trop à votre Parisien... de petit-fils.

LE COMTE

Comment?

CORENTIN

C'est vrai, vous étiez là bien tranquille avec M. Alain, un jeune maître qui, malgré ses treize ans, vous a déjà la raison d'un homme et la bonté de sa mère; et puis ça ne fait pas de bruit, c'est doux comme une colombe; aussi la vie s'en allait comme le ruisseau à la rivière sans secousses et, dam!...

LE COMTE

C'était tout profit pour le vieux Corentin à qui ça ne causait pas d'embarras, n'est-ce pas? Ce que c'est que les vieux, mon pauvre Corentin! on n'aime pas les changements à notre âge! Cependant, quand c'est l'aîné de mes petits-fils qui vient et qui vient chez lui en somme...

CORENTIN

Chez lui... j'espère bien que M. le Comte ne lui cédera pas le commandement des choses, car alors, pour alors...

LE COMTE

Eh! mon vieux Corentin, tu sais bien que c'était écrit depuis longtemps. Raoul, à sa majorité, prend

possession d'Aradon. C'est un fief qui revient aux Larmor, et moi le dernier des Pénilis, je n'ai pas d'autre mission que de transmettre à mes petits-enfants, Raoul et Alain Larmor, ce vieux manoir de mes ancêtres !

CORENTIN

Monsieur le comte, ce n'est pas à moi à juger les choses de mes maîtres. M'est avis seulement que, si M[me] Larmor m'avait consulté quand elle a fait son testament, elle n'aurait pas laissé le manoir d'Aradon glisser entre les mains des Pénilis, comme un poisson dans les roseaux ; moi, je suis du vieux temps, monsieur le comte ; et je n'ai jamais bien aimé que défunt M. Larmor vînt prendre ainsi votre fille, M[lle] Alice. C'était pas de son monde ! et, dans mon pays, on dit : « Pour que la maison marche bien, il faut se marier du même étage... » Au paysan, la paysanne ; à fils de comte, fille de baron ; autrement, qu'est-ce que ça fait? une Pénilis qui devient Larmor ! ta, ta, ta ! je sais ce que j'ai dit à mon bonnet quand le mariage s'est fait, et, dam ! ça me vexe, quand je vois le beau manoir d'Aradon qui va passer à des Larmor... Faut m'excuser, monsieur le comte, mais, depuis que j'ai la propriété de ma langue, je n'ai jamais laissé ma pensée moisir derrière mes dents !

LE COMTE

Et tu les as encore bonnes, tes dents, car tu manges ces pauvres Larmor, mes enfants après tout, avec autant d'appétit que ta beurrée de pain du matin. Vois-tu, Corentin, tu disais bien tout à l'heure : « De juger tes maîtres, abstiens-toi ». Il n'y a que moi au monde qui sais pourquoi ma fille a dû épouser Jacques Larmor. Va-t'en préparer la chambre de Raoul !

Corentin s'incline et sort.

SCÈNE II

LE COMTE, seul.

« Une Pénilis qui devient Larmor... » eh bien ! oui, cela s'est fait devant moi, cela s'est fait par moi et pourtant cela n'aurait jamais dû se faire. Mais peut-on empêcher les fleuves d'aller à l'océan ? quand les fruits sont mûrs, le vent passe et les cueille ; il y a des choses fatales qu'on ne peut éviter... Et pourtant cela n'aurait jamais dû se faire. Ma fille a épousé le fils d'un assassin et de l'assassin de ma propre mère. C'est un Larmor, qui a dénoncé ma mère cachée au manoir d'Aradon, c'est lui qui l'a traînée à l'échafaud et qui s'est emparé des terres des Pénilis... et, pour sauver cet héritage, j'ai dû, moi, qui seul connaissais le dénonciateur, appeler le fils de l'assassin mon fils, en lui donnant ma propre fille... Voilà ce qui s'est fait. Les deux enfants s'aimaient ardemment. Pourquoi s'aimaient-ils ? Pourquoi faut-il que ces existences, qu'un flot de sang devait à jamais séparer, se soient ainsi rencontrées, faites l'une pour l'autre ?... fatalité des choses ! et je n'ai pas eu le courage d'empêcher cet amour, peut-être aurais-je mieux fait ; mais fait-on toujours ici-bas ce que l'on doit... ce que l'on peut... ce que l'on veut ?... Et voici Raoul qui revient, sera-ce un Pénilis ou un Larmor que je vais recevoir ? Ces deux sangs, si opposés, ont-ils pu se mêler sans effroi, car il y a une vengeance secrète et implacable dans les choses sans vie et sans raison... Si, dans ce fils de ma fille, j'allais découvrir le petit-fils de l'assassin ?... En tout cas, il ne tiendra pas à moi qu'on le découvre. (*Il va à un bureau et prend une lettre.*) Voici la lettre de ma pauvre mère, qui contient le fatal secret : (*lisant*) « Je monterai demain à l'échafaud. « Trahie, j'ai dû préférer la mort à la perte de mon

« honneur ; on m'offrait la vie sauve au prix de la « honte ; fidèle à ma vieille devise : « Plutôt la mort « que la souillure », j'ai mieux aimé mourir sans « tache. Je prie mes enfants, s'il m'en reste, de pardon- « ner et d'oublier. C'est Adrien Lamor qui m'a trahie. « Au manoir d'Aradon, fait en double le 4 juin 1793. YOLANDE. » — (*Le comte va à un portrait de la salle.*) O mère ! j'ai pardonné, mais je n'ai pas oublié... Toutefois, je désire que mes petits-enfants, qui sont les vôtres, fassent mieux qu'oublier. Je veux qu'ils ignorent à jamais la flétrissure de notre race. Je n'ai pu retrouver, hélas ! le double de votre lettre. Que Dieu le cache à jamais dans l'ombre de ces murs ! (*Montrant le papier.*) Quant à celle-là qui dit tout et qui dit trop, (*allumant un flambeau*) je la brûle...

SCÈNE III

LE COMTE, ALAIN

ALAIN, chantant au dehors.

Hé houp ! hé houp ! hé houp !
L'Anglais aura beau jeu !
On lui f'ra voir le feu,
Le feu de nos corvettes !
Hé houp ! hé houp ! hé houp !
Le feu de nos corvettes !
On lui f'ra voir le feu...
Qui lui crèv'ra les yeux !

Il entre avec une brassée de fleurs dans les bras, et apercevant son grand-père qui brûle un papier.

Tiens, grand-père qui brûle du papier au flambeau...

LE COMTE, soufflant le flambeau et jetant les cendres.

Ah ! c'est toi, cher lutin !

ALAIN

Est-ce que je vous dérange ?

LE COMTE, un peu embarrassé.

Mais non !

ALAIN, montrant les restes du papier brûlé par terre.

Faut-il jeter cela dehors ?

LE COMTE, vivement.

Non, n'y touche pas ! j'arrangerai bien toutes choses. D'où viens-tu ?

ALAIN

De la grève !

LE COMTE

Avec ces fleurs.

ALAIN

Eh ! oui, ne sommes-nous pas le 3 juin, et chaque année, vous me dites de faire un bouquet pour le mettre au portrait de cette grand'mère-là. C'était donc sa fête, le 4 juin ?

LE COMTE, ému

Oui, c'était sa fête... hélas ! — Fais ton bouquet.

ALAIN fait son bouquet en chantant.

Hé houp ! hé houp ! hé houp !
Ils fileront leurs nœuds :
Bonsoir, mes bons messieurs !
Passez en Angleterre !
Hé houp ! hé houp ! hé houp !
Passez en Angleterre !
Bonsoir, mes bons messieurs,
Et nous en rirons mieux.

Regardant les tableaux de famille tout en faisant son bouquet.

Moi, j'aime mieux ce seigneur-là avec sa pique ; on dirait qu'il va voir paraître dans un coin quelque Turc ou Sarrazin.

Hé houp ! hé houp ! hé houp !

Cette dame avec son chien, je l'aime aussi, mais moins. (*Montrant le vieux pastel.*) Mais ce vieux pastel effacé (*se tournant vers son grand-père*). Vraiment on n'y voit que de la poussière!

LE COMTE

Moi, j'y vois ma mère et tout ce que j'ai le plus aimé.

Silence.

ALAIN, allant poser son bouquet au tableau.

Est-ce que cette grand'mère Pénilis connaissait les Larmor?

LE COMTE, ému.

Oui, elle en a connu!

ALAIN

Eh bien! voici mon bouquet fini; qui sait si l'an prochain ce sera moi qui en mettrai un autre?...

LE COMTE, étonné.

Pourquoi ne serait-ce pas toi?

ALAIN

Oh! je ne sais pas; mais maintenant que nous ne serons plus tous les deux seuls et que mon frère Raoul, que je n'ai jamais vu, va nous arriver... C'est une sotte d'idée que j'ai là, mais il me semble que nous ne serons plus comme avant!

LE COMTE

Comment?

ALAIN

Oh! ce n'est pas la peine d'y penser; est-ce qu'il est très vieux, ce pastel?

LE COMTE

Vieux comme ma mère! et moi, son fils, je suis déjà si vieux!

ALAIN

Ah! grand-père, j'ai rencontré M. le recteur, au tournant de Lochmer, il m'a parlé du vieux Morvan qui n'a plus de pain... Si nous allions, ce soir à la fraîcheur, lui porter une miche neuve et bien dorée?

LE COMTE

Mais tu ne penses pas que, ce soir, ton frère Raoul sera ici, et alors...

ALAIN

Et alors, est-ce qu'il nous empêchera de porter du pain au vieux Morvan?

LE COMTE

Non. Mais pour le premier soir, nous ne pouvons le quitter. Dis à Corentin de lui faire tenir du pain, de notre part et tous les jours.

ALAIN

C'est égal, j'aurais mieux aimé m'y rendre moi-même; mais j'aurais peut-être le temps en deux sauts d'aller lui porter la miche... Quand est-ce qu'il arrive M. Raoul, mon frère?

LE COMTE

Sur les quatre ou cinq heures.

ALAIN

Ah! bien, j'ai plus de temps qu'il ne m'en faut. Adieu, grand-père; je vais porter la miche et une bouteille de vin.

Il va sortir en fredonnant.

Hé houp! hé houp! hé houp!
L'Anglais aura beau jeu!

LE COMTE

Ne t'attarde pas avec ta miche... et ta bouteille!...

ALAIN, achevant de chanter au dehors.

On lui f'ra voir le feu,
Le feu de nos corvettes !

Revenant précipitamment.

Vous savez, grand-père, je la prendrai si grosse, que nous n'aurons pas à y revenir d'ici deux jours.

Hé houp ! hé houp ! hé houp !
Le feu de nos corvettes,
On lui f'ra voir le feu,
Qui lui crèv'ra les yeux !

LE COMTE le suit du regard avec émotion et joignant les mains devant le vieux portrait.

O ma mère, ton petit-fils Alain est bien digne de toi.

SCÈNE IV

LE COMTE, CORENTIN, UN MAÇON, UN TAPISSIER, UN VOITURIER

On entend dans la coulisse des voix d'hommes, que domine la voix grondeuse de Corentin.

La voix de CORENTIN

Vous vous trompez de maison et nous n'avons commandé aucun maçon.

Il entre en scène.

LE MAÇON, qui le suit.

Pardon, excuse, monsieur l'intendant. C'est-y bien là le manoir d'Aradon ?

CORENTIN

Mais oui.

LE MAÇON

Alors, il n'y a pas d'erreur.

LE COMTE

Qu'est-ce donc ?

CORENTIN

M. le comte aurait-il commandé à un maçon et à un tapissier de venir de Vannes?

LE COMTE

Mais non.

CORENTIN

En ce cas, mes amis, bon voyage et passez votre chemin : vous n'êtes pas pour ici.

LE VOITURIER, qui est entré.

J'ai aussi des malles pour votre adresse : M. Raoul de Chefdéglise, c'est-y pas un des vôtres ?

LE COMTE

Raoul, mais oui.

LE MAÇON et LE TAPISSIER

Eh bien ! c'est le même ; faut pas faire tant d'embarras, monsieur l'intendant, et nous sommes bien là où nous devons être !

LE COMTE, au maçon.

Mais enfin, que venez-vous faire ici, mes amis ?...

CORENTIN, au voiturier.

Allons voir vos malles, l'homme ! je suis sûr qu'il y a erreur.

Ils sortent.

LE MAÇON

Il y a, monsieur le comte, que nous avons reçu, voilà bonnement deux jours, une lettre d'un M. Raoul de Chefdéglise, pour venir au manoir d'Aradon, dont, paraît-il, ce M. Raoul veut entreprendre la réparation.

LE COMTE

Ah!...

LE MAÇON, regardant autour de lui.

Et, par ma foi! ce ne sera pas regret de s'y mettre, car la maison me paraît s'en aller comme un sac de blé qu'on détache. C'est pas jeune par ici!

LE COMTE

Ah!...

LE TAPISSIER

Et moi, tout de même, monsieur le comte; je viens pour changer les tapisseries, la preuve que j'ai apporté divers échantillons, que si M. le comte veut me faire l'honneur d'y regarder, ils sont à sa disposition. Tenez, ce fond or avec grappes rouges ferait bien pour remplacer cette vieille tenture jaune, toute mangée des rats.

LE COMTE

Ah!...

LE TAPISSIER

Oh! ce n'est pas ruineux : un écu les quatre aunes.

LE COMTE

Merci. Et alors, ce M. Raoul vous disait...

LE MAÇON

Parguienne! j'ai la lettre sur moi et je vais la montrer à M. le comte.

Il lui tend la lettre, que le comte lit tout bas.

LE MAÇON, au tapissier.

Par ma foi! nous aurons bien à faire, vous et moi, pour recrépir ce vieux taudis!

CORENTIN, rentrant.

Si ce M. Raoul de Chefdéglise est le même que M. Raoul Larmor, il faut reconnaître qu'il ne voyage

pas comme un simple piéton : il y a cinq malles et tout autant de sacs !

LE COMTE, remettant la lettre au maçon.

Cela va bien, mon ami ; vous pouvez attendre l'arrivée de M. Raoul.

LE MAÇON, saluant.

Excusez, monsieur le comte. (*Au tapissier en se retirant.*) Il fait bon vivre avec celui-là. Mais son diable d'intendant vous a une figure peu commode et une humeur de même.

LE COMTE, à Corentin.

Il faut payer le voiturier et décharger les malles.

CORENTIN, fâché.

Et alors, ce maçon et ce tapissier vont faire leur train ici ?

LE COMTE

Cela suffit. Fais ce que je t'ai commandé.

SCÈNE V

LE COMTE, ALAIN, LE FACTEUR

ALAIN, entrant avec le facteur.

Comme ça se trouve bien ! J'ai justement rencontré Morvan au bas de la côte avec le facteur.

LE COMTE

Tu lui as donné ta miche ?

ALAIN

Et il l'a serrée dans sa blouse. Je vous promets qu'il

était content ; mais, par exemple, quelqu'un à qui il faudra donner, non pas une miche, mais deux bons verres de vin, c'est le facteur ! il est chargé comme le baudet de la fermière. En voilà des journaux, des revues, des caricatures ! Qu'est-ce que c'est que tout cela ? Voyez ce paquet !

LE COMTE

Et pour qui tout cela ?

LE FACTEUR

Pour M. Raoul de Chefdéglise.

LE COMTE

C'est bien, facteur ; posez tout sur la table et passez à l'office ; Corentin vous donnera à boire.

Le facteur sort.

ALAIN

Raoul de Chefdéglise, mais...

LE COMTE

Eh bien ! C'est Raoul.

ALAIN

Tiens, c'est curieux, ça. Pourquoi donc mon frère Raoul ne s'appelle-t-il pas, comme moi, Larmor ? Qu'est-ce que c'est que ce Chefdéglise ?

LE COMTE

Une des branches des Pénilis, traduisant en français son nom breton, a porté jadis le nom de Chefdéglise. Je vois que ton frère s'est mis du côté des Français.

ALAIN

Mais, est-ce que ma mère s'appelait Chefdéglise ? (*Silence du comte.*) Et moi alors, comment vais-je m'appeler ? (*Silence du comte.*) Ah ! tenez, grand-père, je ne

sais pourquoi, mais la peur me serre le cœur ; il y a quelque chose d'étrange ici depuis ce matin...

LE COMTE

Comment ?

ALAIN

Oui, vous avez l'air préoccupé, vous avez brûlé, comme en cachette, je ne sais quel papier mystérieux.

LE COMTE

Oh ! cela arrive tous les jours de brûler des papiers... mystérieux.

ALAIN

Et puis vous avez deux fois renvoyé presque durement le pauvre Corentin, qui en a encore les larmes dans les yeux.

LE COMTE

Le vieil ami !

ALAIN

Et tout cela depuis que M. Raoul de Chefdéglise, mon frère, doit venir. Ah çà, est-ce qu'il va tout bouleverser autour de nous ? Tenez, ces malles me semblent pleines de l'air de Paris ! (*Prenant un journal et lisant l'adresse :*) « A M. le comte de Chefdéglise, au château d'Aradon. » Eh bien ! et vous donc, où êtes-vous, au milieu de tout cela ?

LE COMTE

Je suis vieux, moi ; bien vieux et bien triste.

ALAIN, se jetant au cou de son grand-père.

Ah ! est-ce qu'un de mes baisers ne vous enlèvera pas aujourd'hui votre tristesse, comme il le faisait hier ?

LE COMTE

Je suis bien plus vieux aujourd'hui qu'hier... oh ! oui, bien plus vieux !...

ALAIN

Pourquoi M. de Chefdéglise n'est-il pas resté en son Paris? Pourquoi vient-il ici changer en château notre antique manoir? est-ce que par hasard notre pigeonnier près de la maison carrée pourra jamais devenir une tourelle? Il me semble que, ce jour-là, le lierre refuserait d'y grimper; certainement les hirondelles et les martinets n'y viendraient plus cacher leurs nids. Ah! le chemin est rude pour monter jusqu'ici et les carrosses de Paris ne pourraient le gravir. Cependant, appuyé sur le bras de votre petit enfant, grand-père, vous faites encore, vous, gaillardement la route.

LE COMTE, triste.

Pourrai-je la faire demain?

ALAIN

Et pourquoi pas? Est-ce que je vais à Paris, moi? Est-ce que je veux quitter ma terrasse, ma grève? (*Il regarde par la fenêtre.*) Et le vieux taillis de chênes tout rempli de lapins? (*S'arrêtant brusquement.*) Dieu! voyez ces maçons qui inspectent là-bas le potager. Ah! mais non! mais non! Qui donc est le maître ici? Et ils détachent cette branche de lierre pour y planter leur niveau...

LE COMTE

Déjà!

ALAIN

C'est trop fort, je vais leur dire...

LE COMTE

Non, laisse-moi faire, j'y vais moi-même. (*Il se lève, puis, regardant autour de lui.*) Comme c'est vieux, en effet, par ici! Vois cette tenture jaune toute mangée des rats.

ALAIN

Je ne l'avais pas remarquée; est-ce que je regarde les murs pour être heureux, moi?

LE COMTE, en sortant.

Tout cela s'en va !... tout cela s'en va ! (*Plus bas.*) Qui le sait ? je m'en irai peut-être avant tout cela.

SCÈNE VI

ALAIN, CORENTIN

ALAIN

Tout cela est vieux ? Eh bien ! est-ce que c'est mal d'être vieux ? (*Regardant par la fenêtre.*) Cher grand-père... comme il tremble en marchant ; il est vieux, lui, et pourtant il est si beau !

CORENTIN, entrant.

En voilà bien d'une autre ! Deux jeunes messieurs vêtus d'une façon étrange arrivent bride abattue par la grande montée !...

ALAIN

Où donc ?

CORENTIN

Là-bas, voyez !

ALAIN

C'est Raoul peut-être.

CORENTIN

Mais ils sont deux.

ALAIN

C'est pour cela qu'il y avait tant de valises.

CORENTIN

Bonté divine ! J'ai fini mes beaux jours ! Si tout ce monde s'installe au manoir : maçons, tapissiers, ouvriers, jeunes messieurs, il faudra chercher des bras plus jeunes. Ah ! oui, tout s'en va. Bonté divine ! bonté divine !

SCÈNE VII

LES MÊMES, DEUX JEUNES GENS

PREMIER JEUNE HOMME

J'ai crevé mon cheval.

SECOND JEUNE HOMME, à Corentin.

M. de Chefdéglise?

CORENTIN

Alors ce n'est pas vous?

PREMIER JEUNE HOMME

Tiens, il est facétieux!... Puisque je vous le demande...

CORENTIN

Je ne le connais pas.

SECOND JEUNE HOMME

Il n'est donc pas arrivé?

ALAIN

Non.

PREMIER JEUNE HOMME

Eh bien! nous avons gagné notre pari.

SECOND JEUNE HOMME

Pas de beaucoup; la diligence dételle à Vannes à deux heures. Il en est quatre, et nous avons pris les coursières. Quel chien de pays! mais nous arrivons chez lui... avant lui... Ça y est!

PREMIER JEUNE HOMME, s'épongeant.

J'ai soif!

SECOND JEUNE HOMME, regardant autour de lui.

Sais-tu bien que c'est délabré comme un tombeau par ici...

PREMIER JEUNE HOMME

Château d'Aradon, ma foi ! Raoul fait bien de le mettre sur ses cartes, cela prend toujours ; mais ce n'est pas une maison sortable.

CORENTIN

Si ces messieurs ne se trouvent pas bien, ils peuvent aller jusqu'au village.

PREMIER JEUNE HOMME

Calme-toi, larbin ! nous ne sommes pas de méchantes gens ; mais nous mourons de soif.

CORENTIN, scandalisé.

Larbin !...

ALAIN, s'approchant.

Si ces messieurs veulent bien passer à la salle à manger ?

PREMIER JEUNE HOMME

Parbleu, si nous voulons!...

ALAIN

Nous avons juste du cidre frais que l'on vient de mettre en cruches.

PREMIER JEUNE HOMME

Du cidre !

SECOND JEUNE HOMME

En cruche... Pouah !

CORENTIN

Si ces messieurs aiment mieux de l'eau, il y en a plein le puits.

PREMIER JEUNE HOMME

Ah ça! tu t'emportes? voyons, parlons raison : Raoul arrive dans un quart d'heure, une demi-heure peut-être.

ALAIN

Ah! et par où?

SECOND JEUNE HOMME

Tiens, par la route, petit; tu es naïf!

ALAIN

Mais je vais à sa rencontre.

PREMIER JEUNE HOMME

Oh! il viendra bien sans toi. Donc, il arrive. N'y a-t-il personne de sa famille par ici?

ALAIN

Et moi?

PREMIER JEUNE HOMME

Toi... vous... Comment?

ALAIN

Je suis son frère.

PREMIER JEUNE HOMME

Ah! monsieur, veuillez m'excuser... mais je ne pensais pas... Je croyais... Il me semblait que vous, avec cet homme-là... vous étiez...

ALAIN

Quoi?

PREMIER JEUNE HOMME

Rien, monsieur; nous sommes bien aise de vous voir; mais alors peut-être (*désignant Corentin*) votre grand-père serait...

CORENTIN

Pour des Parisiens, vous n'avez pas l'œil. Moi, je suis

Corentin Nédélec, — pour vous servir — depuis cinquante ans dans le manoir de M. de Pénilis.

Il s'incline.

SECOND JEUNE HOMME

Nous respectons un serviteur aussi ancien du plus ancien des maîtres.

Il s'incline.

CORENTIN, regardant par la fenêtre.

Et mon maître, tenez, le voici là-bas, le comte de Pénilis, de la plus vieille noblesse de Bretagne. (*Montrant les portraits de famille.*) Voyez d'ailleurs tous ses ancêtres, vous ne trouverez meilleur lignage à cinquante lieues à la ronde.

Il s'incline de nouveau.

ALAIN, montrant un des tableaux.

Grand'mère de Pénilis. C'est sa fête demain, j'y ai mis un bouquet.

SECOND JEUNE HOMME, à part.

O Racan ! ô Watteau ! c'est délicieux !

ALAIN, allant à un autre tableau.

Ma mère, Alice Larmor ! — Mon grand-père. — Mon oncle le Croisé.

PREMIER JEUNE HOMME, déclamant.

J'en passe et des meilleurs...

PREMIER JEUNE HOMME, au second.

Dis donc... c'est idyllique, mon cher ! quelle figure fera Raoul dans cette galerie antique ?

On entend l'Angelus au loin.

ALAIN

Ah! l'Angelus!

Il quitte son béret; Corentin joint les mains; un silence; l'Angélus sonne.

PREMIER JEUNE HOMME, à part.

Ce n'est pas un manoir : c'est un vrai monastère!

ALAIN, qui a fini son Angélus, montrant par la fenêtre.

Avez-vous vu le beau panorama que nous avons d'ici? voici d'abord la terrasse et plus loin, à l'horizon, l'île aux Moines.

PREMIER JEUNE HOMME

Vous dites l'île?...

ALAIN, naïf.

... aux Moines.

SECOND JEUNE HOMME

Parfait! La métaphore se continue.

PREMIER JEUNE HOMME

Et vous avez sans doute beaucoup d'autres couvents dans les environs?

ALAIN

Oui, les Sœurs de la Sagesse, à Vannes; les Sœurs de la Providence, à Auray; et de bons Trappistes au milieu de la lande de...

PREMIER JEUNE HOMME, interrompant.

Cela suffit.

CORENTIN

Hein? ce bruit... ce chien qui aboie... cette voiture..

LES DEUX JEUNES GENS, à la fenêtre.

C'est Raoul!

ALAIN

Mon frère!

CORENTIN, cérémonieusement.

M. de Chefdéglise !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, RAOUL

RAOUL, entrant vivement et tombant sur une chaise.

C'est moi !

PREMIER JEUNE HOMME

C'est toi !

SECOND JEUNE HOMME

C'est lui !

TOUS DEUX à la fois.

Et nous avons gagné notre pari !

RAOUL, s'épongeant.

Comment ?...

PREMIER JEUNE HOMME

Arrivés avant toi d'au moins une heure.

RAOUL, tirant ses bottes.

Vos montres ont triché.

SECOND JEUNE HOMME

Non pas... et nous avons gagné.

RAOUL

Quoi ?

PREMIER JEUNE HOMME

Eh bien ! un dîner aux truffes chez Vertet, boulevard Saint-Germain.

RAOUL, riant et quittant sa veste pour secouer la poussière.

Ici, où diable trouver les truffes?... et Vertet et le séduisant boulevard?... Mais, au fait, je suis chez moi. Le décor n'est pas gai! (*Corentin lève les bras au ciel et sort.*) Brr! j'ai la sensation d'un froid humide renfermé pendant plusieurs hivers dans une maison gothique qui n'a pas été ouverte depuis le XIVe siècle. (*Déclamant* :)

Croyez-vous donc qu'on soit à l'aise en...

PREMIER JEUNE HOMME, finissant le vers.

... cette armoire?

SECOND JEUNE HOMME

As-tu fini avec tes citations d'*Hernani* déplacées!

RAOUL

C'est la maison gothique qui m'a fait passer un souffle de romantisme à travers la mémoire!

Alain joint les mains et sort comme effaré.

PREMIER JEUNE HOMME

Et je t'assure que les habitants ne sont pas au-dessous de cette glaciale réalité.

RAOUL, reprenant vite son habit et ses bottes.

Diable, vous me réveillez! je manque à tous mes devoirs. J'ai ici un grand-père, soixante et dix-huit ans, et un frère, je crois, treize ans.

SECOND JEUNE HOMME

Le grand-père? bernique! l'avons pas vu.

RAOUL

A merveille! ferons connaissance ensemble.

PREMIER JEUNE HOMME

Le frère? (*Regardant autour de lui.*) Mais où diantre

est-il passé ? Tu lui as fait peur ; il était là tout à l'heure.

RAOUL

Dans la salle ?

PREMIER JEUNE HOMME

Oui, ton entrée en coup de vent l'a balayé...

RAOUL, riant.

Comme une feuille desséchée ! O mes amis ! quel courant d'air frais il faudra faire circuler au milieu de tout cela pour ragaillardir ce...

PREMIER JEUNE HOMME

Ce vieux nid de coucou... Allons, gros sentimental ! nous soufflerons du zéphir et, avant trois jours, il y aura partout des hirondelles et des rossignols.

RAOUL

C'est très bien, mes amis ; mais, en attendant, j'ai une faim de cosaque. Holà ! quelqu'un !

SECOND JEUNE HOMME

Prends garde ! tu vas voir paraître un certain Corentin...

PREMIER JEUNE HOMME

... Nédélec...

SECOND JEUNE HOMME

... qui t'enlèverait l'appétit.

RAOUL

Je l'en défie. Mais perquisitionnons nous-mêmes dans les offices et les buffets ; au besoin, nous cuisinerons ; et puisque c'est nous qui devrons manger, nous ne dirons pas de mal des cuisiniers. (*Très solennel.*) Et maintenant, messieurs, je vous invite à séjourner dans mon château. La consigne est celle-ci : Rajeunir le vieux jeu !

RIDEAU

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ALAIN et RAOUL

ALAIN

Vrai, c'est ainsi que vous passiez vos matinées? Est-il bien grand, ce bois de Boulogne?

RAOUL

S'il est grand! On peut s'y promener tout un jour; et puis des ruisseaux, des cascades, des rivières à travers les pelouses...

ALAIN

Oui, mais ce n'est pas beau comme la mer. (*Regardant à la fenêtre.*) Voyez donc!

RAOUL

Oh! la mer, c'est beau sans doute, mais un peu...

ALAIN

Quoi?

RAOUL

Monotone, comme, du reste, la vie que vous menez ici.

ALAIN

Comment? je ne trouve pas.

RAOUL

Que faites-vous, en somme?

ALAIN

Je ne sais pas, tous les jours un peu la même chose;

mais je ne m'aperçois pas de la monotonie : le matin, je promène grand-père ; à quatre heures, c'est l'heure de la patience.

RAOUL

Qu'est-ce que c'est que la patience ?

ALAIN

Vous verrez, c'est très drôle : on met des cartes les unes sur les autres ; tenez, voulez-vous que je vous en fasse une ?

RAOUL

Non, merci, pas aujourd'hui.

ALAIN

J'en sais dix.

RAOUL

C'est beaucoup, mais la patience est si rare qu'il est bon d'en avoir provision. Et, le soir, après la patience ?

ALAIN

Et le soir, je vais sur la grève, je pêche des crevettes ; je vous montrerai des trous que personne ne connaît.

RAOUL

Ah ! oui, des crevettes, c'est très intéressant.

LE MAÇON, apparaissant à la fenêtre.

Il y a là-bas des espèces de buissons qui gêneront pour le petit mur.

RAOUL

Eh bien ! enlevez-les.

ALAIN

Quels buissons ?

RAOUL

Oh ! rien... Nous disions des crevettes ?

ALAIN

Oui ; et on les mange à son dîner.

RAOUL

C'est très moral, vous vivez de votre pêche.

Il se promène en fredonnant l'air de *Fortunio :*

Si vous croyez que je vais dire
Tra la la la
Je ne saurais pour un empire
Tra la la la.

Il bâille, puis, allant vers la pendule :

Trois heures ; une pendule sous un globe !

ALAIN

Oui, c'est Bélisaire tendant son casque.

RAOUL

Mettons-y un sou. Ah ! mais le globe empêche la charité, c'est fâcheux ! Allons, je remplacerai ceci par quelque chose de mieux.

ALAIN

Oh ! vous voulez enlever Bélisaire?

RAOUL

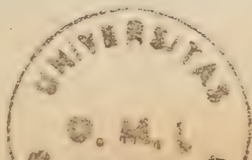
Bah ! il est aveugle, il ne verra pas le changement. (*Se parlant à lui-même.*) Persée enlevant Andromède ou bien Diomède et ses chevaux... C'est cela, j'écrirai à l'un de mes amis.

ALAIN

Diomède et Persée, qu'est-ce que c'est que tout cela ?

RAOUL

Ce sera d'un bel effet, vous verrez. Ah ! ça, à quelle heure les repas ici ?



ALAIN

Midi et sept heures.

RAOUL

Les heures monacales; c'est gênant pour les courses : on n'a pas de soirée, et on a trop de matinée. Moi qui me lève tard... Est-ce que par hasard on donne le signal du lever ?

ALAIN, naïf.

Il n'y a pas besoin de signal. Le grand soleil du matin vient piquer les volets et puis on a les chants du coq.

RAOUL

Ah ! oui, c'est la cloche du monastère !

ALAIN

Comment ? je ne vous comprends pas.

RAOUL, haussant les épaules.

Au fait, c'est tendre et vert comme une pousse d'avril, mais je suis le soleil d'été ; nous mûrirons cette verdure.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE COMTE

ALAIN

Ah ! voici grand-père !

LE COMTE

Eh bien ! mon cher Raoul, comment allez-vous depuis le déjeuner ?

RAOUL

Mais très bien !

LE COMTE

Vos ouvriers sont d'une activité...

RAOUL

Vous trouvez ?

LE COMTE, plus bas.

... désespérante. Il y a tout un pan de mur par terre.

RAOUL

Le Breton est pourtant paresseux... non, mélancolique au travail ; mais nous changerons cela.

LE COMTE

Ah ! cela aussi ?

RAOUL

A propos, grand-père, mes jeunes amis, qui sont partis en excursion ce matin, n'aiment pas trop déjeuner à midi. C'est bien tard.

LE COMTE

Et alors ?

RAOUL

Eh bien ! je me le demande, si par politesse...

LE COMTE

Nous changions les heures des repas ?

RAOUL

Je n'osais vous le demander, mais puisque vous le proposez.

LE COMTE, résigné.

Oh ! je le propose... pas précisément ! mais enfin, puisqu'il faut changer, nous changerons.

ALAIN

Et alors à quelle heure déjeunera-t-on ?

RAOUL

Eh bien ! à dix heures et demie et le dîner à six heures, comme à Paris.

LE COMTE

Soit, mais je prévois bien des orages du côté de Corentin...

RAOUL

Nédélec ! Il a une tête réussie, ce vieux-là !

ALAIN

Est-ce que, par hasard, vous voudriez changer la tête de ce brave Nédélec ?

RAOUL

Oh ! non, pas jusque-là !

LE MAÇON, par la fenêtre.

Monsieur, c'est fait.

LE COMTE

Quoi ?

RAOUL

Ah ! les fameux buissons.

ALAIN

Mais qu'est-ce que c'est donc que ces buissons ?

LE MAÇON

Ce qu'on appelle des hortensias !

LE COMTE

Eh bien ! qu'est-ce qui est fait ?

LE MAÇON

Je les ai enlevés.

LE COMTE

Ah ! mon Dieu, les hortensias plantés par ma mère ! (*Courant à la fenêtre.*) Ils ont disparu.

RAOUL, embarrassé.

C'est qu'ils gênaient l'entrée de la tourelle.

LE COMTE, triste, à la fenêtre.

La tourelle ! Oh ! mon vieux pigeonnier !

RAOUL

Mais on a été trop vite, je cours réparer ce désastre, les racines sont encore fraîches ; vous verrez, j'en sauverai quelques-uns.

LE COMTE, à la fenêtre.

Hélas !

RAOUL

Venez, Alain.

ALAIN

C'est cela, nous allons tout réparer. A tout à l'heure, grand-père !

Ils sortent.

SCÈNE III

LE COMTE seul, puis CORENTIN

LE COMTE

Après un silence, il revient en avant lentement.

Je suis de trop ici. Oh ! heure cruelle et douloureuse entre toutes les heures : assister au dépècement quotidien de tout ce qu'on a aimé et vénéré ! Ainsi va la vie. Il le fallait ! Il le fallait ! Que de choses s'en vont avant moi. C'est le vent d'automne qui passe dans les feuilles de l'arbre ; elles tombent, mélancoliques, couvrant tout le chemin, et, à travers les branches dénudées, on ne voit bientôt plus que le ciel. Faudra-t-il suivre demain

la route que m'indiquent les feuilles jaunies qui s'en vont affolées devant moi ?

CORENTIN, entrant.

Alors pour alors on déménage le potager ?

LE COMTE

Oui.

CORENTIN

Et pourquoi ?

LE COMTE

Parce que !

CORENTIN

Alors pour alors, on saccage tout chez nous ?

LE COMTE, triste.

Chez nous !

CORENTIN

Dam ! Y êtes-vous chez vous, oui ou non ?

LE COMTE

Qui le sait ?

CORENTIN

C'est bien de faire des tourelles, des balcons et des terrasses, et d'exiler tous mes légumes ; mais qui est-ce qui mettra des choux dans la soupe de ces Parisiens, maintenant ?

LE COMTE

Des choux ?

CORENTIN

Oui, Corentin a de l'œil. Il n'a pas regardé soixante-dix ans ses contemporains, sans apprendre bien des choses. La jeunesse, ça vous passe quelque part comme un cheval emballé !

LE COMTE

Et les vieux, cela sort comme une jument fourbue, n'est-ce pas ?

CORENTIN

Fourbue? têtebleu! je n'accepte pas le mot; j'ai encore du sang dans mes veines gonflées par l'âge, et j'en ai peut-être pour deux. Ah! ça! est-ce que nous allons assister sans rien dire à ce remue-ménage? Alors pour alors, « n'inténkète brezonnek ».

LE COMTE

Ce qui veut dire : Corentin en perd son breton.

CORENTIN

Comme de juste, monsieur le comte. Mettez-moi tout cela à la porte!

LE COMTE

Tout cela... tu vas vite en besogne!

CORENTIN

Oui, à la porte ou à la raison!

LE COMTE

Les deux choses sont également difficiles.

CORENTIN

Tenez, entendez-vous ces coups de marteau... et puis des plâtras, de la poussière; les escaliers sont envahis; c'est le gâchis du haut en bas! Ah! mais non! ah! mais non!

LE COMTE

Et puis, tu ne sais pas tout, Corentin; il faudra changer les heures des repas.

CORENTIN

Bonté divine! bonté divine! Ils bouleversent jusqu'à nos estomacs!

LE COMTE

Dix heures et demie et six heures!

CORENTIN

Ah! mais non! ah! mais non! Mon fourneau a ses habitudes, et ça ne se change pas, les habitudes, comme les quartiers de la lune!

LE COMTE

Eh! que veux-tu faire? pauvre Corentin, la marée monte. Est-ce que je puis l'arrêter?

CORENTIN

Dam! quand elle a monté, elle descend! Qu'elle redescende jusqu'à Paris. Et voilà tout.

SCÈNE III

LES MÊMES, ALAIN

ALAIN, très gai.

Ah! ah! c'est très drôle! les hortensias ont été repiqués comme de la pourette! ah! vraiment, c'est très drôle!

Il fredonne l'air de *Fortunio*.

LE COMTE

Qu'est-ce que tu chantes?

ALAIN

Ce que chante Raoul : un air d'opéra!

LE COMTE

D'opéra?

ALAIN

Oui, il paraît qu'on chante comme cela à Paris. (*Il*

fredonne l'air de « Fortunio ». (Allant à la fenêtre.) Mais voyez donc comme ils sont bien replantés !

CORENTIN, *à la fenêtre.*

Parbleu ! il les a coupés comme un bouquet de persil, ras terre. Si c'est des fleurs, ça, Corentin n'est plus Nédélec !

LE COMTE

Les pauvres hortensias ! ils étaient vieux, eux aussi. (*Plus bas.*) Ils ont suivi la route des feuilles d'automne.

ALAIN, *regardant autour de lui.*

C'est vrai tout de même !

LE COMTE

Quoi donc ?

ALAIN

Bélisaire. — Raoul dit qu'il a l'air cocasse avec son casque comme une tirelire. (*Il rit.*) C'est drôle, ah ! ah ! ah ! Mais on va y mettre Persée et Diomède.

LE COMTE

Persée et Diomède ?

ALAIN

Avec ses chevaux !

CORENTIN

Des chevaux ?

ALAIN

Et sans globe !... Et puis ces fleurs artificielles en étoffe ?

LE COMTE

Eh bien ! c'est ta mère qui les a faites.

ALAIN

Raoul dit que ce sont des bouquets de catafalque pour un enterrement de troisième classe !

CORENTIN

Il a dit cela !

ALAIN, riant.

Ah ! ah ! c'est très drôle !

Il fredonne l'air de *Fortunio*.

LE COMTE, à part, triste.

Je ne lui avais jamais entendu ce rire-là ! Est-ce que?...

SCÈNE IV

LES MÊMES, RAOUL

RAOUL

C'est fait !

ALAIN

Ah ! frère Raoul, vous êtes bien habile.

RAOUL

Tu vois donc, cher petit, que les grands Parisiens ont encore du bon.

LE COMTE

Je vous remercie, Raoul ; j'aimais ces fleurs, car c'étaient des souvenirs. A notre âge on vit dans le passé ; vous êtes l'avenir, belle jeunesse ! vous êtes l'avenir.

RAOUL

Oh ! je n'aurais pas voulu vous faire de la peine pour quelques pieds d'hortensias.

ALAIN, bas à Raoul.

Comment dit donc le second vers de votre chanson ?

Je ne saurais pour un empire...

Après ?

RAOUL

Après ?

ALAIN

Oui.

RAOUL

Je te dirai cela, quand nous nous promènerons ensemble.

Déclamant :

Aux murmures des flots caressant de beaux rêves,
Remplissant nos poumons du souffle aimé des grèves.

Tiens, deux vers !

ALAIN

Vous en faites souvent comme cela ?

RAOUL

Quelquefois, entre mes repas, quand j'y pense. (*Regardant sa montre.*) Quatre heures !

CORENTIN

Ah ! quatre heures. (*Il va chercher une petite table*).

RAOUL

Grand-père, combien d'ici à Lochmer ?

LE COMTE

Deux heures de pied, une heure de voiture.

RAOUL, à Corentin.

Qu'on attelle mon cheval ; je vais aller au devant de mes galopins d'amis qui s'attardent considérablement.

CORENTIN

On y va, monsieur de Chefdéglise, on y va ; mais, d'abord, la petite table pour M. le comte.

RAOUL

Qu'est-ce que c'est que toute cette liturgie ?

ALAIN

Vous allez à Lochmer en voiture ?

RAOUL

Oui.

ALAIN

Mais vous ne connaissez pas le chemin?

RAOUL

Non, mais je le demanderai.

ALAIN, bas et câlin.

Si j'allais avec vous?

RAOUL

Voyez, il prend goût au grand frère Raoul.

CORENTIN

Impossible, c'est l'heure de la patience de M. le comte.

RAOUL

Ah ! diable ! l'heure de la patience, c'est grave !

LE COMTE, s'asseyant.

Eh bien ! Alain, laquelle ferons-nous en attendant le retour de ces messieurs?

RAOUL

Comme vous en savez dix, vous ne serez pas embarrassé.

CORENTIN

Voilà les cartes, les jetons, la petite coupe et une chaise pour M. Alain.

ALAIN

Est-ce qu'il est bien quatre heures?

RAOUL

Voyez Bélisaire ! Allons, bon courage !

ALAIN

Vous partez ?

RAOUL

Eh ! oui, je ne veux pas faire attendre votre dîner. A propos, Corentin, nous aurons faim ce soir. Vous veillerez à ce que le repas soit corsé.

CORENTIN

Corsé ?... connais pas ce jargon de Paris !

ALAIN, à Raoul.

Si j'allais avec vous ! — Grand-père...

LE COMTE

Eh bien ! j'ai déjà retourné l'as de pique.

ALAIN

C'est que mon frère ne connaît pas le chemin !

LE COMTE

Et alors ?

ALAIN

Et alors, si vous le vouliez, je pourrais peut-être l'accompagner...

CORENTIN, levant les bras.

Et la patience, bonté divine !

LE COMTE

Ah !

Un silence.

RAOUL, à part.

Hercule entre le plaisir et la vertu, heure fatale. Moi, je suis le plaisir et voici la vertu, car la patience est une vertu !

LE COMTE

Tu veux aller à Lochmer ?

ALAIN

Mais, si vous permettiez... D'ailleurs nous reviendrions vite, comme c'est en voiture ; et puis nous ferions ce soir une longue patience. Il est si gai, le frère Raoul !

LE COMTE, ramassant les cartes.

Va donc avec lui !

ALAIN, sautant de joie.

Merci, grand-père. Vite, Raoul ; vous me direz en chemin le reste de la chanson.

RAOUL, en s'en allant.

O vertu, tu n'es qu'un mot !

Un silence.

SCÈNE V

LE COMTE, CORENTIN

Le comte reste un instant la tête entre les mains.
Corentin, les mains jointes, atterré, au fond.

LE COMTE, se levant brusquement.

Corentin, va chercher ma valise des grands voyages.

CORENTIN

Oui, monsieur le comte.

LE COMTE

Et puis tu feras atteler Blanchette, la vieille jument !

CORENTIN

Oui, monsieur le comte.

LE COMTE

Et puis tu reviendras.

CORENTIN

Oui, monsieur le comte.

Il sort.

LE COMTE, un instant seul.

C'est vrai : je suis triste, moi, je ne suis pas comme le frère Raoul. J'étends ici mon ombre glaciale de vieillard sur cette humble plante de treize ans. Il faut le soleil, le libre ciel, le grand azur à la jeunesse. Je suis triste, sombre, ennuyeux, et je ne m'en apercevais pas. « Il est si gai, le frère Raoul ! » Voilà le dernier trait qui fait tomber les écailles de mes yeux. La coupe était pleine, une goutte l'a fait déborder ; mais qu'elle est amère ! Changé, tout ce qui m'entoure ; changé, mon vieux manoir ; changé déjà, le cœur de mon Alain. (*A Corentin qui rentre avec la valise*). As-tu remarqué, Corentin, comme il est parti joyeux !

CORENTIN

Oui, monsieur le comte ; c'est l'autre qui a tout bouleversé.

LE COMTE

Vite, vite : je fais ma malle ; emballons tout.

CORENTIN

Oui, tout, monsieur le comte !

LE COMTE, allant à son bureau.

Mes papiers, mes vieux souvenirs, vite, vite !

CORENTIN, affairé.

Oui, monsieur le comte ; mais où allons-nous ?

LE COMTE, cherchant dans les tiroirs.

Je ne sais pas... Mes lettres de famille... A Vannes, en garni ; n'importe où !

CORENTIN

Oui, monsieur le comte, où vous voudrez; emportons tout.

LE COMTE

Tiens, mes cartes !

CORENTIN

Je vous ferai la patience, moi, à quatre heures précises.

LE COMTE

Ma vieille *Imitation*...

CORENTIN

Et Bélisaire?...

LE COMTE

Oui, Bélisaire, (*avec amertume*) et sa tirelire !

CORENTIN

Et les fleurs artificielles?

LE COMTE

Oui, tout ce que nous pourrons emporter. (*Il s'arrête et tombe sur un fauteuil.*) Hélas! ne laisserons-nous pas le meilleur de notre cœur ici? ces murs, cette terrasse, cet air du pays ! Tout ce que mes yeux ont vu, tout ce que mes poumons ont respiré depuis quatre-vingts ans. Tout ce que mon cœur a aimé depuis qu'il bat dans ma poitrine. Ah ! Corentin, les enfants, les ingrats !

CORENTIN

Oui, monsieur le comte... J'emporterai un hortensia !

LE COMTE

Ils n'aimeront jamais autant qu'ils sont aimés !

CORENTIN

Oui, monsieur le comte !

LE COMTE

Et pourtant que n'ai-je pas fait pour eux ! j'ai broyé mon cœur et mon honneur ! les ingrats... que j'aime encore !

CORENTIN

Oui, monsieur le comte. Il n'y a presque plus de place dans la valise.

LE COMTE

Alain va-t-il être heureux sans moi ? Pensera-t-il à moi qui n'ai que son amour au cœur ? (*A Corentin.*) As-tu entendu comme il chantait tout à l'heure ?

CORENTIN

Oui, monsieur le comte. Ah ! voyez, il n'y a que les vieux pour s'aimer fidèlement jusqu'à la mort.

Il lui baise la main. On entend un chant dans la coulisse.

LE COMTE

Sa voix... déjà ?... ils ne sont pas allés jusqu'à Lochmer !... Hâtons-nous... Mon manteau, ma canne ! Boucle la valise, vite, vite !... Ah ! le cœur me manque. (*Il tombe dans le fauteuil.*)

Entrent Raoul et Alain. Refrain de *Fortunio*.

SCÈNE VI

LES MÊMES, RAOUL et ALAIN

ALAIN, entrant.

Eh bien ! nous ne sommes pas allés jusqu'au bout.

C'était trop loin ; mais la belle promenade! Ciel! grand-père malade?

RAOUL

Qu'y a-t-il?

LE COMTE, se redressant.

Adieu ; je pars.

RAOUL

Et où donc?

LE COMTE, apercevant le pastel.

Ah! mon Dieu, le vieux pastel! nous l'avions oublié : Corentin, vite, vite! il y a aura encore de la place dans la valise.

RAOUL

Mais que veut dire?... une valise! la cheminée vide... Bélisaire disparu...

CORENTIN, montrant la valise.

Oui, il est là!

LE COMTE, à Corentin.

Va chercher le portrait de ma mère!

ALAIN

Mais, grand-père, où allez-vous donc?

LE COMTE

A Vannes, à Nantes, loin, bien loin. Où je ne verrai plus de changements. Corentin, le portrait!

CORENTIN

Oui, monsieur le comte.

ALAIN

Mais ce n'est pas possible, qu'est-ce que tout cela veut dire?

CORENTIN monte sur une chaise, décroche le portrait ; sa main tremble, il le fait tomber.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE

Il est brisé?

RAOUL, se précipitant.

Il n'y a que le verre… qui est en morceaux. (*A Alain qui s'est baissé.*) Prends garde, ne te coupe pas !

ALAIN

Tiens, un papier entre le cadre et le pastel!

RAOUL

Donne…

LE COMTE

Qu'est-ce que c'est encore?

RAOUL

Une écriture de femme!

LE COMTE, inquiet.

Comment? montrez.

RAOUL

Laissez-moi lire, c'est une lettre ! (*lisant.*) « Je monterai demain à l'échafaud. Trahie, j'ai dû préférer la mort à la perte de mon honneur ; on m'offrait la vie sauve au prix de la honte… »

LE COMTE, interrompant.

Ah ! mon Dieu, ne lisez pas plus loin !

ALAIN, à Raoul.

Continue !

RAOUL, continuant.

« Fidèle à ma vieille devise : « Plutôt la mort que la souillure », j'ai mieux aimé mourir sans tache. Je prie

mes enfants, s'il m'en reste, de pardonner et d'oublier. C'est Adrien Larmor qui m'a trahie!... »

ALAIN

Adrien Larmor, mon grand-père?

RAOUL

Mais alors, Adrien Larmor...

LE COMTE, sombre.

Le double de la lettre de ma mère! Au nom du ciel, brûlez, brûlez ce papier!

Un silence.

RAOUL

Ah! malheur sur nous! Alain, mon frère, est-ce possible? Le père de notre père, un assassin?... Ai-je bien lu? (*Il relit.*) « C'est Adrien Larmor... » Oh!

Il tombe sur une chaise.

CORENTIN, joignant les mains.

Bonté divine!

ALAIN

Mais comment... mais je ne comprends pas...

LE COMTE, abattu.

Ne cherche pas à comprendre!

RAOUL, d'une voix sourde, à lui-même.

« Un assassin!... » et il a passé dans cette maison... c'est ici qu'il a trahi l'honneur... qu'il a versé du sang. (*Se levant brusquement.*) Et quel sang!...

ALAIN, poussant un cri.

Ah! j'ai tout compris! mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de nous!

Il tombe à genoux sur une chaise, la tête entre ses mains.

RAOUL, douloureusement, au comte.

Oh !... Que devez-vous penser de nous... après cette révélation cruelle?

LE COMTE

Je savais tout... depuis longtemps!

RAOUL, avec désespoir.

Il savait tout!... Et il m'avait reçu comme son cher enfant!... Il savait tout... et moi, je lui brisais le cœur, bouleversant en ce manoir, sans pitié, ses douloureux et plus chers souvenirs... Ah! je suis un misérable!

LE COMTE

Hier encore, je brûlais le double de cette lettre!

ALAIN, relevant la tête.

Ah! le papier mystérieux...

LE COMTE

Oui. Et maintenant, adieu! soyez heureux; mais brûlez ce papier!

Il veut sortir et chancelle près de la porte.

ALAIN, se jetant à genoux en travers de la porte.

Non, non! vous ne partirez pas... vous ne pouvez pas partir.

LE COMTE

Laissez-moi!... il le faut, il le faut!

Il cherche à sortir.

ALAIN

Raoul... Corentin... mais ce n'est pas possible!

RAOUL, allant au comte
et le ramenant doucement vers le grand fauteuil.

Non, non! ne vous en allez pas... Restez avec nous...

Je vous le promets, rien ne sera plus changé... excepté moi... Grand-père, au nom de ma mère...

ALAIN

Au nom de la vôtre... dont voici le portrait bien-aimé... et la lettre suprême...

RAOUL, saisissant la lettre.

Ecoutez sa voix lointaine et toujours chère : « Je prie mes enfants, s'il m'en reste, de pardonner... et d'oublier ! »

Un silence.

ALAIN, à Corentin.

Vite, Corentin, défaites la valise... remettez tout en place.

CORENTIN, ouvrant la valise et apercevant la pendule.

Bélisaire...

ALAIN

Sur la cheminée...

Il le porte lui-même.

CORENTIN

Et les fleurs...

RAOUL, qui aide Corentin.

Et les cartes... j'apprendrai les patiences !

LE COMTE, ému.

Pauvres enfants!

RAOUL, revenant au comte.

Oh! j'effacerai cette tache de sang qui est entre vous... et nous... (*Avec vivacité.*) Je renvoie les maçons... mes amis partent demain. (*Avec affection.*) Rassurez-vous : le pigeonnier ne deviendra pas tourelle ; nous ferons d'Aradon la demeure des Pénilis... Et vous le père

aimé, vous le maître obéi, vous resterez le roi du vieux manoir !

CORENTIN, s'avançant.

Et Corentin...

RAOUL

Nédélec...

CORENTIN

... sera le serviteur de tous !

Il s'incline.

LE COMTE

Replacez le portrait. (*Déchirant la lettre.*) Au feu... et dans l'oubli.

RAOUL et ALAIN

Ah ! merci !

Ils vont placer le portrait.

LE COMTE

Il se lève, les suit du regard et dit à l'avant-scène :

Oh ! chers enfants ! ô têtes folles !
Vous valez mieux que vos paroles ;
On vous aime, malgré tous vos airs fanfarons ;

Montrant ses cheveux blancs.

Quand vous aurez cette couronne
Que l'âge ou le chagrin nous donne,
Vous souffrirez alors tous ce que nous souffrons...

Avec mélancolie.

Lorsque l'on n'a point de passé,
Nul souvenir ne nous réclame...
En vieillissant, qui n'a dans l'âme
Quelque vieux pastel effacé ?

(Le pastel est replacé au mur... et pendant que le rideau tombe lentement, Alain lui envoie des baisers. Raoul y pose des fleurs... Le comte joint les mains comme en prière. Corentin emporte la canne, le chapeau et la valise. — Tableau final.)

RIDEAU

LE TOURNANT

DRAME EN 3 ACTES

PERSONNAGES

MARIUS ROMONT, artiste peintre, 40 ans.
PAULIN, son frère, 18 ans.
BARBIZOT, capitaine au long cours, en retraite.
LHÉROT-CADET, ami de Paulin.
MARTINOF, amateur de tableaux.
ANTOINE, boulanger.

Un courtier juif. — Agent de police. — Un concierge. — Un distributeur de journaux. — Un employé de commerce. — Un vendeur aux enchères. — Un camionneur. — Amateurs.

La scène est à Comines-France, sur la frontière belge (1898-1899).

LE TOURNANT

O calamités embusquées
Au tournant des prospérités !
(Victor Hugo.)

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Une petite salle. — Porte vitrée ouvrant sur une cour. — Au fond, un grand arbre. — Atelier de peintre. — A droite, une porte. — Vieux meubles. — Piano.

MARIUS, MARTINOF

MARIUS, montrant les tableaux.

Celui-là, soixante francs.

MARTINOF

Et celui-ci ?

MARIUS

Pas à moins de cent cinquante.

MARTINOF

C'est payer bien cher un peuplier près d'un étang ! Et cette gravure ?

MARIUS

Une reproduction de Callot, Monsieur : *La Tour de Nesle*, vingt francs.

MARTINOF

Pour une reproduction, c'est trop chaud.

MARIUS

Comme vous voudrez.

MARTINOF

C'est bien, j'enverrai mon courtier, il vous donnera mon dernier mot.

MARIUS

Bien, Monsieur.

MARTINOF

Mais défiez-vous de lui, c'est un juif.

MARIUS

Monsieur fait bien de m'avertir.

MARTINOF, en s'en allant.

Ah ! et ce joli portrait ?

MARIUS

Oh ! celui-là, Monsieur, je ne le vends pas.

MARTINOF

C'est dommage, je vous en donnerais deux cents francs. Voulez-vous ?

MARIUS

Non, Monsieur !

MARTINOF

Comptant, la main dans la main ?

MARIUS

Je ne le donnerais pas pour le double.

MARTINOF

Oh ! un souvenir de famille ?

MARIUS

Oui.

MARTINOF

Votre fils, peut-être ?

MARIUS

Je ne suis pas marié.

MARTINOF

Quelle charmante figure ! (*Regardant et lisant.*) « Paulin à quinze ans. » Quinze ans ! Et dire que tout cela s'en est allé ! Ah ! Monsieur, la mort est une terrible chose !

MARIUS

Heureusement pour moi qu'elle n'a pas encore touché cette tête si chère.

MARTINOF

Tiens ! l'original est vivant ? Ce doit être un beau gars... Mais alors, je retente mon marché ; puisqu'il vit encore, vous pourrez le reprendre.

MARIUS

Hélas ! plus comme cela.

MARTINOF

Cinq cents francs.

MARIUS

Non, Monsieur !

MARTINOF

Au fait, je suis bien indiscret... Pardonnez-moi, mais je suis fou d'art, et quand je trouve une belle

peinture... comme celle-là... Nous en reparlerons... Au revoir, Monsieur Romont! (*En s'en allant.*) Quelle fraîcheur de teint... Un bel œil, ma foi! Un bel œil! Serviteur...

MARIUS, s'inclinant.

Monsieur.

MARTINOF, de la porte.

Ainsi, c'est entendu, mon juif viendra pour régler le marché.

MARIUS

Je l'attends, Monsieur. (*Seul.*) Mais il ne l'aura pas pour mille francs!

SCÈNE II

MARIUS, seul, regardant l'horloge.

Onze heures. Et il ne rentre pas. (*Regardant le portrait.*) Non! Non! je ne pourrais plus le reprendre comme cela à quinze ans!... Il y a trois ans, oh! quel œil doux..., franc, ouvert! Et cette bouche où il semble toujours errer une âme! Ame de mon Paulin, qu'êtes-vous devenue? Ce portrait me fait mal et je ne puis m'en séparer. Voici le Paulin pour qui j'ai tout sacrifié : plaisir, honneur, amour, vie heureuse à deux ; je l'ai pris à un an, ce pauvre enfant, orphelin, le dernier des miens, je l'ai élevé comme une mère le fils de ses entrailles; je l'ai aimé, je l'ai adoré, et, depuis trois ans, ce Paulin de quinze ans n'est plus le même : on m'a volé le cœur de mon enfant! (*Un silence.*) 11 h. 1/4. Il ne reviendra pas. Il a pris sa bicyclette ce matin, et où est-il allé? Ah! des pas..., c'est lui. (*Entre le père Barbizot.*)

SCÈNE III

BARBIZOT

Tonton, tontaine, tonton,
Et mirlitaine.
Jc suis toujours le capitaine
Tonton,
De la *Belle Gothon.*

Il entre avec deux pots de chrysanthèmes sous les bras.

MARIUS, désappointé.

Ah ! le père Barbizot !

BARBIZOT

Pour vous servir, avec *Madame Carnot* sous le bras droit, et la *Belle Gothon* sous le bras gauche. Eh ! eh! eh ! Ça va bien, Marius?

MARIUS

Merci !

BARBIZOT

Merci — quoi? Ça va-t-il, mille millions de tonnerres ? J'aime le parler franc, comme à mon bord. (*Il fredonne.*)

Tonton, tontaine, tonton.....

MARIUS s'est remis au chevalet.

Et mirlitaine.
Vous êt' toujours le capitaine...

BARBIZOT

De la *Belle Gothon.*

MARIUS

Toujours folâtre, vous, père Barbizot !

BARBIZOT

Et vous, toujours des brumes au foc, sac à papier ! Comment faites-vous pour vous entrister de la sorte ? Il n'y a pas moyen de naviguer avec ces sales brouillards ! Quand on fait tant de si belles choses, et des fleurs, et des arbres, et des pelouses..., non, non, y a pas moyen de s'embrumer le tempérament !

MARIUS, peignant.

Oh ! vous, un vieux loup de mer, ça se comprend.

BARBIZOT

Ça se comprend..., ça se comprend... Voyons, on se fait une raison, saprébleu ! On n'est pas une poule mouillée comme cela ! Ah ! mille millions d'avirons, c'était pas sur la *Belle Gothon* qu'on vous avait des figures en boudin. (*Il fredonne.*)

Tonton, tontaine, tonton.

MARIUS

Dame ! si vous croyez que c'est facile d'être toujours gai quand on a le chagrin qui vous mord le cœur.

BARBIZOT

Encore le petit, je me parie une chique... En voilà un qui vous secoue la cervelle ! Un galopin de dix-huit ans !... Tenez, peinturez-moi donc la *Belle Gothon* sur une toile.

MARIUS

Ce chrysanthème ? (*Il rit.*)

BARBIZOT

Pourquoi pas ? Vous m'avez dit, quand je vous demandais de me faire le portrait de mon bateau : « Je ne fais pas de marine. » Alors, moi j'ai fait une variété de chrysanthèmes et je l'ai appelée la *Belle Gothon* comme mon vieux navire, quoi ! Allons ! vous me pein-

turerez cela, et j'aurai pendue à mon alcôve la *Belle Gothon* en fleur. Hein ! c'est-y une riche idée? Mon bateau changé en fleurs, c'est-y pas un conte de fées ? Voyons ! vous me ferez cela ?

MARIUS, distrait.

Mettez-le là !

BARBIZOT

Ce n'est pas *Madame Carnot*, entendez bien, mais la *Belle Gothon*. Voyez-moi ce velours, et puis ce petit coton qui court sur les pétales ; nom d'un foc en détresse ! j'y ai travaillé, pour arriver là. C'est surtout la pince qui est difficile à faire ; d'abord, il ne faut laisser qu'une tige, puis on coupe les boutons à l'aisselle, comme cela ; ensuite il faut tutorer comme ceci, — et puis, et puis, il y a l'arrosage... C'est sérieux... Faut pas y regarder de trop près, par exemple, mais quand on a la fleur, on oublie toutes ses peines. Voyez-moi donc cela, comme ça s'étale ! C'est large comme un bol. Sac à papier ! et j'en ai soixante variétés. Vous viendrez les voir, hein ! C'est-y beau, c'est-y beau ! C'est ma passion, quoi !

MARIUS

Chacun a la sienne, vous voyez bien.

BARBIZOT, allant poser *Madame Carnot* sur le piano.

Sans doute ! qu'un chacun a la sienne ; mais il ne faut pas qu'on s'en mange le sang.

MARIUS

Vous, vous avez ces chrysanthèmes, et moi j'ai...

BARBIZOT

Quoi? Encore le petit... pas vrai?

MARIUS

Paulin !

BARBIZOT

Eh bien, c'est vous ronger les foies pour pas grand'-chose. (*Il va à droite, prend un pot à tabac et bourre sa pipe pendant les tirades suivantes.*)

MARIUS

Pas grand'chose ! Voyons, vous passez vos journées à arroser, à tutorer, à pincer ces chrysanthèmes; qu'est-ce que c'est, après tout? Un peu de fumier au pied d'une tige et une fleur au bout. Mais enfin, vous l'avez, votre fleur, et elle vous sourit béatement, niaisement, sans conscience et sans vie ; mais vous l'avez et vous en jouissez. Et moi, depuis dix-huit ans, j'ai peiné auprès de cet enfant ; moi aussi, je l'ai tutoré, pincé, arrosé, j'en ai fait le centre de mes journées, de mes mois, de mes années, je n'ai vécu que pour ce petit frère que mes parents, morts dans le terrible tamponnement de Figeac, m'avaient laissé au berceau.

BARBIZOT

Cela, c'est vrai : un accident qui me donne la chair de poule... Voilà ce que c'est que vos chemins de fer. On va, on va comme le vent qui court... V'lan ! à un tournant, brusquement, on rencontre un autre train, patatras !... Ça s'entre les uns dans les autres, sans crier gare, — et voilà comme le pauvre monde périt. C'est pas sur les mers qu'on y rencontre de ces tournants de route. Là, pas de risque, au moins.

MARIUS

Oh ! on se rencontre bien quand même. Exemple : la *Bourgogne*.

BARBIZOT

Oh ! pour une fois !

Il allume et fume tranquillement sa pipe.

MARIUS

Cela suffit pour ceux qui s'y trouvent. Eh bien donc! j'ai cajolé, caressé, adoré ce petit.

BARBIZOT

Trop.

MARIUS

Trop, peut-être, je le reconnais ; mais est-on maître de son cœur, de ce quelque chose qui vous fait sortir de vous-même et vous attache éperdument à l'âme d'un autre ?

BARBIZOT

Des fois on peut, et des fois on ne peut pas.

MARIUS

Eh bien! moi je ne peux pas... parce que le pli est pris; le cœur a ses habitudes comme le pied ou la main : on ne change pas une habitude de dix-huit ans! Ignorez-vous donc que cet enfant a envahi mon existence ? A lui j'ai immolé toutes mes espérances, mes désirs et mes passions. Père Barbizot, on n'arrive pas au milieu de la vie sans avoir heurté plusieurs fois des obstacles séduisants. Un jour, je m'en souviens, le plaisir s'est arrêté devant mon seuil, ce sont des heures terribles que ces heures-là !

BARBIZOT, en s'asseyant.

Oui, oui, des bourrasques, je connais ça ! Il faut serser les voiles et gouverner au plus près!

MARIUS

J'étais seul, démonté, j'allais céder ; un cri sorti d'un berceau, perdu dans l'ombre de cette salle, me rappela à l'honneur et à la vertu. Je fermai brusquement ma porte..., et je pressai sur mon cœur mon Paulin inconscient de la victoire qu'il venait de remporter.

BARBIZOT

C'est moral ça, c'est très moral.

MARIUS

Une autre fois, c'est la fortune qui est entrée chez moi... Je n'avais qu'à dire oui, je quittais Comines, j'allais à Londres, établi, choyé, renté, fixé désormais dans la gloire que m'assurait la haute position de celle qui voulait partager ma vie.

BARBIZOT

Et vous avez refusé ?

MARIUS

Je n'ai pu me faire à l'idée que Paulin ne serait plus seul à habiter mon cœur.

BARBIZOT

Ça, c'est une sottise, Monsieur Romont ! C'est une sottise !

MARIUS

Elle est faite, n'en parlons plus : je ne la regrette pas.

BARBIZOT

Le cœur s'élargit, c'est connu ! Vous auriez trouvé place pour bien des Paulins, et il y aurait eu encore de la marge. Enfin, je vous la passe, uniquement parce que c'était une Anglaise.

MARIUS, riant.

Le cri de la race, père Barbizot, ça trouve toujours la porte de sortie ; mais voyez, Anglaise ou non, je n'aurais pas agi différemment.

BARBIZOT

Oh ! les artistes, ça manque de pratique, c'est encore connu, trop connu !

MARIUS

Enfin, j'ai agi selon ma fantaisie, n'est-ce pas souvent le mieux ?

BARBIZOT

Hum ! Hum !

MARIUS

Voilà donc tout ce que j'ai fait ; or, comme vous, j'aurais bien droit, n'est-il pas vrai, après tant de soucis, de sueurs et de larmes, d'avoir ma fleur au bout de ma tige, ma *Belle Gothon* à moi... ? Eh bien, je ne l'ai pas.

BARBIZOT

Comment ?

MARIUS

Non, je ne l'ai pas, cet enfant ne m'aime pas, ou plus...

BARBIZOT, montrant le poing à Paulin invisible.

L'ingrat !

MARIUS

Un ver a coupé la fleur !

BARBIZOT, se levant brusquement.

Où est-il que je l'écrase ?

MARIUS

C'est trop tard, le mal est fait. (*Regardant un des chrysanthèmes*). Tenez ! Tenez ! C'est comme le bouton de votre *Belle Gothon*.

BARBIZOT

Où ça ?

MARIUS

Regardez-la, il y a une raie; c'est coupé, mon pauvre Barbizot, c'est coupé, demain ce sera fané.

BARBIZOT

Tonnerre des Indes !

MARIUS

Oh ! il n'y a rien à faire !

BARBIZOT

Si faît ! Si fait ! j'y mettrai l'insecticide.

MARIUS

Allons donc ! la sève ne monte plus, c'est fini.

BARBIZOT

C'est-y Dieu possible ?

MARIUS

Ah ! ah ! vous êtes désolé pour une fleur ! Il faudrait pourtant se faire une raison ! Vous ne pouvez pas, hein ? Qu'est-ce que je vous disais ? N'ai-je pas le droit alors d'être triste et marri pour une âme ? Je vous le dis, je vous le dis, un ver a tué ma fleur. Paulin ne m'aime plus, et, flétri comme votre plante, son cœur, comme elle aussi, tombera peut-être demain !

BARBIZOT, suppliant.

Faudrait au moins me la peindre aujourd'hui avant qu'elle ne tombe !

MARIUS

Tenez ! laissez-la dans ce coin... Oh ! le ver rongeur !

BARBIZOT, courant à son chrysanthème qui est sur le piano.

Pourvu qu'il n'y en ait pas d'autres dans ma collection !

MARIUS, à son chevalet.

Allez voir ! allez voir ! Un ver suffit, père Barbizot. Veillez bien, veillez bien, car c'est fini. C'est comme le tournant de la route — vous disiez juste — la vie est pleine de surprises : au moment où nous nous y attendons le moins, un tour de roue, et c'est le fond du précipice !

BARBIZOT

J'y cours ! Oh ! vous verrez ! Je les sauverai. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

MARIUS, seul.

Pauvre père Barbizot, j'ai troublé sa quiétude. Comme il faut peu de chose pour ébranler une âme ! Ces vieux loups de mer, ça vous a le cœur mobile comme l'Océan ; un coup de vent le remue jusqu'au fond ! (*Plus bas.*) Il n'y a pas que les loups de mer à souffrir des orages ! Qu'il tarde à revenir ! 11 h. 1/2.

SCÈNE V

(*Entre un jeune homme*)

LE JEUNE HOMME

M. Paulin Romont, s'il vous plaît?

MARIUS

C'est ici, que lui voulez-vous ?

LE JEUNE HOMME

Voici une note qu'on m'a prié de lui remettre.

MARIUS

Une note ! Et de qui ?...

LE JEUNE HOMME

Cela presse beaucoup.

MARIUS

Du bijoutier Grétaz ?... Dites à M. Grétaz que nous n'avons rien commandé chez lui (*lisant*) : « Une épingle de cravate, vingt-six francs ; des boucles d'oreille, dix-huit francs la paire. Total... » Vous faites erreur, mon garçon !

LE JEUNE HOMME

Mais non... Monsieur. Voyez la date de l'achat et l'adresse que M. Paulin a donnée : rue des Terrasses, 22. N'est-ce pas ici ?...

MARIUS, après un silence.

Cela va bien, on passera chez vous pour solder le compte : 8 et 6 = 14 et je retiens 1 ; 2 et 1 = 3 plus 1 = 44 francs. Au revoir, Monsieur.

LE JEUNE HOMME

Au revoir, Monsieur... Alors je dirai...

MARIUS

Que tout sera payé en temps voulu. Allez...

LE JEUNE HOMME

Bonsoir, Monsieur. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

MARIUS, seul.

Quarante-quatre francs... et des boucles d'oreilles ! Pour qui ? Pourquoi ? Oh ! si le ver rongeur était... Quarante-quatre francs, et moi qui gagne à peine vingt-cinq francs par semaine ! Et nous sommes deux à manger là-dessus !

SCÈNE VII

Entre PAULIN en coup de vent avec sa bicyclette à la main.

PAULIN

Vlan! J'ai crevé mon pneu! C'en est-y un guignon!

Il pose nerveusement sa casquette sur la tête d'un plâtre.

MARIUS, triste et peignant au chevalet.

Enfin! C'est toi, Paulin!

PAULIN

Un clou, un satané clou qui s'est fiché dans le caoutchouc comme dans un pain de beurre. Il va falloir pomper...; eh bien donc, repompons! (*Il chante en pompant.*)

La faridondon, la faridondaine :
J'irai chez Madeleine,
Manger du raisin noir!

MARIUS, même jeu.

Bonjour, Paulin!

PAULIN

Bonjour.

La faridondon, la faridondaine :
Amis, la cuve est pleine,
On tirera ce soir!

MARIUS

Tu as donc été bien loin?

PAULIN

Est-ce qu'on va bientôt déjeuner?

MARIUS

Le père Barbizot sort d'ici, il ne tardera pas à rentrer

et à tout disposer comme à l'ordinaire. Notre couvert est si vite dressé !

PAULIN

C'est que je suis attendu et je dois repartir après le déjeuner.

MARIUS, posant ses pinceaux vivement.

Déjà ? On ne te voit plus !

PAULIN

Parbleu ! je ne pars pas pour l'Amérique !

MARIUS

Non ! mais c'est tout comme, puisque je ne t'ai jamais à la maison !

PAULIN

Est-ce qu'on ne se voit pas... tous les jours ?

MARIUS, avec un soupir.

Enfin, si ma société te pèse..., je ne veux pas te gêner... Oh non ! en rien... en rien... Je resterai donc seul !

PAULIN

Tiens ! est-ce que tu as besoin d'une bonne d'enfant, à ton âge ? Est-ce que, d'ailleurs, je puis toujours, comme toi, rester le nez sur un gravure ou dans un pot de couleurs ? D'abord, c'est malsain, à dix-huit ans, ce vernis et toutes ces drogues, il me faut le grand air !...

MARIUS

Veux-tu que nous sortions ensemble ?...

PAULIN

Toi, tu vas à pied... et moi... j'ai... mon dada.

Il traverse la scène avec sa bicyclette et va la mettre dans un coin.

MARIUS

Oh ! je regrette presque de te l'avoir donnée !

PAULIN

Pas aimable, mon cher !... Et pourquoi ?

MARIUS

Parce que je ne sais plus ni où tu vas ni d'où tu viens.

PAULIN

Eh bien ! après ?... Le beau malheur !

MARIUS

Le beau malheur ? Tu prends gaiement ton parti de la séparation et tu fais bon marché de mon cœur !

PAULIN

Il ne s'agit pas de ton cœur, mais de ma bicyclette ; qu'as-tu donc à lui reprocher ?

Il s'assied à califourchon sur une chaise.

MARIUS

Je lui reproche de s'être mise brutalement entre toi et moi ! Autrefois — il y a trois ans, tu aimais à passer au moins quelques heures après les repas auprès de moi — volontiers tu posais pour mes tableaux, volontiers tu me faisais lecture. (*Pendant ce temps, Paulin s'occupe machinalement auprès du chrysanthème qui est près du chevalet, puis à sa toilette, il fait ses ongles et tire son miroir de poche, manifestant visiblement son ennui.*) Ensemble nous allions sur les bords de la Lys. Oh ! les heures douces de notre familiale intimité ! T'en souviens-tu ? (*Un temps*). Aujourd'hui, depuis que je t'ai donné cette... machine, tout est fini..., je ne te vois plus..., tu as toujours quelque ami pressant à visiter. Lhérot-Cadet, entre autres, que tu ne quittes pas. Tu pars le matin... A peine je te fixe aux heures des

repas... Profitant du voisinage de la frontière, tu passes la Lys, et là, avec ces Flamands endiablés, tu bois et tu fumes.

PAULIN

M'as-tu donc vu?

MARIUS

Je le sais.

PAULIN

Est-ce ma faute, à moi, si je n'ai qu'un pas à faire pour aller digérer chez les Belges le repas que j'ai pris chez les Français? Tu es drôle, aussi!

Il se lève.

MARIUS

Mais toi, tu ne l'es pas! — Plus d'intimité, plus de doux et sérieux entretiens! Cette bicyclette, la reine du jour, éparpille ta vie sur tous les chemins..., tu ne songes qu'à m'échapper, et le grand but de tes journées est de couvrir le plus de kilomètres possible sur la route la plus droite, la plus unie... hélas! comme la plus lointaine!

PAULIN

Oh! la berline de nos grands-parents! Oh! les pataches de nos vieux ancêtres! Comme tout cela était bien mieux, n'est-ce pas? Vive la vie de famille de ce temps-là... monotone... ennuyeuse comme la pluie en quatre saisons!

MARIUS

C'est à merveille, moque-toi de tout maintenant, c'est ton suprême argument. Ah! mon cher enfant, comme tu me fais de la peine, et que mon cœur saigne à t'entendre (*plus bas*) et à t'aimer.

Un silence

Tu n'as rien à répondre. — Le silence... à présent : c'est ton dernier refuge.

PAULIN

J'attendais la fin du drame que tu me sers comme le pain quotidien du *Pater*. Te l'ai-je demandé, pourtant, ce pain de chaque jour?

MARIUS

La plaisanterie est au moins de mauvais goût

PAULIN, se promenant agité

C'est vrai aussi! Tu me pousses à bout... On dirait que je ne fais plus que du mal... Il faudrait, pour te plaire, que je me condamne à l'immobilité devant ton chevalet, ou à l'admiration devant tes croûtes (*se reprenant*) tes toiles... C'est agaçant! On ne peut pas avoir pour deux sous de liberté dans cette maison! (*Il va avec colère au piano et frappe fièvreusement sur les touches.*)

MARIUS, qui s'est levé, a été prendre la note du bijoutier sur la table et revient vers Paulin.

Pour deux sous de liberté? (*Montrant la note.*) En voilà, ce me semble, pour quarante-quatre francs bien comptés.

PAULIN

Hein?

MARIUS

Cette note...

PAULIN

Eh bien, après?

MARIUS

Ces boucles d'oreilles?

PAULIN

Tiens, c'est pour la sœur de Lhérot-Cadet. Vas-tu me défendre maintenant d'être gentil avec mes amis?

MARIUS

Et cette épingle?

PAULIN

La voilà, elle me va bien, n'est-ce pas?

MARIUS

Mais, mon pauvre enfant, ce qui ne va pas, c'est notre bourse...

PAULIN

Bast! plaie d'argent n'est pas mortelle. D'ailleurs, c'est moi qui payerai, tu n'as rien à dire!

MARIUS

Et où prendras-tu l'argent ?

PAULIN

C'est mon affaire.

MARIUS

Paulin! Paulin, tu glisses sur la pente. Mon ami, écoute-moi. Je ne t'ai jamais rien refusé, je t'ai même trop donné. Je ne le regrette pas ; mais enfin, il faut se borner. Je me saigne à blanc pour te faire élever ; si tu as pu suivre les cours du pensionnat des Frères, c'est grâce à mes veilles prolongées et à des miracles d'économie. Eh bien, tu n'as pas l'air de te douter que nous sommes pauvres : car nous le sommes ; tu accumules dépenses sur dépenses ; les notes m'arrivent dru comme la grêle, cela ne peut durer. Aujourd'hui, quarante francs ; hier, c'était cinquante ; demain, ce sera cent.

PAULIN, moqueur.

Après-demain mille. (*Il sifflote : La faridondon..., etc.*)

MARIUS

Non — car il faut que tu le saches — il ne me reste plus que ce petit capital ; précisément mille francs. Deux billets de cinq cents, vois, numéros 5482, 5484. C'est toute notre fortune ; je l'ai confiée à saint Antoine,

là, sous sa statue. C'est mon coffre-fort ; si nous l'entamons, nous sommes perdus.

PAULIN

Où veux-tu en venir ?

MARIUS

Je veux en venir à te persuader de te modérer, de te choisir un métier, de travailler : enfin, est-il juste que je sois le seul à peiner pour deux ?

PAULIN

C'est ça, je suis de trop, à présent.

MARIUS

Mais non, malheureux enfant, je ne dis pas cela !

PAULIN

Qu'est-ce que tu dis, alors?

MARIUS

Je te dis que tu devrais songer un peu plus à m'aider et à supporter le poids de notre misère. Certes, je ne plains pas... ma sueur, moi, et...

PAULIN

Allons ! voilà la rengaine qui commence ; tu es toujours à me reprocher ta vie souffrante et dévouée, mais sapristi ! je la connais, ta vie dévouée ! Est-ce qu'il me faudrait brûler devant toi, sans cesse, une lampe de reconnaissance comme devant un autel ?

MARIUS

Tu es dur, mon enfant. Dieu te pardonne !

PAULIN

A t'entendre, je suis un ingrat, un joueur, un perdu, un débauché. J'ai dix-huit ans, que diable ! je n'en ai

pas quarante. La sève, c'est la sève ; il faut qu'elle éclate, et ce n'est pas toi qui vas fixer sur la plante la place de la fleur et celle des boutons !

MARIUS

Non !

PAULIN, s'asseyant à cheval sur la chaise et brusquement.

Eh bien, alors ?

MARIUS

Eh bien alors, je te dis seulement — car il faut abréger ce pénible entretien — je te dis seulement : prends garde ! Précisément parce que tu as dix-huit ans — et que j'en ai quarante — je connais mieux la vie que toi... Tu es sur la pente, il y a des surprises dans la vie, et quand on n'est pas préparé..., c'est vite fait. (*Il va se mettre à son chevalet.*)

PAULIN, se levant irrité.

Ah ! je l'attendais, celle-là. La voilà encore, ton histoire... le tournant, n'est-ce pas ? Et tu vas me remémorer l'aventure tragique de Figeac, comme le père Barbizot, les brusqueries du tamponnement, la culbute dans le vide, alors qu'on est suavement endormi dans le coupé moelleux...

MARIUS

Mais. .

PAULIN

... Le tournant ; c'est ça... les routes de la vie ! et je ne sais quelle baliverne « Il ne faut qu'un instant ! » et vlan ! c'est fait !

MARIUS

Non... mais...

PAULIN

... « Une tentation vous emporte ! » je les connais toutes ! Ah ! mais... ah ! ça, pour qui me prends-tu ?

Est-ce que je ne saurai pas m'arrêter où et quand je voudrai ? Est-ce que mon cheval me glissera entre les jambes ? Car moi aussi je vais faire des comparaisons. J'en ai assez de ton tournant ; vous êtes tous les mêmes. Je le connais, ton sermon : au pensionnat, le Frère Directeur nous le faisait souvent !

MARIUS

Et il avait peut-être raison.

PAULIN

Seulement, lui, ne parlait pas du tournant et de sa brusque fatalité : il était moins poétique, et il me disait : « Gare aux trappes ! il y en a partout. » C'était la même chose, au fond, aussi ennuyeux et aussi odieux... voilà.

MARIUS, se levant.

C'est bien, je vais chercher le déjeuner. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

PAULIN, seul.

Il était temps, et j'aurais peut-être dépassé les bornes, mais c'est plus fort que moi ; ces jérémiades à jet continu me dévissent tous les gonds, et, ma foi, quand ils sont sortis, ils ne sont pas près de rentrer. Et maintenant, à nos affaires... Voyons, je dois quarante-quatre francs à ce grippe-sous de Grétaz et j'ai perdu cinq cents francs hier, en face d'un Russe servi par je ne sais quel courtier juif : et j'ai dans ma bourse dix francs cinquante-cinq. (*Il s'assied.*) Si l'argent poussait dans les rues comme les clous qui crèvent les pneus, à la bonne heure ! Mais on n'a pas cette veine. (*Il se pro-*

mène.) Et puis, mon frère, chatouilleux comme il l'est, me vouera à la malédiction de l'histoire, s'il sait mes dettes. Que diable ! cinq cents francs, ce n'est pourtant pas la mer à boire..., mais c'est la mer à trouver... Où la trouver?...

Entre Lhérot-Cadet.

PAULIN

Ah ! Lhérot, tu n'as pas cinq cents francs à me prêter ?

LHÉROT

Plaît-il?

PAULIN

Cinq billets de cent.

LHÉROT

Comme cela se trouve bien ! Je venais te les demander !

PAULIN

A moi ?

LHÉROT

A toi!

PAULIN

Tu es facétieux.

LHÉROT

Pas aujourd'hui, faisons vite, le temps presse. Marius est-il là ?

PAULIN

Non, mais il va revenir.

LHÉROT

En ce cas, écoute-moi et *prestissimo.*

PAULIN

Que de mystères ! Quoi ? Qu'est-ce? Parle, je t'écoute.

La faridondon, la faridondaine

LHÉROT

La faridondon, c'est bien. Tel chante qui n'a pas le cœur gai, mon cher. Tu as ton Russe et ton juif à mes trousses.

PAULIN

Ça m'est égal.

LHÉROT

Permets, à mes trousses, pour venir te trouver ici.

PAULIN

Ici, chez moi ?

LHÉROT

Rue des Terrasses, 22.

PAULIN

Qui donc a été assez désobligeant pour leur donner mon adresse ?

LHÉROT

Je ne sais, on m'a dit un certain Grétaz, bijoutier.

PAULIN

Mais je suis donc filé?

LHÉROT

Je n'en sais rien ; quoi qu'il en soit — et ceci dit sans mot — tu n'as plus qu'à filer...

PAULIN, interrompant.

La quenouille de Barberine? Tu crois, mon vieux, que je vais me laisser enfermer dans le château d'Ulrich et tourner le fuseau pour le plaisir de tes beaux yeux ?

LHÉROT

Que tu es niais...! Parce que je t'ai conduit avant-hier au théâtre pour la première fois, voir cette pièce de Musset...

PAULIN

Et en cachette.

LHÉROT

A propos, ton frère s'en est-il aperçu ?

PAULIN

Allons donc ! il dort comme l'innocence.

LHÉROT

Ne le réveillons pas. Eh bien donc, depuis deux jours, comme un naïf, tu ne fais que répéter ou chantonner ce que tu as vu et entendu ! Tu as encore de la plume au bec, mon moineau. Je t'en montrerai bien d'autres.

PAULIN

Quand tu voudras, maintenant, faut-il ?

LHÉROT

Non ! je le répète, ce qu'il faut maintenant, c'est filer ou payer.

PAULIN

Ma foi, l'un et l'autre sont impossibles.

LHÉROT

Avise !

PAULIN

Mais je te dis que c'est impossible.

LHÉROT

Mon cher, il y a des circonstances où il faut rayer ce mot du dictionnaire de la vie. Nous sommes à l'une de ces heures : il faut trouver cinq cents francs, à moins que tu n'aimes mieux tout déclarer à ton frère, qui, lui, répondra pour toi.

PAULIN

Oh ! pour cela non.

LHÉROT

Alors, exécute-toi. (*Un silence.*)

PAULIN

Voyons, Lhérot, toi qui m'as introduit dans ce joli monde, trouve-moi un expédient.

LHÉROT

L'expédient est tout trouvé.

PAULIN

Ah ! tant mieux.

LHÉROT

Il n'y en a pas deux.

PAULIN

Et c'est ?...

LHÉROT

De payer...

PAULIN

Mais, mille mazettes... j'ai pour tout potage dix francs cinquante-cinq.

LHÉROT

C'est maigre !

PAULIN

Que veux-tu que je fasse ?

LHÉROT

Dépêche-toi ! Ils peuvent être ici dans un quart d'heure.

PAULIN, avec désappointement.

Le quart d'heure de Rabelais !

LHÉROT

Pas de phrase ! Voyons, as-tu quelque chose à vendre ?

PAULIN

Je n'ai rien que ma bicyclette et mon épingle de cravate.

LHÉROT

Et ton frère?

PAULIN

Mon frère! dame! il a ses tableaux...

LHÉROT

Bast! des croûtes, ce n'est pas suffisant.

PAULIN

Mon portrait, si tu veux!

LHÉROT

Tu plaisantes? Un enfant de chœur, et c'est tout... Mais enfin, il n'y a donc pas d'argent chez toi?

PAULIN

Ma foi... non (*Se ravisant.*) C'est-à-dire si... mais... (*Ferme.*) Non!

LHÉROT

Si, non, si; allons, point de bêtise... le temps marche... Cinq cents francs, voyons, où est la caisse?

PAULIN

Je te dis qu'il n'y a rien. (*A part.*) O mon Dieu! (*Il s'assied.*)

LHÉROT

Si, il y a quelque chose; je la connais, celle-là : donne-moi la clé. Qu'est-ce que tu as? Tu es pâle. Ce n'est pas le moment de t'évanouir comme une femme; il faut payer, tu as perdu, il faut en passer par là, mon ami!

PAULIN, se prenant la tête dans ses mains.

O mon Dieu!

LHÉROT, l'imitant.

O mon Dieu!... Sapristi! est-ce l'heure des patenôtres? Je ne veux pas être fourré au clou, moi, car j'ai

promis pour toi, il me faut ces cinq cents francs. Tu les as.

PAULIN, faible.

Je ne sais pas!

LHÉROT

Si, tu les as : je vois cela à tes yeux qui clignotent comme des yeux qui ne veulent pas voir et à tes lèvres qui tremblent comme des lèvres qui ne veulent rien dire.

PAULIN

Je t'assure...

LHÉROT

Allons! bas les pattes... tu as cinq cents francs.

PAULIN, subjugué,

Oui.

LHÉROT

Donne.

PAULIN, à part.

Le tournant...

LHÉROT

Quoi?...

PAULIN

La trappe...

LHÉROT

Tu perds la tête. Quels sont ces mots incohérents? Et qu'est-ce qui m'a donné des copains semblables? Ça craindrait son ombre même en plein midi. Voyons, ne fais pas l'enfant! Ce n'est pas un vol, après tout, cet argent est aussi bien à toi qu'à ton frère.

PAULIN, inconscient, répète les derniers mots.

Aussi bien à toi qu'à ton frère.

LHÉROT

Est-ce que je te voudrais conseiller un crime? Tu les

rendras demain, après-demain ou un autre jour ; tu vendras pour cinq cents francs de bibelots, ta bicyclette, ton épingle, que sais-je ? Mais aujourd'hui, nous n'avons pas le choix, il nous faut cinq cents francs avant midi !

PAULIN, comme poursuivant une idée fixe.

Les surprises du tournant !... Et c'en est fait : un moment emporte tout !

LHÉROT

Écoute, un roulement de voiture, ils viennent.

PAULIN

O Dieu ! pas ici.

LHÉROT, cherchant dans quelques tiroirs.

Vite ! Dans quel tiroir ? Là ? Ici ? Parle donc ?

PAULIN

Là-bas !

LHÉROT

Où ?

PAULIN, d'une voix étranglée.

La statue... dessous...

LHÉROT

Quelle singulière cachette... Ah ! je vois cette enveloppe.

PAULIN, suppliant,

N'en prends qu'un, je t'en supplie.

LHÉROT

Il y en a donc deux ? Eh bien, laissons l'autre pour la graine... cinq cents francs, c'est parfait.

PAULIN, vivement, courant à Lhérot.

Ah ! mon Dieu ! Que faisons-nous ? Que faisons-nous ?

LHÉROT

Nous nous sauvons du clou et c'est bien quelque chose.

PAULIN

Lhérot ! Lhérot ! je t'en prie, demande un sursis, j'irai vendre ma bicyclette ce soir. Oh ! si Marius le sait, il en mourra !...

LHÉROT

J'entends des voix, dans la cour. — Par où sortir pour ne pas être vu ? Ah ! par la cuisine. Sauvé. *(Il disparaît. — Paulin seul, assis, le front dans ses mains.*

Entrent le père Barbizot, portant un panier de bouteilles, et Marius.

SCÈNE IX

BARBIZOT

Voyez, Monsieur Marius, c'est votre faute aussi, vous m'avez brouillé la tête avec votre ver rongeur, et j'en ai oublié votre dîner.

MARIUS

La passion, père Barbizot ! Ah ! vous la comprendrez, maintenant, et vous serez un peu moins sévère pour moi.

BARBIZOT

Heureusement que d'ici à l'hôtel des *Trois-Rois* il n'y a pas loin... et j'ai doublé le pas. A cette heure, ça y est.

MARIUS

Mettez cela par terre, nous arrangerons toutes choses avec Paulin.

BARBIZOT, disposant la table, la nappe, etc.

Ah ! M. Paulin est là, il est peu parlatif aujourd'hui...

MARIUS, même jeu

Il a fait une longue course à bicyclette ce matin, il est fourbu.

BARBIZOT, même jeu.

Drôles d'inventions et de plaisirs ! Nous ne sommes pas encore habitués à ce manège, nous autres vieux ! Bien, voilà qui est fait.

MARIUS

Merci. Le pain... le pâté froid...

BARBIZOT

Les frites, ça se mange comme le pain. (*Il en croque une ou deux.*)

MARIUS, faisant son signe de croix pour le *Benedicite*

Paulin ! ta place est vide. (*Paulin se lève silencieux, traînant sa chaise, et s'assied le dos tourné contre la porte.*)

MARIUS

Tu es souffrant ?

PAULIN

Non !

MARIUS

Tu es tout pâle !

PAULIN

Je ne sais pas... la faim... je ne sais pas !

MARIUS, plus bas.

Je lui ai fait de la peine... tout à l'heure... (*Silence.*) Je ne le voulais pas, mon enfant, je ne le voulais pas !

PAULIN

Ce n'est pas cela !

BARBIZOT, qui est allé vers le piano, sur lequel se trouve le chrysanthème

Par exemple, il ne faudra pas laisser *Madame Carnot* dedans. Tenez-la au bon soleil ; puis vous surveillerez la pince. Si quelque petit bouton paraît, crac ! on le coupe.

MARIUS

Et si quelque ver...

BARBIZOT

Oh ! pour ceux-là, pas de quartier, mille millions d'avirons !

MARIUS, à Paulin.

Tiens, prends de ce pâté, il est bien frais.

PAULIN

Merci, je n'ai plus faim.

BARBIZOT, de la porte.

Quelqu'un, Monsieur Romont !

MARIUS

Qui donc à cette heure ? (*A Paulin.*) Force-toi, mon ami ; à ton âge il faut manger, donne ton verre.

Il le sert.

BARBIZOT, parle de la cour à un personnage invisible.

Tenez ! expliquez-vous...

MARIUS

Qu'est-ce donc?

SCÈNE X

LE COURTIER JUIF, de la porte, derrière Paulin qui boit.

Je viens pour conclure un marché.

PAULIN se retourne et pousse un cri.

Ah! le courtier juif! (*Il se lève de table.*)

LE COURTIER

Tiens!

MARIUS

Qu'y a-t-il?

PAULIN, vivement, va comme pour fermer la porte, et dit à voix basse au courtier.

Pas un mot, vous êtes payé : voilà dix francs, le silence!

MARIUS

Qu'est-ce que c'est?

PAULIN

Rien, le courant d'air!

MARIUS

Mais...

LE COURTIER

J'avais cru reconnaître Monsieur, sa tenue de cycliste..., sa taille... Je m'étais trompé.

PAULIN

Connais pas.

MARIUS

Ah!

BARBIZOT, de la porte

Ah!

LE COURTIER

Donc, M. Martinof qui est venu ce matin...

MARIUS

Ah! j'y suis.

PAULIN se lève et prend sa bicyclette.

MARIUS

Tu pars déjà ?

PAULIN

J'ai fini. (*Il s'en va.*)

MARIUS, au juif

Venez, Monsieur, nous allons tout régler.

RIDEAU

ACTE II

Ulfheim. — Vous ne savez donc pas que ce chemin peut mener à la mort?

Rubeck. — Nous nous y sommes risqués, cependant!... Tout d'abord, il ne paraissait pas si dangereux.

Ulfheim. — Non, rien n'est dangereux au commencement; mais tout à coup, on se trouve à un tournant et l'on ne sait si on doit avancer ou reculer.

(Henrik Ibsen,
Quand nous nous réveillerons d'entre les morts,
Acte III.)

Même décor qu'au premier acte. Le lendemain.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIUS, sur le seuil de la porte de la cuisine, PAULIN

MARIUS

C'est étrange, je suis sûr que je les avais remis tous les deux.

PAULIN

Oui, je t'ai vu les renfermer dans l'enveloppe.

MARIUS

C'est un vrai malheur : comment allons-nous faire pour vivre?

PAULIN

Aussi, tu laisses toujours ta porte ouverte... sous prétexte de soleil..., de transparence d'air, de teinte d'automne..., pour mieux voir cet arbre pourpre qui s'effeuille là-bas, mélancoliquement dans la cour..., ou ce vol habituel de pigeons qui s'abat sur notre seuil... C'est poétique assurément, mais c'est très bête!

MARIUS

Pourquoi?

PAULIN

Parbleu! parce que les voleurs peuvent faire comme les pigeons et venir picorer tes billets!

MARIUS

C'est invraisemblable! Il y a toujours quelqu'un, et la demeure de Barbizot est en face.

PAULIN

Enfin! cela peut être.

MARIUS

Et puis, singulier voleur qui ne prend qu'un billet sur deux.

PAULIN

Alors... c'est qu'il est égaré — après tout, tant mieux! — Mais ton saint Antoine aurait dû faire meilleure garde. Il est peut-être tombé derrière le meuble.

MARIUS

J'y ai déjà cherché. A moins que par méprise je ne l'aie laissé entre les mains du courtier juif, quand je lui demandais de la monnaie.

PAULIN

En ce cas, autant vaudrait l'avoir jeté dans la gueule d'un four... Un juif!

MARIUS

Qui sait?... Prends donc ta bicyclette... et, d'un coup de pédale, va-t'en, rue des Tourelles, 26, tu lui demanderas...

PAULIN, brusque.

Je n'ai pas ma bicyclette.

MARIUS

Qu'en as-tu fait?

PAULIN

Je cherche à la vendre, Lhérot-Cadet a été la montrer à un amateur.

MARIUS

Pourquoi ?

PAULIN, avec un peu d'amertume.

Puisque la bicyclette éparpille ma vie sur toutes les routes !

MARIUS

Comment ! parce que je t'ai dit cela... hier ? Tu prends tout au pied de la lettre ! Mais, mon cher enfant...

PAULIN, ironique,

La reine du jour ! (*Brusque.*) Enfin, inutile d'en reparler, c'est mon idée, si je peux la vendre ce qu'elle t'a coûté, quatre cent cinquante francs, je la vends.

MARIUS

Mais non...

PAULIN

Une acatène... métropole, encore ! Ça vaudrait cinq cents francs, si j'étais roublard ! Mais je ne sais pas marchander.

MARIUS

Allons ! c'est aujourd'hui pour moi le rendez-vous de tous les ennuis !

PAULIN

Cela ne doit pas t'ennuyer, puisque le contraire te déplaisait

MARIUS

Quel contraire?

PAULIN

Enfin, la bicyclette : tu me l'as assez dit.

MARIUS

Au lieu de ressasser toutes ces histoires, tu ferais mieux de m'aider à trouver le billet perdu. Regarde : c'est le numéro 5484 qui est égaré, voici l'autre 5482. Mon Dieu! quel guignon! Je l'aurai peut-être emporté en haut.

PAULIN

Je ne sais pas.

MARIUS

Je monte, si quelqu'un vient...

PAULIN

Je serai là.

Marius sort.

PAULIN, seul.

Oui, je veux essayer de la vendre... je veux en tirer cinq cents francs... et je les remettrai là... en place! Depuis hier, ce billet me torture. Ah! je me croyais plus fort contre le remords... Mais ces tenailles ardentes mordent mon cœur au point que dix fois le terrible secret a failli sortir de mes lèvres... Je me disais blasé, et voici que cette nuit cent choses du passé se sont réveillées et sont venues autour de ma couche voltiger, blancs fantômes!... Les choses de mon collège, les choses de ma maison... les paroles de mes maîtres... mes promesses d'antan... (*Brusque.*) Eh quoi!... les fleurs tombées se rattachent donc aux frêles rameaux

qui les ont portées... et ne peut-on se débarrasser du poids gênant de sa vertu de quinze ans !

Entre Lhérot-Cadet.

SCÈNE II

PAULIN

Ah ! Lhérot !... Eh bien ?

LHÉROT

Eh bien, je te rapporte ta bicyclette.

PAULIN

Elle est vendue ?

LHÉROT

Puisque je te la rapporte.

PAULIN

Après ?

LHÉROT

On n'en veut pas : ni pour cinq cents, ni pour quatre cents, ni pour trois cents.

PAULIN

Tu as traité avec des juifs !

LHÉROT

Non pas. — Mais on a bien vu que j'étais dans l'embarras, et dam ! mon cher ! c'est le commerce. — On a spéculé sur ma... sur notre situation. Je ne pouvais pas la laisser pour deux cents francs.

PAULIN

Non, je la garderai.

LHÉROT

Rien de mieux à faire.

PAULIN

Mais où trouver les cinq cents francs?

LHÉROT

C'est assez compliqué.

PAULIN

Lhérot! Ah! Lhérot! dans quel guêpier tu m'as jeté!

LHÉROT

Vraiment, oui... tu nous aurais jetés dans un guêpier cent fois plus terrible si on nous avait pincés!

PAULIN

Je suis sûr qu'on nous aurait accordé un sursis.

LHÉROT

Et après, tu aurais vendu ta bicyclette, n'est-ce pas? Vois-tu, mon cher, les morts sont morts. Laissons donc le billet, il est au tombeau, il ne reviendra pas; un point c'est tout.

PAULIN

Non, non, il n'en ira pas ainsi.

LHÉROT

Je ne puis pourtant pas me mettre en billet. Si tu es toujours à regarder en arrière l'empreinte de tes pas, tu ne feras jamais rien et tu te condamnes ainsi aux pires douleurs.

PAULIN

Mieux vaut les pires douleurs... que le remords!

LHÉROT

Mazette! tu prêches bien, ce soir! Après tout, je respecte la liberté des cultes, n'en parlons plus!

PAULIN, agité.

Nous n'en sortirons, nous ne pouvons pas en sortir.

LHÉROT, après un silence

Voyons, je ne puis pourtant pas te laisser dans l'embarras. Il y a un moyen de te faire avoir cinq cents francs.

PAULIN

Oh, dis !

LHÉROT

Mais dame ! il faudra me laisser faire...

PAULIN

Je pense que tu ne vas pas me conduire... au coin d'un bois ?...

LHÉROT

On est honnête, saprébleu ! Nous allons tâcher de regagner cette poule.

PAULIN

Comment ?.....

LHÉROT

Veux-tu, oui ou non, cinq cents francs ?

PAULIN

Oui, je les veux.

LHÉROT

En ce cas, suis-moi.

PAULIN

Mais où ? Mais comment ?... Mais pourquoi ?

LHÉROT

Suis-moi... et tais-toi !...

Redescend Marius.

MARIUS

J'ai remué tous les meubles... fouillé tous les tiroirs. (*Apercevant Lhérot.*) Lhérot-Cadet ?

PAULIN

Et puis ?

MARIUS

Rien.

LHÉROT, obséquieux.

Monsieur Romont, si vous êtes dans l'embarras, je vous prie de vouloir bien compter sur moi ; je me mettrai en quatre pour vous être utile.

MARIUS

Merci.

LHÉROT, frappant sur l'épaule de Paulin.

Est-on dans l'infortune, on connaît ses amis ! Hein ? Nous apprenions ces jolies rengaines au collège !

PAULIN

Marius, je vais aller voir chez le courtier.

MARIUS

Tu as donc ta bicyclette ?

PAULIN

Lhérot n'a pas trouvé à la vendre.

MARIUS

J'aime mieux cela, va vite et reviens de même. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

MARIUS, seul.

J'aime mieux cela ! Inconséquence du cœur qui souffre ! Hier je disais : je n'en veux plus, et je dis le contraire aujourd'hui. C'est cependant singulier cette

subite disparition... (*S'interrompant.*) Ce Lhérot ne me revient pas du tout... oh ! mais pas du tout... Voyons, serait-il venu hier? (*Il cherche.*) Je ne vois pas, à moins que, pendant mon absence... Mais Paulin était là... Je ne sais pourquoi, je sens les ailes du malheur sur ma pauvre maison! Mon Dieu, m'allez-vous présenter de nouveau et la coupe... et la lie?...

Entre Martinof.

SCÈNE IV

MARTINOF

C'est encore moi, Monsieur Romont.

MARIUS

Monsieur...

MARTINOF

J'ai reçu votre envoi d'hier...

MARIUS

Monsieur a été satisfait?

MARTINOF

Oui et non!

MARIUS

Comment?

MARTINOF

Il manquait quelque chose...

MARIUS

Vraiment? Je ne vois pas...

MARTINOF

Si fait! Si fait...

MARIUS

Monsieur avait retenu les *Étangs*, la *Tour de Nesle*, reproduction de Callot, un *Effet de neige*, la *Saulée sur les bords du Doubs*.

MARTINOF

Et puis vous oubliez l'essentiel...

MARIUS

En vérité, je le répète, je ne vois pas.

MARTINOF

Oh ! je vois bien, moi. (*Montrant le portrait*). Et cela ?

MARIUS

Mais je n'avais jamais pensé que Monsieur voulût le prendre, surtout après ce que je lui avais dit hier !

MARTINOF

Bast ! on a une parole et une parole...

MARIUS

Pas pour ce portrait, Monsieur.

MARTINOF

Enfin, j'ai pensé qu'en revenant moi-même à l'assaut j'emporterais la place.

MARIUS

J'en doute.

MARTINOF

Oh ! j'ai de la bonne artillerie.

MARIUS

Essayez.

MARTINOF

Tenez ! je me démasque d'un coup. Voici ma première bordée de canon. (*Il jette un billet de cinq cents francs sur la table.*) Atout.

MARIUS, sans regarder.

Je n'en ai pas.

MARTINOF

Oh ! cherchez bien dans votre jeu.

MARIUS

Non, vraiment.

MARTINOF

Eh bien ! je rejoue... atout. (*Il met un second billet de cinq cents francs sur la table.*)

MARIUS

Vous êtes un joueur... bien riche en jolies cartes bleues, Monsieur... Mais (*Il se penche, regarde le billet et pousse un cri.*) Ah !

MARTINOF

Hein ? Je le savais bien... ça mord !

MARIUS, vivement.

Ce billet...

MARTINOF

Oh ! il est bon, c'est un pur cinq cents !

MARIUS, regardant de près et lisant le numéro.

5 4 8 4.

MARTINOF

C'est donc entendu, je prends le portrait et il est chaudement payé.

MARIUS

Un instant ! De grâce, Monsieur, un mot : où avez-vous pris ce billet ?

MARTINOF

Mais cette question...

MARIUS

Est indiscrète... je le veux bien ; je vous prie, au

nom de ce que vous avez de plus cher, de me le dire.

MARTINOF

Ma foi, Monsieur Romont, la demande est étrange; l'argent n'a pas d'état-civil... et pour lui la recherche de la paternité est interdite. Voyez votre code français, article...

MARIUS

340, je le sais; — cependant, Monsieur, j'ose vous réitérer ma prière : avez-vous ce billet depuis longtemps?

MARTINOF

Depuis hier.

MARIUS

Puis-je savoir qui vous l'a donné?... Dans quel magasin?... A quelle agence?... Ne me nommez pas d'individus... mais dites-moi l'endroit, la rue, le numéro...

MARTINOF

A mon cercle.

MARIUS, tremblant.

Alors... c'était un enjeu?

MARTINOF

Diable de Monsieur Romont! C'est une confession en règle. — Après tout, le cas n'est pas mortel, ni la honte trop envahissante. — Oui, j'étais à une table de baccarat et je jouais : mes partners étaient, à tour de rôle, deux jeunes gandins — la jeunesse se fourre partout aujourd'hui. Mes gaillards perdaient ferme... et l'argent filait comme l'eau d'un étang quand on lève l'écluse.

MARIUS, fiévreux.

Continuez.

MARTINOF

L'un, nerveux, impératif, rude, secouait et lançait l'autre — qui me semblait plus neuf au jeu — mais l'entraînement ! vous le savez, c'est une pente !

MARIUS, fiévreux.

Et alors ?

MARTINOF

Ils ont perdu la bagatelle de cinq cents francs ; j'aurais laissé courir la dette : heureusement que j'ai un courtier juif qui entend mes intérêts comme les siens... En sortant, il m'a dit en me montrant ces jeunes gens : « Il faut filer ça, autrement ça vous filera entre les mains. » Ma foi, je lui ai donné carte blanche ; il est habile, le coquin : et, le soir même, l'un des joueurs m'apportait ce billet de cinq cents francs que son ami venait de lui remettre.

MARIUS

Venait... de lui remettre...

MARTINOF

Et voilà toute l'histoire de mon billet, et maintenant il va continuer sa vie vagabonde chez vous, car je prends le portrait, n'est-ce pas ?

MARIUS

C'est lui ! C'est lui !

MARTINOF

C'est curieux ! L'un de mes joueurs avait quelque chose de cette figure... mais en moins bien, en moins bien, les traits étaient vieillis, surmenés ; là c'est la fraîcheur, l'innocence... (*Il veut dépendre le tableau.*)

MARIUS

Non, Monsieur, c'est inutile, je ne le vends pas ; reprenez vos deux billets, je n'en veux plus.

MARTINOF

Vous avez tort... Ma complaisance avait droit cependant à meilleure récompense.

MARIUS

Je le regrette, choisissez ce que vous voudrez parmi tous les tableaux; mais celui-là, plus que jamais je veux le conserver.

MARTINOF

Allons, rien à faire, mais je suis têtu... je reviendrai peut-être...

MARIUS

Libre à vous. (*Martinof sort.*)

MARIUS tombe sur une chaise, la tête dans ses mains, et scande ces mots.

Paulin... est... un... voleur. (*Un long silence.*)

Entre Barbizot.

SCÈNE V

BARBIZOT

Eh bien! la *Belle Gothon*, est-ce commencé?

MARIUS

Ah! père Barbizot, je n'ai pas le cœur à la *Belle Gothon*.

BARBIZOT

Pourquoi? Cela vous gêne peut-être que je vous aie demandé de...

MARIUS

Non! non! Que ne ferais-je pas pour votre plaisir! Mais voyez, aujourd'hui, c'est impossible.

BARBIZOT

Allons, encore des brumes.

MARIUS

Non ! ce n'est pas possible, père Barbizot... : j'ai beaucoup de chagrin.

BARBIZOT, bourru.

Parbleu ! vous en faites commerce !

MARIUS

Paulin...

BARBIZOT

Quoi ?... Paulin ?...

MARIUS

Je ne puis rien dire... Non, ce n'est pas lui, il ne l'aurait pas fait, je le connais... Ce n'est pas lui.

BARBIZOT

Eh bien ? Après ? Qu'est-ce que tous ces mots qui filent leurs nœuds entre vos dents !

MARIUS

C'est l'autre, j'en suis sûr. (*A Barbizot.*) Père Barbizot, qu'est-ce que vous pensez de Lhérot-Cadet ?

BARBIZOT

Moi ?... Rien.

MARIUS

Si fait, vous en pensez quelque chose...

BARBIZOT

Eh bien, alors oui... mais pour vous faire plaisir...

MARIUS

Est-il honnête ?

BARBIZOT

Dame !

MARIUS

Vous ne l'avez jamais vu dans des maisons douteuses, des tripots, des salles de jeu ?

BARBIZOT

Monsieur Romont, il faut me respecter ; nom d'un foc en détresse, je n'y mets pas les pieds, dans ces cambuses !

MARIUS

Père Barbizot, j'ai des doutes sur Lhérot-Cadet.

BARBIZOT

On peut en avoir...

MARIUS, triomphant.

Ah ! vous voyez bien !

BARBIZOT

Je dis cela pour vous faire plaisir, oh ! pour vous faire plaisir.

MARIUS

N'est-ce pas, que c'est un très douteux compagnon pour Paulin ?

BARBIZOT

Quant à cela, je n'ai jamais vu d'un bon œil qu'il se soit acoquiné avec votre frère, il me semble même...

MARIUS

Nous y sommes... N'est-ce pas, vous avez remarqué quelque chose ?

BARBIZOT

Mon Dieu... oui et non...

MARIUS

Si... si, vous avez remarqué une mauvaise influence, n'est-ce pas ?

BARBIZOT

Oui... pour vous faire plaisir.

MARIUS

Paulin a changé depuis qu'il fréquente Lhérot.

BARBIZOT

Pas l'embarras, il n'est sûrement plus le même avec moi.

MARIUS

Je le savais bien

BARBIZOT

Autrefois, il venait, je lui contais mes campagnes, il aimait ça ; aujourd'hui, je ne le vois plus.

MARIUS

C'est l'autre qui l'a changé.

BARBIZOT

Je me suis dit : après tout, c'est comme sur la mer; des fois, le vent tourne et l'on n'a pas la même brise aux voiles.

MARIUS

Je vous dis que c'est l'autre. Ah! les compagnons, les amis qui viennent nous arracher l'âme de nos enfants; un mot entre deux sourires, et bientôt tout change. La source est transparente avec son cadre de feuilles sauvages et d'herbes épaisses; une pierre y tombe, la surface se trouble et le fond en est remué.

BARBIZOT

Quelle source? Ces peintres, ça vous parle toujours comme sur leurs toiles : des arbres, des étangs, des prairies... Tonnerre des Indes, que voulez-vous faire entendre ?

MARIUS

Le serpent, vous dis-je... le serpent à travers les

mousses! Les pauvres enfants mettent le pied dessus sans s'en douter et ils deviennent serpents à leur tour, car s'il n'y avait pas eu cette vipère de Lhérot, je vous le demande, est-ce que Paulin aurait jamais pu se prêter à une pareille infamie ?

BARBIZOT

Hein ? Qu'est-ce qu'il a donc fait ?

MARIUS

Rien ! Rien ! Je n'ai rien dit. N'est-ce pas, je n'ai rien dit ?

BARBIZOT

Non ! mais vous vouliez bien dire quelque chose.

MARIUS

C'est l'autre, voyez-vous ! C'est l'autre.

Entre un petit camelot.

SCÈNE VI

LE GARÇON

Votre journal, père Barbizot.

BARBIZOT

Ah ! gamin ! tu peux donc me trouver partout ?

LE GARÇON

Oh ! je sais bien qu'avec M. Romont vous ne faites qu'un. Tenez, je le mets sur l'appui de la fenêtre.

BARBIZOT

Allons, voilà mon sou.

LE GARÇON

Prenez garde, il est tout frais, il sort de la machine, vous êtes le premier servi.

BARBIZOT

Comme toujours !

LE GARÇON

On a donné de la copie jusqu'à la dernière minute.. Ça ne chôme pas, les faits divers !

BARBIZOT, dépliant le journal.

Hé ! Hé ! le fin gaillard ! Il a déjà eu le temps de les lire ; il n'y a plus d'enfants, ma parole !

LE GARÇON

Dame ! on se distrait et l'on s'instruit ; c'est-y vous, maintenant, qui allez entraver la liberté du petit peuple ?

BARBIZOT

Dieu m'en préserve, mon garçon, Dieu m'en préserve !

LE GARÇON, en s'en allant.

Et achetez *Le Petit Clairon de Commines* ; ohé ! ohé ! *Le Petit Clairon* de 5 centimes, un sou. Bonsoir Messieurs ! (*Il sort.*)

SCÈNE VII

BARBIZOT

Ah ! les gamins, les gamins : voyez, Monsieur. Romont, ça ne se prive de rien, ça fume comme moi, ça prend son café et même son absinthe.

MARIUS

Comme vous ?...

BARBIZOT

Pour l'absinthe... jamais.

MARIUS, avec doute.

Oh !

BARBIZOT

Et ça lit sa gazette comme vous.

MARIUS

Je n'y fais pas grand mal, moi !

BARBIZOT, allant s'asseoir dehors.

Allons ! je vais au soleil, pendant qu'il y en a encore un bout à l'horizon. Voyons ; mettez-vous là et faites-la donc enfin, cette bonne et *Belle Gothon*, ça vous chassera les chauves-souris qui vous rongent le cerveau. Là ! tenez, sur cette toile.

MARIUS

Enfin, pour vous faire plaisir... Mais je vous préviens que je n'ai pas la main aujourd'hui.

BARBIZOT

Bast ! on l'a toujours quand on est habile ; c'est comme les timoniers, ça sait toujours tenir la barre, et qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il soleille, que le cœur soit triste ou gai, voyez, un bon patron vous dirige quand même sa barque comme une coque de noix. Pas vrai que votre barre, à vous, c'est cela ? (*Il lui tend son pinceau.*)

MARIUS

Ah ! vieux père Barbizot, il n'y a pas moyen de lui refuser quelque chose. (*Il se met au chevalet.*)

BARBIZOT, s'en va en fredonnant :

Tonton, tontaine, tonton, etc.

MARIUS

Et cependant mon cœur, ma main, mes yeux ne sont pas aux chrysanthèmes : dût le chrysanthème se changer en *Belle Gothon!* (*Il peint.*) — Voyons, là, un paquet de blanc, mélangé d'une demi-teinte de chrome, — ici un soupçon de vert olive. Plus j'y songe et plus j'en suis convaincu : ce n'est pas Paulin qui a pris le billet — le vert olive détonne. (*Il l'efface.*) Je reconnais la griffe de son mauvais génie, Lhérot-Cadet.

SCÈNE VIII

PAULIN entre tout effaré ; en apercevant Marius, il pousse un cri.

Ah !

MARIUS

Qu'y a-t-il, Paulin?

PAULIN

Vite, ma bicyclette, je veux partir.

MARIUS

Un instant.

PAULIN

Je n'ai pas de temps à perdre, une course importante, il le faut.

MARIUS

Mais non... ce sera bientôt nuit, je ne veux pas que tu sois sur les routes à cette heure.

PAULIN

Mon Dieu ! s'ils venaient ici ! (*Il regarde effaré vers la porte.*)

MARIUS

Qui donc *Ils*? Et qu'attends-tu?

PAULIN

Marius ! je t'assure que je ne puis rester... il y va...

MARIUS

De quoi ?

PAULIN, sourdement.

Tu le comprendras plus tard.

BARBIZOT, rentrant avec le journal.

En voilà de la jeunesse, couches nouvelles !

MARIUS

Quoi ?

BARBIZOT

Un vol effronté !

PAULIN

Comment ?

BARBIZOT

Tenez. Derniers faits divers. (*A Paulin.*) Prends ça pour toi, mon garçon, et ne fais jamais comme ces... (*Il lit.*) « Deux jeunes vauriens se levant d'une table de jeu...

PAULIN, anxieux.

Mais où donc ?

BARBIZOT

Ici, saprébleu, à Comines, au cercle du *Bol d'or*.

PAULIN

Ah ! (*Il tombe sur un siège.*)

BARBIZOT, continuant à lire.

« ... ont essayé — je n'y vois goutte, Monsieur Marius, une bougie, — par un hardi coup de main, de faire disparaître à leur profit la poule du jeu. L'un d'eux, saisi au moment du crime, a été arrêté. » — (*Parlé*) Bien fait ! — « L'autre, plus alerte, a pu s'esquiver,

emportant sur lui... une somme assez considérable. La police, prévenue de son signalement, est sur ses traces... Ce jeune homme... » *(Il s'arrête.)*

MARIUS

Ce jeune homme !

BARBIZOT

»... en tenue de cycliste, de taille élancée, paraît dix-neuf à vingt ans... »

MARIUS, violent.

Assez ! assez ! assez !

BARBIZOT

Hein ?

MARIUS

Assez, vous dis-je. (*Allant vivement à Paulin.*) Malheureux !

PAULIN

Moi ?... Mais...

MARIUS

Ne cherche pas à t'excuser, assez de mensonge : Dieu ! le rouge me monte au front et couvre mon visage... Paulin ! Paulin ! devais-tu donc en venir là ?

BARBIZOT

Je vous dérange. A tout à l'heure ! (*Il sort.*)

MARIUS

Et n'était-ce pas déjà trop de m'avoir pris hier, là, sous la statue... pour solder tes dettes de jeu... cinq cents francs ? Car c'est toi qui les a *volés*...

PAULIN, se levant et prenant son parti.

Eh bien, oui, c'est moi qui les ai *volés !*... Allons, lâchons le mot et bas les masques !... oui, c'est bien moi !... Mais tu ne sais pas tout, tu ne sais pas que,

depuis hier, le remords me torture, tu n'as pas compris que si je voulais vendre ma bicyclette, c'était précisément pour te rendre cette somme que dans un moment de détresse et d'oubli j'avais emportée d'ici... (*Plus bas.*) J'ai cru que ce serait une défaillance... comme une autre... hélas ! Je ne savais pas qu'il y a des crimes qui, en une heure, troublent si profondément le cours de la vie... que les eaux en demeurent longtemps agitées... et pour jamais empoisonnées !... (*Brusquement.*) Toi non plus, tu ne le savais pas, car alors tu aurais eu pitié de moi ! Tu ne m'aurais pas lancé à la face ce mot aux stigmates de feu : *voleur*. Eh bien, dis-le moi donc encore... car tu n'as pas épuisé toute ta honte. (*Avec une amère complaisance.*) Oui, c'est moi qui allais jouer de nouveau, c'est moi qui ai essayé de prendre... *de voler* cet argent... pour te le rendre, car je souffrais de te voir souffrir, car je n'osais pas t'avouer ma faute, parce que je prévoyais tes éternelles remontrances, parce que je ne pouvais en supporter l'idée. Ah ! si tu avais été plus clément ! Si tu n'avais pas pris l'habitude de me sermonner pour des riens, peut-être n'en serais-je pas venu là ! Mais voilà ce qui nous arrive à nous autres, pauvres jeunes gens ! On ne comprend pas nos luttes, nos passions, nos souffrances, on juge nos dix-huit ans avec les hauteurs de quarante ou cinquante ans ; et alors on fait de nous des hypocrites, des faussaires et des *voleurs*. Et maintenant, adieu, je pars, je ne te verrai plus, je suis filé par la police, ils sont sur mes traces... C'est fini entre nous ; mais, sache-le, c'est bien ta faute !

MARIUS

Grand Dieu ! ma faute à moi ! Devais-je entendre ce mot sortir d'une bouche à qui j'ai appris à parler ? Quel plus cruel châtiment de ma faiblesse et de mon inexpérience à t'aimer ! Je n'ai pas le droit de te montrer à nu mon dévouement de chaque heure ! Et toi, tu

auras celui d'anéantir d'un seul mot brutal cette abnégation de vingt ans, en me jetant au visage ce cri d'ingratitude : « C'est bien ta faute ! » Ah ! tu te plains de ma hauteur, de ma rigidité, du poids trop lourd de ma paternité d'emprunt ? Hé quoi donc, n'ai-je pas follement essayé, depuis que tu existes, de diminuer ce terrible et double obstacle entre toi et moi... l'âge et l'autorité ? J'ai accumulé dons sur dons : compter les heures de la vie, ce serait compter celles de ta reconnaissance. J'espérais, insensé, combler ainsi la distance entre nous deux : tu ne l'as pas voulu.

PAULIN

Point de scène, je suis pressé, je dois partir.

MARIUS, l'arrêtant.

Non ! tu m'entendras jusqu'au bout !... Tu m'as laissé seul, sur l'autre rive... avec mes quarante ans, n'est-ce pas ? et toi, fatalement enivré de ta liberté de dix-huit ans, tu ne m'as plus donné que ce qu'exigeait le banal respect — et bien restreint encore — dû forcément à celui qui te fut un père et une mère. Ah ! Dieu le sait ; j'aurais voulu moins de respect... et plus d'amour. Ç'a été mon tort... — et je l'expie... — de m'attacher éperdument à toi. J'aurais mieux fait de rester enfermé dans ma dignité de frère aîné et de tuteur rigide comme un code : je t'aurais moins donné, tu m'aurais plus aimé ! Vois-tu, c'est une suprême illusion que tu m'arraches... Eh bien ! le croirait-on ? Je veux retenir encore la dernière feuille qui s'envole... Malgré moi, malgré toi, malgré tout, j'espère en un retour ! C'est fou de te le dire, c'est inhabile, c'est ridicule, soit, mais tu ne changeras pas le pôle de mon âme qui est mon affection pour toi... Tu ne la comprends pas, cette affection ? Mais les écailles tomberont de tes yeux. Et quand loin de moi tu sentiras la dent cruelle de la

misère, quand tu seras seul, quand tu auras faim, tu te souviendras alors qu'il y a un cœur qui te garde un amour fidèle et tu reviendras te jeter en ces bras qu'aujourd'hui, vainement, j'aurais tendus vers toi.

PAULIN, crispé.

Jamais...

MARIUS, tombant sur un siège.

Paulin ! Ah ! Paulin, je n'y survivrai pas !

PAULIN

Nous ne nous verrons plus.

MARIUS, se levant éperdu.

Mais c'est donc sérieux ? Mais où vas-tu ? Mais, mon pauvre enfant !

PAULIN, sombre.

La frontière est à un quart d'heure d'ici.

MARIUS, se tordant les mains.

Mon Dieu ! mon Dieu ! (*Rumeur au dehors.*)

PAULIN

Entends ! On vient me chercher. Ah ! je suis perdu !

MARIUS, se redressant.

Non ! non ! je te sauverai quand même : vite par ici, la porte du jardin au fond — puis le pont-levis sur la Lys — et de l'autre côté, c'est la Belgique, je les arrêterai... tu auras le temps. — Va ! compte sur moi. — Il fait nuit ! adieu ! (*Ouvrant ses bras*). Dans mes bras et sur mon cœur une dernière fois ?

PAULIN hésite, puis prenant son parti.

A quoi bon ? (*Il sort sans embrasser son frère.*)

MARIUS, après un moment de stupeur.

Ah! l'ingrat et le cruel enfant! (*Il tombe sur un siège près de la table.*)

Entre Barbizot effaré.

SCÈNE IX

BARBIZOT

Monsieur Romont! Monsieur Romont! la police... Ils veulent Monsieur Paulin!

MARIUS, semblant écouter.

Il aura le temps... la porte du jardin se referme, quelques minutes suffisent...

BARBIZOT

Entendez comme l'on frappe.

MARIUS, à la porte de la cuisine.

Plus rien,.. le silence... il a passé le pont. (*A Barbizot.*) Tu peux ouvrir... fais-les entrer.

Entre la police, le concierge du cercle, etc.

SCÈNE X

L'AGENT DE POLICE

Monsieur Paulin Romont.

MARIUS

Que lui voulez-vous?

L'AGENT DE POLICE

Ce jeune homme a eu l'impudence de voler au cercle. Voici le concierge qui l'a vu. D'ailleurs, la chose est publique, et son complice a tout avoué.

MARIUS

Ah! c'est Lhérot-Cadet qui a indiqué son adresse? (*Amèrement.*) Voilà les amis!

LE CONCIERGE

Parbleu! c'est sûr! sans compter qu'il en a fait bien d'autres, le galopin, et il a, pour de vrai, autant de dettes que de cheveux sur la tête.

MARIUS, très froid.

Cela me regarde, je réponds de tout. Et que vous a pris Monsieur Paulin?

LE CONCIERGE

Cinq cents francs.

MARIUS, allant à la statue de saint Antoine
et tirant le dernier billet.

Les voici, prenez, partez.

L'AGENT DE POLICE

Mais les choses ne peuvent se terminer ainsi, il nous faut le jeune homme.

MARIUS

Oh! c'est inutile, il est parti et vous ne le rejoindrez pas.

L'AGENT DE POLICE

Je demande à perquisitionner.

MARIUS

Faites, Monsieur, c'est votre droit. Barbizot, veuillez accompagner M. le commissaire.

Ils sortent par la cuisine. — Marius, seul, les regarde sortir dans l'attitude du désespoir. Le rideau tombe lentement.

ÉPILOGUE

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque et tout est dépeuplé !

(LAMARTINE, *Médit. poét.* L'isolement.)

Un an après. — Même décor : les murs sont presque dénudés ; beaucoup de meubles ont disparu. — Par la porte entr'ouverte, on aperçoit le même arbre aux feuilles pourpres, quelques plates-bandes de fleurs automnales dans la cour.

Au lever du rideau, on assiste à la fin d'une vente aux enchères. — Groupes d'acquéreurs. — Au fond, debout, Marius, en grande lévite râpée, toute sa barbe, la figure amaigrie, les cheveux blanchis, s'appuie sur le bras de Barbizot.

SCÈNE PREMIÈRE

LE VENDEUR

Un peu de patience, Messieurs, nous allons terminer : c'est une affaire de quelques instants encore !

UN CAMIONNEUR, voulant emporter des meubles et des tableaux

On ne peut pas tout enlever à la fois, autrement on y briserait tout.

LE VENDEUR

Vous reviendrez après, laissez finir la vente.

LE CAMIONNEUR, en grommelant.

Je n'ai pas que ces clients à servir, et on ne gagne

pas d'argent à cirer les pavés ! (*Le vendeur fait un geste, le camionneur se retire en emportant quelques tableaux. — Marius se couvre la figure des deux mains.*)

LE VENDEUR

Ces deux tableautins. — Mise à prix : Trente-cinq francs ? Trente-cinq francs ? Trente-cinq francs cinquante ?

UN ACHETEUR

Quarante-deux francs.

LE VENDEUR

Quarante-deux francs ? Quarante-deux francs cinquante ?...

A, un acheteur, à son voisin, montrant Marius et Barbizot.

Quel est donc ce groupe... de la douleur ?

B

Muette et résignée ?

A

Oui.

B

Tu ne saisis pas ?

A

Non !

B

« La famille », mon cher. (*Imitant le salut de l'employé des pompes funèbres.*) « Messieurs..., la famille. »

LE VENDEUR

Quarante-trois francs ? Quarante-trois francs cinquante ?

UN ACHETEUR

Quarante-huit francs.

A

Ah ! de fait, ce que cela ressemble à un enterrement !

B

De troisième classe ! (*Avec dégoût.*) Quelle pitié !

LE VENDEUR

Y a-t-il acquéreur pour quarante-huit francs ? Quarante-huit francs ?

A

Allons ! cinquante francs par charité ! (*A son voisin.*) C'est l'offrande !

LE VENDEUR

Cinquante francs ? (*Un silence*). Adjugé au cinquante francs. Un lot d'aquarelles... et cette statue...

MARIUS, à part, étouffant un soupir.

Le saint Antoine !

LE VENDEUR

Douze francs ? Douze francs cinquante...

UN ACHETEUR

Quinze francs.

LE VENDEUR

Quinze francs ? Quinze francs ? (*Il donne un coup de marteau*). Adjugé au quinze francs.

A, à son voisin.

Allons-nous-en.

LE VOISIN

J'en ai assez !

LE VENDEUR, à A

Votre lot, Monsieur ?

A

J'enverrai le camionneur ! (*Ils sortent.*)

LE VENDEUR, montrant le portrait de Paulin.

Reste ce portrait.

MARIUS, du fond de la salle.

Pardon, Monsieur, il est réservé.

LE VENDEUR

Soit, mais il faut voir si les sommes reçues peuvent solder les dernières dettes... (*Les acquéreurs s'en vont peu à peu.*)

MARIUS

Ayez la bonté de faire ce compte hors de chez moi.

LE VENDEUR

Comme vous le voudrez.

MARIUS

Je suppose bien que cela doit couvrir toutes les notes.

LE VENDEUR

Hé ! hé ! vous savez qu'il en sort un peu de partout.

MARIUS

Enfin, Monsieur, je payerai ce qu'il faudra payer, je vous réitère seulement ma dernière demande, veuillez me laisser seul.

LE VENDEUR, en s'en allant.

Au plaisir, Monsieur.

MARIUS, achevant.

... De ne pas vous revoir.

SCÈNE II

MARIUS, à Barbizot qui est resté immobile seul au fond.

Mon pauvre Barbizot !

BARBIZOT

Mon pauvre Monsieur Marius !

MARIUS

Vous voyez tout ce qui me reste.

BARBIZOT

C'est-à-dire que du train où ils vont, on ne vous laissera pas seulement de quoi vous asseoir. Oh! le galopin de Paulin !

MARIUS

Ne dites pas cela, père Barbizot! Ne dites pas cela !

BARBIZOT

Vous allez le plaindre maintenant?

MARIUS

Oui, et tous les jours, depuis une année qu'il est parti, je ne fais que songer à celui qui a emporté toute ma joie.

BARBIZOT

Et toute votre maison. En a-t-il fallu vendre de la pacotille et des affutiaux de toute sorte pour solder les dettes de cette canaille !

MARIUS

Je vous en prie, Barbizot !

BARBIZOT

C'est plus fort que moi. N'a-t-il pas par son escapade troublé toute votre vie, ruiné tout votre avoir? Vous voilà sans commandes, sans chevalet, sans tableau et, qui plus est, malade... et lui court encore et partout.

MARIUS

Si seulement je savais où il est...

BARBIZOT

Vous iriez le rejoindre, pas vrai?

MARIUS

Oui.

BARBIZOT

Et comment? Vous avez à peine de quoi payer votre boulanger, vous ne prendriez pas le train, je suppose...

MARIUS

J'irais à pied.

BARBIZOT

Faut croire que vous avez vendu tous vos miroirs. Si vous voyiez votre figure, vous ne vous reconnaîtriez pas ; vous avez soixante et dix ans, mon pauvre Marius, j'ai le droit de vous frapper sur l'épaule et de vous dire : « Eh bien, mon pauvre vieux, comment que ça va ? » Nous sommes camarades d'âge, et encore, c'est peut-être moi qui ai l'avantage !

MARIUS

Vous ne souffrez pas comme moi, et voilà tout. Paulin n'était pour vous qu'un voisin d'aimable et débordante jeunesse, ce n'était pas votre sang, votre chair, vos yeux et votre âme ; c'était tout cela pour moi.

BARBIZOT

Eh bien ! vrai, pour la récompense que vous en avez tirée ! Je vous disais bien que ça tournerait mal ! C'est toujours pareil avec les enfants qu'on choie trop.

MARIUS

Hélas !

BARBIZOT, brusquement.

Tenez ! j'aurais encore mieux aimé vous voir partir avec l'Anglaise : c'eût été net, au moins, et vous n'auriez pas usé le plus beau de votre vie dans une fausse position. Le proverbe est bien vrai qui dit chez nous :

Il faut au cœur franche boisson :
Et nul amour, chair, ni poisson !

MARIUS, demi-souriant.

Avec l'Anglaise ! C'est héroïque, ce que vous me dites là... pour vous ! Il y a dix ans, cela l'eût été pour moi... Aujourd'hui, que sais-je ?

BARBIZOT

Aujourd'hui ! Aujourd'hui est le père de demain ! Allez-vous donc vous faire manger par les mites, comme une loque vieillie : laissez-moi de côté cet ingrat.

MARIUS, mélancoliquement.

Vous ne changerez pas la pente des montagnes qui tombe toute au fond de la vallée !

BARBIZOT, brusque.

Comprends pas ! C'est de la poésie, peut-être ?

MARIUS

Non ! c'est de l'affreuse réalité. Mais, en effet, vous ne pouvez la comprendre.

BARBIZOT, se promenant en sifflotant.

Allons ! allons ! je connais un médecin qui guérira cela.

MARIUS, demi-incrédule.

Ah ! Et lequel ?

BARBIZOT

Le temps, parbleu ! Il a séché d'autres larmes et fermé d'autres plaies.

MARIUS

La blessure est aussi vive après un an, la main du temps n'y pourra rien.

BARBIZOT

Quelle bêtise ! Au lieu de vous confiner dans votre douleur, de laisser pousser votre barbe, de vous enfer-

mer dans votre lévite, il aurait bien mieux valu, sac à papier ! avoir un peu de courage et vous remettre sans barguigner à l'ouvrage. On se fait une raison, saprébleu, on se fait une raison !

MARIUS

Père Barbizot ! Père Barbizot, souvenez-vous de la *Belle Gothon* et du petit ver rongeur.

BARBIZOT

Quoi ? La *Belle Gothon* ?

MARIUS

Suffit, je m'entends ; tenez, nous sommes juste à l'époque où vous m'apportiez l'an passé *Madame Carnot* et la *Belle Gothon*, bien pincées, purinées et tutorées ; qu'avez-vous donc fait, cette année ?

BARBIZOT, subitement triste.

Oh ! cette année, je n'avais pas le cœur aux pinçages, je vous l'assure !

MARIUS

Ah ! Ah ! Vous voyez bien que vous souffrez, vous aussi, de la séparation ; allons, vieux et bon bourru, vous avez plus de cœur qu'il n'y paraît !

BARBIZOT, s'essuyant les yeux du revers de la main.

Pardine, son cœur, on ne l'a pas fiché dans la mer, c'est sûr. (*Un silence.*)

MARIUS, allant sur le seuil de la porte.

Regardez, père Barbizot, la gelée a touché mes dernières fleurs ! Elles pendent flétries sur leur tige... c'est une pitié ! Ah ! tenez ! les fleurs devraient comme les oiseaux se cacher pour mourir !... Et voici dans la cour le même arbre mélancolique aux feuilles rougies par l'automne, le même vent passe dans les branches, le

même soleil vient jeter ses raies blanches sur notre seuil et les mêmes pigeons roucoulent en picorant sur le sable... (*Avec une sorte de colère.*) O stupide indifférence des choses ! (*Après un silence, avec émotion.*) O chers objets que nous avons aimés ensemble,

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

BARBIZOT

Allons ! vous rabâchez encore et toujours les mêmes chansons ; voici l'heure de votre dîner, je vais mettre la table. Où est-elle donc, mille millions d'avirons ?

MARIUS

Vendue !

BARBIZOT

Et la chaise ?

MARIUS

Partie !

BARBIZOT

Et alors ?

MARIUS

Prenez cet escabeau, cette planche, et mettez-y les deux couverts.

BARBIZOT

Deux ?

MARIUS

Tous les jours et à tous les repas, je place comme jadis son couvert en face de moi.

BARBIZOT

Cette idée !... Ma parole...

MARIUS

Qui sait ! Si un jour peut-être...

BARBIZOT

Ah ! oui, le retour de l'enfant prodigue, n'est-ce pas ?

C'est dans l'Évangile, mais ça n'est que là. (*Regardant dans le buffet.*) Il n'y a même pas à manger pour un.

MARIUS

Si fait! si fait! j'ai tout ce qu'il me faut.

BARBIZOT

Et où donc, qu'on le voie de près?

MARIUS

Père Barbizot, voulez-vous me rendre un service?

BARBIZOT

Mais oui, que je le veux!

MARIUS

Allez donc jusqu'à la poste, et vous verrez si...

BARBIZOT

Si quoi? Je l'ai fait assez souvent le chemin... Vous attendez toujours des nouvelles du fuyard? Ah! pauvre vieux! Il est parti et bien parti! (*Furetant de tout côté.*) Mais où donc allez-vous trouver quelque chose à manger? Il n'y a pas une miette.

MARIUS

Ne soyez pas en peine : je trouverai ; faites seulement ma commission.

BARBIZOT

Si tous vos repas sont pareils à celui-là, je ne m'étonne pas que vous couliez comme une anguille.

MARIUS

Cela va bien, je vous dis que j'ai tout ce qu'il me faut. Voulez-vous aller à la poste?

BARBIZOT

J'y vais! j'y vais! (*A part.*) Mais on verra aussi à se

rendre ailleurs... on ne veut pourtant pas que vous mouriez de faim comme un chien. (*Paraît le camionneur.*) Tenez! le camionneur!

MARIUS, avec effroi.

Ah!

BARBIZOT, en s'en allant.

C'est une pitié, quoi! c'est une pitié! Et tout ça pour cette canaille... de... (*Il sort.*)

SCÈNE III

LE CAMIONNEUR

Alors, à ce compte, c'est tout ce paquet-là qu'il faut enlever?

MARIUS, à part.

Oh! cet homme, il me semble un croquemort, et sa voiture... un corbillard.

LE CAMIONNEUR

Réponse s'il vous plaît?

MARIUS

Enlevez tout et vite!

LE CAMIONNEUR

Vite! vite! On n'est pas payé à la minute!

MARIUS

Prenez garde aux plates-bandes en vous en allant et ne faites pas passer votre voiture dessus.

LE CAMIONNEUR

Ce n'est pas ces chétives plantes qui vous vaudront

de l'argent, pauvre bourgeois. Faut-y tout de même que vous en ayez eu de la déveine pour vider ainsi votre propriété!

MARIUS

On n'est pas toujours heureux.

LE CAMIONNEUR

Eh bien! à ce compte, tout est ficelé. Bonjour Monsieur et la compagnie. (*Il sort.*)

MARIUS

Bonjour, mon ami, et sans revoir.

LE CAMIONNEUR, reparaissant.

Monsieur?

MARIUS

Hein?

LE CAMIONNEUR

Vous ne donnez rien au camionneur?

MARIUS

Vous ne m'avez donc pas assez dépouillé? (*Cherchant dans sa poche.*) Tenez. (*Il lui donne un sou.*)

LE CAMIONNEUR, regardant la pièce.

Un sou! Ça sent bien le mort par ici. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

MARIUS, seul.

Voilà donc après une année où j'en suis arrivé! Pauvre chambre, témoin de nos beaux jours d'autrefois, tous les murs en sont vides. Ici était la couchette,

où le matin, sous mes yeux, il s'agenouillait, priant pour les absents et les chers disparus. Là mon chevalet : comme je travaillais gaiement, quand par la porte entrebâillée je voyais sa blanche silhouette errer joyeuse dans la cour ensoleillée! Puis là-bas, le banc de pierre sous le chèvrefeuille odorant, j'allais m'y asseoir pour voir tomber la nuit, et lui posant sa tête ébouriffée sur mes genoux, s'endormait souriant à mon dernier baiser... Quel rêve! Et dans ce coin, au-dessus de l'escabeau, la statue de saint Antoine. Oh! souvenirs douloureux et poignants, c'est à cet endroit que pour la première fois le voile est tombé de mes yeux, et que j'ai vu trop clair dans la vie de Paulin.

Entre le boulanger.

SCÈNE V

MARIUS

Vous arrivez à propos, Monsieur Antoine, voyez je n'ai pas de pain aujourd'hui.

ANTOINE

Ma foi! Monsieur Romont, je suis bien aise que vous me parliez le premier, j'avais quelque chose de pénible à vous dire.

MARIUS

Encore? Quoi donc?

ANTOINE

C'est rapport à ma coche; voyez toutes les marques!

MARIUS

Eh bien?

ANTOINE

Il y a 70 couronnes de 3 livres. Monsieur veut-il adapter sa coche pour vérifier les marques ? (*Marius se lève silencieux et va dépendre sa coche suspendue au-dessous de la huche.*)

ANTOINE, qui rapproche les deux coches

C'est juste ! Nous disions donc 70 couronnes de 3 livres ; soit 210 livres à 3 sous la livre.

MARIUS

Cela fait...

ANTOINE

Trente et un francs cinquante, Monsieur peut compter lui-même.

MARIUS

Oh ! je m'en rapporte... (*A lui-même tristement.*) Je ne croyais pas avoir mangé autant de pain.

ANTOINE

Plus un arriéré de l'an passé : vingt-quatre francs, en tout, cinquante-cinq francs cinquante.

MARIUS, après un silence.

Et alors ?

ANTOINE, embarrassé.

Alors, il faudrait bien que...

MARIUS

Sans doute, je vous comprends, rien n'est plus juste... et je compte bien vous... payer.

ANTOINE

Monsieur est bien bon ; en ce cas, je vais couper les marques pour faire une coche neuve..., et puis j'ai préparé un reçu pour le petit arriéré...

MARIUS

Ah !

ANTOINE

Avec un timbre de quittance. (*Un silence.*)

MARIUS

Voyons, mon pauvre Antoine, ne pourriez-vous pas attendre encore ?

ANTOINE

Mais voilà près d'un an que j'attends, Monsieur, plus d'un an même !

MARIUS

C'est vrai !

ANTOINE

Et le crédit ruine le commerce, Monsieur, je ne demande pas mieux, moi, d'être agréable à mes clients... mais j'ai de la famille,.. et ça mange et ça boit !

MARIUS

Je ne veux pas vous faire tort : oh ! non, assurément mais voyez, j'ai dû vendre bien des choses, et, vraiment, à l'heure où je vous parle...

ANTOINE

Ma foi, Monsieur, il faut pourtant que j'emporte ma coche payée ; c'est comme je vous le dis... vous comprenez bien que je ne veux pas vous faire d'histoire, mais enfin les affaires sont les affaires, et si je mettais le tout entre les mains d'un huissier...

MARIUS, se récriant.

Oh ! vous allez vite à un bien gros mot, Monsieur Antoine.

ANTOINE

Dame ! c'est vous qui m'y forcez...

MARIUS, se promenant agité.

Pour Dieu! ne me parlez pas de cette engeance, j'en ai assez vu de ces sombres corbeaux qui s'abbattent sur la misère et la pauvreté. (*Brusquement.*) Que vous faut-il?

ANTOINE

Tente et un francs cinquante d'une part, vingt-quatre de l'autre, soit cinquante-cinq francs cinquante.

MARIUS

Où les trouver? (*Regardant au mur.*) Je n'ai plus rien à vendre.

ANTOINE, s'asseyant.

Que Monsieur s'arrange, moi je ne partirai que ma coche payée.

MARIUS

Mon Dieu! mon Dieu! me fallait-il cette suprême humiliation! Emprunter, je n'ose et ne l'ai jamais fait! Et Barbizot qui va revenir, s'il voyait ma détresse! — Voyons, Monsieur Antoine, cela vous ferait-il bien tort d'attendre jusqu'à demain?

ANTOINE

Aujourd'hui, Monsieur Romont! Aujourd'hui!

MARIUS

Je vous ai toujours bien payé!

ANTOINE

Il faut en finir.

MARIUS

Hélas! (*Un silence.*)

ANTOINE

Aimez-vous mieux que je vous envoie l'huissier?

MARIUS

Non! non!

ANTOINE

Alors, payez, payez.

MARIUS, sombre.

Je n'ai même plus de pain pour aujourd'hui... je n'ai rien mangé hier soir, rien ce matin; si je n'ai pas un morceau de pain à midi...

ANTOINE

Ils disent tous cela. Moi je veux ma coche payée... arrangez-vous !

MARIUS

Il y a un an, vous ne me parliez pas ainsi !

ANTOINE

Vous ne me faisiez pas si longtemps attendre !

MARIUS

J'étais riche, n'est-ce pas ? Les pauvres ont toujours tort... mais je puis redevenir riche, Monsieur Antoine... et alors je me souviendrai de la détresse dans laquelle vous me jetez.

ANTOINE

Riche ou non... voilà ma coche. (*Il la jette sur la table. — Un silence.*)

MARIUS

Comment sortir de cette impasse !

ANTOINE

Vous êtes donc... dans un grand embarras ? (*Marius le regarde avec supplication et fait un signe affirmatif de la tête.*) Eh bien ! je veux être bon enfant... si vous n'avez pas d'argent... donnez-moi quelque chose à gage... et que je vendrai demain si vous ne me payez pas.

MARIUS

Que puis-je vous donner? Je n'ai plus rien!

ANTOINE, qui a regardé les murs.

Ce portrait, par exemple!

MARIUS

Ah! n'y touchez pas, c'est ma seule joie, mon seul heureux souvenir, ma dernière consolation!

ANTOINE

Alors, payez...

MARIUS

Quand je suis seul, le soir, et que la nuit tombe, je le mets là, en face de la porte, afin que les derniers rayons du soleil viennent mourir autour de son front... cela lui prête une minute de vie, de réalité qui me transporte à quatre ans en arrière... et c'est ma seule minute heureuse.

ANTOINE

Comme vous voudrez : la coche, le tableau ou l'huissier!

MARIUS

Ah! vous n'avez pas de cœur!

ANTOINE

J'ai quatre enfants à nourrir : eux aussi ont faim. Ah! ah! vous ne saviez pas ce que c'était que la dent de la misère! Vous la connaissez, maintenant — tout arrive à temps; — il le fallait, il le fallait pour vous apprendre ce que d'autres souffrent, Monsieur Romont!

MARIUS

Je n'ai jamais été dur, Monsieur Antoine, j'ai été malheureux!

ANTOINE

Et moi je le suis tous les jours si je ne touche pas mon argent !

MARIUS, après un silence.

Puisque vous souffrez, il n'est pas juste que j'augmente vos souffrances, vous êtes cruel, Monsieur, je prie Dieu qu'il ne vous mette jamais dans la douloureuse nécessité où vous me mettez. Voici ce tableau, c'est le reste de mon cœur que je vous donne. (*Il le baise.*) Adieu, mon cher enfant... et maintenant, c'est pour moi la nuit noire avant-courrière de la mort et du tombeau.

ANTOINE

J'en suis pour ce que j'ai dit, si demain vous m'apportez ce que vous me devez, cinquante-cinq francs cinquante, je vous rends votre toile. (*Il va pour sortir.*)

MARIUS

Ne me donnerez-vous pas au moins un morceau de pain pour mon unique repas d'aujourd'hui ?

ANTOINE

Oh ! je ne serai pas si dur que vous voulez bien le dire. Tenez. (*Antoine sort.*)

MARIUS

Le pain de l'aumône, je ne puis descendre plus bas. (*Se redressant et courant à la porte après avoir jeté le pain à terre.*) Monsieur Antoine. (*Antoine se retourne.*) Par pitié ! le portrait. Ah ! vous m'enlevez la vie !... Monsieur Antoine ! (*Antoine s'arrête, fait un signe de négation et s'en va.*)

MARIUS, d'une voix faible et tendant les mains.

Ah ! Monsieur Antoine ! (*Il chancelle, pousse un cri strident en portant sa main à sa poitrine et tombe.*)

ANTOINE, revenant.

Hein ? Qu'est-ce ? Monsieur Romont ! Monsieur Romont ! Sapristi... mais... voyons. (*Il le secoue.*) Ce n'est pas de la frime ! Ses mains sont glacées... la sueur froide sur son front. (*Criant à Marius.*) Le voilà, votre portrait... le voilà... Rien ! (*Il court à la porte.*) Holà ! quelqu'un, vite... Holà ! quelqu'un... (*Il revient vers Marius.*) Ça n'a pas de bon sens de tomber comme une mouche pour un méchant morceau de peinture.

SCÈNE VI

BARBIZOT, entrant avec des paniers.

Eh bien ! quoi ! quoi ! faut-y pas me laisser le temps de lui apporter à vivre, à ce pauvre ! (*Voyant Marius étendu.*) Hein ! qu'est-ce qu'il a ?

ANTOINE, embarrassé.

Je ne sais pas, j'ai entendu crier...

BARBIZOT

Ce pain... cette coche ?...

ANTOINE

Je suis revenu...

BARBIZOT

Et ce tableau, vous avez touché à ce tableau : vous emportiez ce tableau !...

ANTOINE

Dame ! ma coche !... faut bien qu'on se rattrape, Monsieur Barbizot.

BARBIZOT

Tonnerre des Indes ! Monsieur Antoine, vous lui avez mis le doigt sur le cœur ! Vite, allez chez les Sœurs, le pharmacien, le médecin... pas de temps à perdre... (*Antoine sort.*)

BARBIZOT palpe le cœur.

Ça ne bat presque plus ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Et moi qui lui apportais une lettre de son écriture... (*S'approchant.*) Marius... une lettre de lui... une lettre. (*Un silence.*) Mais ce n'est pas possible, voyons... Marius ! En voilà du malheur !

Il le soulève et le met sur une chaise. La porte du fond s'ouvre, paraît un jeune homme défait, en haillons, il s'appuie sur le montant de la porte et murmure de faiblesse.

J'ai faim !

BARBIZOT, sans se retourner, le dos à la porte.

Un instant ! Que diable ! un instant !

LE JEUNE HOMME

Ah ! veuillez m'excuser, je croyais que c'était ici M. Romont ! Je vois que je me suis trompé !

BARBIZOT, se retournant.

Hein ?

LE JEUNE HOMME

Barbizot !

BARBIZOT

Paulin !

PAULIN, s'avançant.

Mon frère ?

Barbizot montre Marius silencieusement.

PAULIN

Dieu ! Lui si changé, si pâle ! Mais qu'a-t-il donc ? (*Silence de Barbizot, Paulin regardant autour de lui.*)

Ces murs vides, cette chambre désolée, la misère? la mort? (*Il se jette aux pieds de Marius.*) Ah! j'ai tout compris. Pardon, pardon, pardon!

MARIUS, entr'ouvrant les yeux faiblement.

Monsieur Antoine! Monsieur Antoine! le portrait!

PAULIN

Marius!

MARIUS, égaré.

Quoi! vous, le commissaire de police?..... Il est parti. (*Battant des mains comme avec joie.*) Il est sauvé, il est sauvé! (*Brusquement.*) Allez-vous-en.

PAULIN, suppliant.

Non, c'est moi.

MARIUS, égaré.

Vous! Encore l'huissier..... (*Il le repousse.*) Je n'ai plus rien. Allez-vous-en! Allez-vous-en!

PAULIN, avec désespoir.

Oh!

BARBIZOT, se penchant.

Monsieur Romont! (*Il sanglote.*) C'est lui, c'est lui, Paulin!

PAULIN, en pleurant.

Marius!

MARIUS, se dresse subitement comme mû par un ressort, ouvre grands les yeux, tend les bras en avant, pousse un grand cri.

Ah! (*Il retombe en arrière dans les bras de Barbizot et de Paulin.*)

DES VOISINS, entrant de tous côtés.

Qu'est-ce que c'est? Qu'a-t-il donc? — Il est malade? — Et le médecin, qu'on aille le chercher. — Attendez! — Donnez-lui de l'air!

UN ENFANT

Et cette miche par terre? (*Il la ramasse.*)

ANTOINE, entrant.

Le médecin vient.

BARBIZOT, grave et sombre.

C'est trop tard, Monsieur Antoine, vous avez fait le coup. La barque a chaviré.

ANTOINE

Trop tard! Comment... mort? j'ai donc.....

PAULIN, se relevant et l'interrompant.

Non, non, pas vous. (*Avec désespoir.*) O justice de Dieu! C'est moi qui l'ai tué!..... (*Le Père Barbizot tire son bonnet, fait un grand signe de croix et joint les mains.*)

RIDEAU

LES LOCH'MARIA

TROIS ACTES EN VERS

PERSONNAGES

Le Comte de LOCH'MARIA.
HERVÉ, son fils.
LARRŒUR.
Le Général HOCHE.
CARRIEU, lieutenant.
Le Conventionnel BLAD.
NOEL TORREC, jeune vannier.
FRANÇOIS, au service du Comte.
SIMONE, sa femme, id.
EMIGRÉS ET BLEUS.

Août 1795.

LES LOCH'MARIA

ACTE PREMIER

Une clairière. — A travers les arbres lointains on aperçoit le château de Loch'Maria.

Bivouac des Bleus, faisceaux au fond. A gauche, le général HOCHE, assis, regarde une carte étalée sur un tronc coupé. Groupe de prisonniers à l'arrière-plan. Les prisonniers ont tous sur la poitrine un scapulaire du Sacré-Cœur. HOCHE, LARRŒUR, BLAD, Soldats, prisonniers.

SCÈNE I

HOCHE, regardant la carte et le paysage.

Là-bas, près du sentier qui dans l'ombre s'écarte,
C'est bien le vieux manoir indiqué sur la carte ?

BLAD, penché sur la carte.

Oui.

1er SOLDAT, d'un groupe à un sergent.

Par ici, du vin !

2e SOLDAT, d'un autre groupe.

Par là, sergent !

LE SERGENT

Tiens, bois.

HOCHE, cherchant sur la carte.

Son nom ?

BLAD, lisant sur la carte.

Loch'Maria.

UN SOLDAT, tendant son verre au soldat qui verse.

Tout plein.

HOCHE

Plus loin, un bois,
Des landes ;... prêtez-moi, Larrœur, votre jumelle.

3e SOLDAT, assis au fond, au cuisinier qui prépare la soupe.

Hier, tu n'avais point salé notre gamelle.
C'était mauvais en diable.

HOCHE, rendant la lunette.

Oui, c'est bien le château.

Il retourne en avant et consulte la carte avec Blad et Larrœur.

3e SOLDAT

Et tes sauces... le cœur m'en soulève...

LE CUISINIER, qui trempe la soupe.

Aristo !
Peut-être il te faudrait des blancs-mangers de Prince...

Il hausse les épaules.

Des plats d'argent, pas vrai ? des coupes d'or, qu'on rince
Avec bordeaux, champagne et cætera ?...

3e SOLDAT

Ma foi !
Si tu veux m'en donner...

LE CUISINIER, lui jetant un verre d'eau à la figure.

Attrape et reste coi !

3ᵉ SOLDAT, furieux.

Oh !

LES AUTRES

Bien visé. (*Rires bruyants.*)

3ᵉ SOLDAT

Canaille ! (*Il veut s'élancer sur le cuisinier. Tumulte*).

LARRŒUR, brusque.

Hé, paix, là-bas.

HOCHE, regardant la carte.

La route ?
Trouverons-nous la route ?

LARRŒUR, brusquement.

Et... Pourquoi pas ?...

BLAD

Sans doute ;
Pour desservir le bois, il faut bien un chemin.

LARRŒUR, avec humeur.

Et pour mieux le trouver, ici, jusqu'à demain
Par votre ordre, en bivouac, il nous faudrait attendre ?

HOCHE

Mais n'avez-vous pas dit, si j'ai su vous entendre,
Qu'on ne pouvait plus loin pousser les prisonniers ?
Vous-même, tout à l'heure, en pressant les derniers,
Vous trouviez un jeune homme à demi-mort de fièvre.

LARRŒUR

Il fallait s'en défaire au pied du fort Penthièvre,
A Quiberon.

BLAD

Comment, sans des ordres écrits ?

LARRŒUR

Pourquoi non ?

HOCHE

Tallien m'enverra de Paris
Demain, par un exprès, la feuille désirée.

BLAD

Oh ! la Convention sait être modérée,
Et veut que tout se fasse avec pleine équité.

LARRŒUR

L'arrêt, juste demain, aujourd'hui l'eût été.

BLAD

Peut-être !

LARRŒUR

Alors pourquoi votre scrupule austère... ?

BLAD, demi-ironique.

Mais... si la soif du sang à ce point vous altère,
Libre à vous de hâter la mort des ci-devant.
Est-il pour leur trépas décor plus émouvant :
Ce val, ces champs, ces monts... cette forêt lointaine,
Ce vieux manoir, là-bas... dans la brume incertaine...
Beau site, en vérité, pour le rêve... ou la mort !

LARRŒUR, à Hoche.

Faut-il ?...

HOCHE, insouciant.

Si vous voulez. Décidez de leur sort.

1er SOLDAT, levant son verre dans un des groupes.

A nos futurs lauriers !

2e SOLDAT, même jeu.

A la France !

3ᵉ SOLDAT

A ma belle !...

BLAD, riant, à Hoche.

« Il n'est pas de secret... *que le vin* ne révèle ! »

4ᵉ SOLDAT, à Hoche.

Au Général ! (*Applaudissements des soldats.*)

HOCHE

Merci, Repos d'une heure. Allez.

Les soldats s'éloignent, en chantant, dans les bois.

HOCHE, regardant la carte.

Une rivière. — Blad, tout proche de ces blés,
Entre ces hauts talus où les ajoncs fleurissent,
C'est là que forcément les chemins aboutissent.

Se levant.

Ah ! le rude pays que ce pays breton !
N'est-il pas vrai, Larrœur ?

LARRŒUR, avec humeur.

Encor ! que me veut-on ?
Que vous fait mon avis, à vous, sur la Bretagne ?
Est-ce à moi de dresser un plan pour la campagne ?

BLAD

Pourtant vous connaissiez, disait-on, le pays,
Jusqu'au moindre sentier caché dans les taillis.

LARRŒUR, haussant les épaules.

Qui vous l'a dit ?

Allant brusquement vers les prisonniers, au fond.

Allons, reprendrez-vous la route ?
A vos pieds délicats, je comprends qu'il en coûte
D'aller par nos chemins sans chaises à porteurs,

Mais le temps est passé de toutes vos hauteurs.
Il faut qu'à ces Messieurs on règle enfin leurs comptes;
Eh bien! tout calcul fait, barons, marquis ou comtes,
Pieds nus, vous n'allez pas au front des plébéiens.

DE GOULAINE

Vous insultez?

DE VOLUDE

C'est lâche!

DE KERGARIOU

Et sot!

LARROEUR

Debout les chiens!
Et plus un mot, sinon...

HOCHE, qui a inspecté la scène à droite et à gauche, revient en avant.

J'en veux tenter la chance,
Et pousser dans ces bois une reconnaissance.
Nous y devons trouver un pont ou quelques gués.

LARROEUR, avec humeur.

Et puis que ferez-vous de tous... ces fatigués
Qu'alourdit la chaleur ou que l'effroi domine?
Mieux vaudrait en chemin semer cette vermine.

HOCHE, indifférent.

Faites.

LARROEUR, empressé.

Serait-ce un ordre?

HOCHE

Oh! pas même un désir;
Mais je laisse la chose... à votre bon plaisir.
Blad, suivez-moi, je veux découvrir un passage.

Il sort par la droite.

SCÈNE II

LARROEUR, seul, le suivant des yeux.

Va toujours ! tu fais bien et la mesure est sage...
La route ? elle est là-bas entre ces blés dorés.
Et le pont ?... Général... il est au fond des prés,
A quelque deux cents pas, un pont d'une seule arche,
Large et pouvant porter un bataillon en marche.
Puis, sous le pont, de l'eau jusqu'au milieu du corps,
Et des saules creusés ombrageant tous les bords.
Je ne connais que trop ce pont et ces prairies,
Ce gué, ces peupliers et ces pentes fleuries...
Et dans le fond, caché, cet antique manoir,
C'est le mien. (*Un silence, il s'assied.*)
Et voilà déjà dix ans, qu'un soir
J'y laissais un vieillard ému : c'était mon père.
Près de lui ne resta qu'un seul enfant : mon frère.
On m'appelait alors le Prodigue. Eh bien ! oui !
Mais aussi j'étouffais en cette ombre enfoui,
Et loin du grand soleil, honteux de mon servage,
J'avais soif d'aborder à plus libre rivage.
L'autorité du père, — il avait soixante ans, —
Pesait sur moi, terrible... et depuis trop longtemps.
Et j'ai brisé mon joug qu'on me faisait de pierre.
. . . .
Depuis, dix ans d'air libre, et la pleine lumière !
Et la course lointaine aux rives du bonheur !
Ah ! le temps peut bien être un rude moissonneur :
J'ai su prendre ma part des épis de la glane.
Parbleu, l'oiseau captif, aujourd'hui, vole et plane.
Mon père a dû mourir ; mon frère avait six ans,
Peut-être il vit blotti chez quelques paysans·
Loch'Maria n'est plus mon nom ; arrière ! Arrière !

Souvenirs importuns de mon aube première.
Tous les vieux préjugés ont passé de saison,
Place au nouveau soleil du nouvel horizon.
Mais je ne puis rester sur ce sol qui me brûle,
Je ne sais quel remords en secret me stimule,
Tout m'accuse : ces prés, ce château, ces forêts...
Ici l'ombre de Dieu s'étend : j'en suis trop près.
Holà ! Carrieu. Viens nous jouer un air de danse.
Supprimer les traînards c'est acte de prudence.

SCÈNE III

Paraît CARRIEU

CARRIEU

Citoyen?

LARRŒUR

Vite, au fond range deux pelotons,
C'est pitié de traîner à Vannes ces moutons.
Nous allons en deux temps leur tondre un peu de laine :
Le reste du troupeau nous suivra dans la plaine.
En ligne! As-tu compris?

CARRIEU

Mais vous voulez railler ?

LARRŒUR, plaisantant.

Moi ? Nullement, je veux simplement fusiller.
Je veux, avant une heure, avoir repris ma route,
Et de ces lieux maudits partir coûte que coûte.
Est-ce clair?

CARRIEU

Entendu. Je les fusillerai.

LARROEUR

Non pas tous, seulement ceux que je t'enverrai.
Comme aux tirés du Roi, suivant l'antique usage,
Je lève le gibier : tu l'abats au passage ! (*Il rit aux éclats.*)

Aux prisonniers.

Qu'on approche. (*Il s'assied.*)
(*A un émigré.*) Voyons : ton nom ? Comte... baron ?

Un silence.

Il se tait, c'est prudence.

DE GOULAINE

Ou mépris !

LARROEUR, ironique.

Fanfaron !
C'est vain orgueil ! (*De Goulaine s'éloigne.*)

(à de Volude.)

Et toi ?

DE VOLUDE, il a le front bandé.

Que vous fait ma naissance?

LARROEUR, ironique.

Oh ! rien. — Mais je voulais, réglant la préséance,
Entre vous, jusqu'au bout — et m'en blâmerait-on? —
Respecter tous les droits du « suprême bon ton ».
Est-ce un mal ? (*Un silence.*)
(*A l'émigré.*) A quoi bon ce silence farouche ?...
Nos balles tout à l'heure ouvriront bien ta bouche !

DE VOLUDE

Vos balles ? Je connais leurs sillons douloureux,
Voyez mon front, il saigne, et je suis fils de preux.

LARROEUR

A merveille!... jadis, il fit sa rhétorique !...

Prépare à nos fusils quelque belle réplique :
L'éloquence a son prix en face de la mort.

Voyant un jeune homme assis à droite.

Et cet autre le front sur ses genoux, il dort?
Non, il prie. Attendons la fin de sa prière :

Plus bas.

Aussi bien, pauvre enfant, sera-ce la dernière. (*Un temps.*)
C'est fait ?

HERVÉ, levant la tête.

Que voulez-vous ?

LARRŒUR

Ton âge ?

HERVÉ

J'ai seize ans.

LARRŒUR

Seize ans : âge du rêve aux espoirs séduisants...
C'est bien tôt pour mourir ; mais après tout qu'importe!
Puisque du monde, un jour, il faut que chacun sorte...
Ta mère ?

HERVÉ

Au ciel.

LARRŒUR

Ton père ?

HERVÉ

Il vit, il vit, hélas!

Il remet son front dans ses mains.

LARRŒUR

Pour aller à la mort, ce jeune homme est trop las :
Voyez, son pied mignon sur chaque pierre glisse.
Nous voulons t'épargner le douloureux supplice
De traîner jusqu'au soir un corps appesanti,

Et pour toi... la mort prompte est le meilleur parti.
Voici l'heure, Messieurs, de montrer du courage...

Se levant, aux soldats.

Que l'on creuse la fosse, à chacun son ouvrage.

Aux émigrés.

Il faut mourir.

HERVÉ, levant la tête.

Ici, dans ces bois?

LARRŒUR

As-tu peur?

SCÈNE IV

LES MÊMES. — NOËL TORREC portant à sa ceinture des joncs; des soldats le tiennent, les bras liés.

(*Voix de Soldat au dehors.*)

Tiens-le ferme !
(*Entrant*) Ah, rusé compère !

1er SOLDAT

Et fin trompeur !

2e SOLDAT

Pris au piège, l'oiseau !

3e SOLDAT, serrant les cordes qui tiennent les bras de Noël.

Le piège a bonnes mailles.

LARRŒUR

Qu'est-ce encore et qui vient?

1er SOLDAT

Ce gars, dans les broussailles
Glissant furtif, allait de buissons en buissons,
Sifflotant par instant des refrains de chansons.

LARRŒUR

Et de ce qu'il cherchait avez-vous quelque indice?
Un mot, et nous ferons de lui prompte justice.

2e SOLDAT

Moi, je crois qu'il voulait parler aux émigrés.

LARRŒUR

Parler aux ci-devant, lui !

2e SOLDAT

Vous en jugerez.
Par deux fois il siffla dans ses doigts : et, rapide,
Comme on voit l'écureuil se lancer dans le vide,
Il s'est, quand il m'a vu, jeté dans les fossés.
Citoyens, prenons garde!

LARRŒUR

Ah! voyons.
(*A Noël.*) Avancez,
Nous ferons bien sortir l'écureuil de ses branches.

Regardant Noël.

Quel air d'enfant de chœur en habit des dimanches!
C'est louche et rien qu'à voir ses yeux sournois et clos,
Je devine, je sens quelques secrets complots.
Eh bien! parle, mon gars. Que voulais-tu?... Peut-être
Tu crains que tes aveux ne te fassent connaître?...
Soit, ne dis pas ton nom;... mais, pourquoi t'approcher?..
Qui désirais-tu voir?... (*Silence de Noël.*)
Que venais-tu chercher?...

Dois-je t'aider ? (*Montrant sa cravache.*)
Ce fouet peut délier ta langue ;
Il est, quand je le veux, bon maître de harangue...

Levant sa cravache.

Faut-il ? (*Silence.*)
J'attends !... Mieux vaut obéir au plus fort ! (*Silence.*)
Non ? (*Jetant sa cravache avec colère.*)
Va donc confier ton secret à la mort :
Passe de ce côté, près de la tête blonde.

Regardant les émigrés.

Parbleu, jamais la mort n'aura vu si beau monde !
Et c'est les gants aux mains qu'on devrait les trousser.
A l'œuvre ! il se fait tard déjà pour commencer :
Il faut avant une heure avoir fini l'ouvrage.

NOËL, bas à Hervé.

Monsieur Hervé ! Mourir, vous ? sous mes yeux !

HERVÉ

Courage !
Noël... le ciel s'entr'ouvre... et Dieu me tend les bras.

NOEL

Je le bénis alors d'unir nos deux trépas.

HERVÉ

Mais, seul, je dois partir.

NOEL

Mais, si je veux vous suivre?

HERVÉ

Non... pas toi... reste encor.

NOËL

Je ne puis vous survivre.

LARRŒUR, *aux soldats.*

Tiens, il parle! Ecoutons!... L'avez-vous remarqué?...
Que ne fait pas la peur d'un seul fusil braqué?
Revenez tous les deux : beau couple d'hirondelles,
A la vie, à la mort unis, amis fidèles.
Il est dur de viser si délicat gibier.

A Noël.

Diras-tu maintenant, sans te faire prier,
Ton nom, au moins ton nom? (*Silence de Noël.*)
(*A Hervé.*) Eh bien, le tien, jeune homme,
Toi, déjà condamné, le blondin,... on te nomme?...

HERVÉ

Mon nom? je le dirai, puisque je vais mourir,
Mais cet enfant, je veux, je dois le secourir,
Et je le défendrai comme on défend un frère.
A la mort, aux liens, vous devez le soustraire.
Pour moi, certes! l'enfant n'est pas un étranger,
Mais, j'en jure par Dieu qui doit tous nous juger,
S'il cherchait à me voir, et si, pour mieux m'atteindre,
A se cacher de vous il a dû se contraindre,
Ce n'est pas qu'il voulût, embusqué dans ces bois,
M'arracher par la force aux rigueurs de vos lois :
C'était pour m'apporter, ici, sur mon passage,
Les adieux de mon père... et son dernier message.

LARRŒUR

De ton père?

HERVÉ

Il venait de sa part me bénir,
Afin que, le cœur plein de ce cher souvenir,
Je tombasse demain l'âme plus consolée.
Mon espérance, hélas! trop tôt s'est envolée.
Je meurs, sans rien savoir d'un père que j'aimais ;
Dieu veut me faire un sort plus dur : je m'y soumets.

Jugez si cependant j'aurais droit de me plaindre.
Je puis tout dévoiler ; que servirait de feindre ?
J'ai joué simple enfant où je m'en vais mourir,...
Ce gazon tant de fois foulé va me couvrir,...
Ce château fut le mien ; ces prés, ces champs, ces haies
Et ces sentiers ombreux sous les hautes futaies,
Tout me rappelle enfin mes beaux jours de bonheur :
J'ai dit, et, s'il vous faut un serment sur l'honneur,
J'en atteste mon nom « Loch'Maria ».

LARROEUR, bondissant.

Qu'entends-je ?

HERVÉ

« Loch'Maria ! »

LARROEUR, à part.

Comment ? Est-ce que Dieu se venge !
Non, non, cela n'est pas.

SCÈNE V

LES MÊMES. — CARRIEU

CARRIEU

Citoyen, tout est prêt.

LARROEUR, à part.

Est-ce que le passé soudain s'éveillerait ?
Imposture !

CARRIEU

La fosse est terminée. En ligne,
Le peloton attend que vous fassiez un signe.

Montrant les prisonniers.

Faut-il ?

LARROEUR, brusque.

Personne ! Allez ! tout le monde dehors.

Aux soldats.

Du camp continuez à garder les abords.

Aux prisonniers.

Vous autres, au chenil ! Je ne veux rien entendre.
Je ne veux plus rien voir.
(*A Hervé*) Toi seul, tu vas m'attendre.

CARRIEU

Alors, tout est fini ?

LARROEUR

Va, comble les fossés...
Désarme les fusils : pour ce soir c'est assez.
Si tes hommes ont soif, tu peux les faire boire.
Sortez. (*Tout le monde sort*).

SCÈNE VI

LARROEUR. — HERVÉ

LARROEUR, à part, agité.

Loch'Maria ! Grand Dieu, faut-il le croire?
N'ai-je pas nommé Dieu ! qu'ai-je dit, insensé?

Allant brusquement à Hervé.

Tu mens, jeune homme !

HERVÉ

Moi ?

LARROEUR

Toi. Le fait avancé
Ne peut pas être vrai d'un seul mot, je le jure.
Et la peur de la mort explique ton parjure.

HERVÉ

Non.

LARRŒUR

Si, tu crains la mort. Pourquoi ces faux semblants?
N'ai-je pas vu tantôt tous tes membres tremblants?
N'ai-je pas vu tes yeux mouillés? ta face blême?
Affolé, ton esprit, dans un effort suprême,
Cherche pour me leurrer quelques grossiers appâts.

HERVÉ

C'est vrai, je vais mourir, aussi je ne mens pas.

LARRŒUR

C'est faux. Loch'Maria? Toi? Ce n'est pas possible!
Lorsque tu vis ton cœur devenir notre cible,
La peur, je le répète, a troublé ta raison.

HERVÉ

Lorsque l'on va mourir proche de sa maison,
A deux pas de ce toit heureux qui nous vit naître,...
Quand, devant le grand Juge, il nous faut comparaître...
Lorsque l'on tombe enfin flétri par l'insuccès,
Et que le trait fatal nous vient d'un bras français,
Peut-être on peut sentir — frisson involontaire —
Le sort plus inflexible, et la mort trop austère :
Mais si l'on peut trembler de mourir de tels coups,
On tremblerait bien plus à vivre comme... vous.

LARRŒUR

Assez! regarde-moi. Je vais, d'une parole,
A tes yeux dévoiler ton imposture folle.
Tout va se dissiper comme un nuage au vent.
Loch'Maria, le fils du comte ci-devant,
S'est enfui, m'a-t-on dit...

HERVÉ, l'interrompant.

Oui, depuis dix années,
Que remplirent, dès lors, de bien tristes journées.

A peine je comptais six ans quand il a fui.
Je ne sais quel pays le retient aujourd'hui,
Mais mon père a souvent pleuré sa longue absence,
Qui sait s'il ne devrait pleurer de sa présence?

LARRŒUR

Mensonge! Invention! fable odieuse!

HERVÉ

Non,
On n'invente jamais l'opprobre de son nom.
Nul ne veut de ses mains agrandir sa blessure.
Mon frère Henry, pour nous, vivante flétrissure,
Au front de tous les siens, met sa honte aujourd'hui;
— S'il vit, vous le savez, mon Dieu, pardonnez-lui! —
Mais, dernier rejeton de notre antique race,
Moi, j'offre volontiers mon sang, pour qu'il efface
La tache qui souilla l'honneur de mon blason,
Et jusqu'au souvenir de cette trahison.

LARRŒUR

Et moi, je ne crois pas que tu sois fils du comte.

HERVÉ

Ce procédé, Monsieur, ajoute à votre honte,
Et puisque vous croyez que je puis vous mentir,
Vous êtes digne alors de me faire martyr.
Sans les déshonorer frappez donc vos victimes,
Et laissez-les tomber sans leur prêter vos crimes.

Un silence. Larrœur s'assied, pensif, à droite.

LARRŒUR

Ainsi, ton père vit?

HERVÉ

Si les dégoûts, les pleurs,
La honte, les effrois, les intimes douleurs,
Si tout cela tombant sur une âme, c'est vivre :

Il vit, et longtemps seul, il lui faudra poursuivre
Ce chemin désolé sans rencontrer la mort.
Tel est, des malheureux, l'inexorable sort.

LARRŒUR

Il est dans ce château ?

HERVÉ, vivement.

Vous comptez l'y surprendre?

LARRŒUR

Ai-je dit seulement que je voulais m'y rendre?

HERVÉ

Pourquoi chercher alors si mon père est là-bas ?

LARRŒUR

Pourquoi, si je le veux, ne chercherais-je pas?

Ironique.

Es-tu mon maître?... A toi faut-il que j'en réfère?...

HERVÉ

Non.

LARRŒUR

Vas-tu contrôler ce qu'il me plaît de faire ?

HERVÉ

Non.

LARRŒUR, vivement.

Que m'importe, à moi, ton père !

HERVÉ

Je vois bien
Que le deuil de mon cœur ne vous émeut en rien.
Si près de vous encor vous aviez votre père,
Vous comprendriez mieux ce qui me désespère :
Et respectant alors mes aveux... mes regrets,
Vous n'oseriez forcer mon âme et ses secrets.

LARRŒUR, brusquement après un silence.

Eh bien, que te voulait ce paysan ?

HERVÉ

Qu'importe !

Pour le perdre avec moi, faut-il que je rapporte
Jusqu'aux moindres désirs qu'il aurait pu former ?
C'est assez ! vous n'avez plus rien à réclamer.
Déjà j'en ai trop dit et n'ai plus qu'à me taire.
Ordonnez le massacre et couchez-nous à terre.

LARRŒUR

Et si je ne veux pas ?

HERVÉ

Allons donc !

LARRŒUR

Oui... ton sort
Est en mes mains.

HERVÉ

Après ?... je ne crains pas la mort.

LARRŒUR

Je suis maître absolu qui juge sans contrôle,
Et je puis te sauver.

HERVÉ, haussant les épaules.

Vous ?

LARRŒUR

Tu hausses l'épaule ?
Tu crois que ma parole est un jeu de bourreau ?
Eh bien, je fais rentrer les glaives au fourreau,
Et vais te renvoyer, au château, voir ton père :
Je suis libre... bien libre et très bon, je l'espère !

HERVÉ

Et qui donc vous a dit que mon père était là ?

LARRŒUR

Trahi par son amour, ton cœur le dévoila.

SCÈNE VII

Rentrent HOCHE, BLAD, quelques soldats passent et repassent dans le fond, près des faisceaux.

HOCHE

Nous tenons le chemin.

BLAD

Chemin peu carrossable
Où les cailloux roulés se perdent dans le sable :
Mais on y peut marcher à l'aise trois de front.

HOCHE

Puis au bout du chemin s'étend un large pont,
Et de l'eau, tout au plus, nous mouillant les ceintures.
Le pont pour les soldats, le gué pour les montures,
Tout va bien, c'est enfin le salut tant rêvé.

Aux soldats.

En route, les amis !

LARRŒUR, distrait.

Ah !... vous avez trouvé...

BLAD

Tiens ! que fait ce jeune homme ?

LARRŒUR, avec humeur.

Il attend que l'on parte.

HOCHE, revenant en avant et remettant la carte à Larrœur.

Il faut pour la campagne avoir meilleure carte.
Ah ! tout dans ce pays contre nous se défend !
Qu'avez-vous fusillé ?

LARRŒUR

Personne.

HOCHE

Et cet enfant ?

LARRŒUR

En son nom, je voudrais vous faire une prière :
Dans ce château qu'on voit au fond de la clairière,
Des regards indiscrets dès longtemps abrité,
Se cache à moitié mort d'âge et d'infirmité
Son père...

BLAD

Et ce vieillard, Larrœur, vous intéresse !
Je ne vous savais pas ces regains de tendresse.

LARRŒUR

Je ne vous parle pas à vous !

BLAD, à part.

Qu'il est hautain !

LARRŒUR

Puisque l'enfant devra périr demain matin,
Pourrait-il un instant, avant sa dernière heure...

BLAD, interrompant.

Aller baiser son père... en sa vieille demeure !

HOCHE

C'est vous qui demandez une telle faveur ?

BLAD

Comment ? Ce damoiseau languissant et rêveur
Ira gémir à l'aise au fond de son repaire !
Et nous attendrons, nous, que ce fils et ce père
Aient fini de pleurer leur chimérique espoir ?

HOCHE

C'est juste, il ne faut pas les laisser se revoir.

BLAD

A moins que vous n'alliez, vous, l'homme qui fusille,
Doucereux, surveiller ces baisers de famille.

LARRŒUR

Est-ce à vous que je parle et qu'ai-je à surveiller ?
Esprit faible a toujours le besoin de railler.

BLAD

Vous dites ?

LARRŒUR

Moi, je dis ce qu'il me plaît de dire.

BLAD

Mais alors laissez-nous aussi le droit d'en rire.

HOCHE

Trêve à ces vains propos !

A Larrœur.

Voyez, tous nos soldats
Déjà rompant faisceau ont mis fusils aux bras :
Peut-on rester ?

LARRŒUR

Un mot : Général, je m'explique,
Et me soumets à vous, s'il le faut, sans réplique ;
Si pourtant ce blondin nous jurait sur sa foi
Ou sur l'honneur, la chose est égale pour moi,

Si donc il nous jurait de venir nous rejoindre?
Nous, lui laissant la nuit pour prier ou se plaindre,
Pourvu qu'il soit demain, dès l'aube, au lieu voulu,
Nous verrions s'il tiendrait ce qu'il a résolu.

BLAD

A merveille, et j'admire où le cœur vous engage!

Haussant les épaules.

Reprend-on les oiseaux qu'on lâche hors de cage?

HOCHE

Un serment?

LARRŒUR

Sur l'honneur.

BLAD

Le projet est plaisant :
Un semblable serment vous paraît suffisant?
Un serment sur l'honneur se tient-il?

HERVÉ, s'avançant en scène.

Je le jure :
Par le Christ qui me voit et punit tout parjure,
Par mon âme, seul bien qu'on ne peut m'enlever;
Par mon honneur, seul bien que je veux conserver :
A sept heures, demain, je reviendrai, fidèle,
Prendre mon rang de mort près de la citadelle,
Sous les murs de la tour de Clisson...
J'ai promis.
Je parle, je le sais, devant des ennemis :
Ils verront si, jugeant l'honneur chose frivole,
Pour me sauver je puis manquer à ma parole.

HOCHE

Ma foi! la chose au moins est curieuse à voir.

BLAD

Comment! vous permettez ?

HOCHE

Il me plaît de savoir
Jusqu'où la foi les porte et l'honneur les engage.
Mais du serment, jeune homme, il nous faudrait un gage;
Car à ton seul honneur...

BLAD

Nous croyons à demi.

HERVÉ

Un gage ? et qui trouver pour vous...

NOEL, s'avançant.

Moi... son ami,
Son serviteur zélé, Noël Torrec, je reste...
S'il ne revenait pas demain...

HERVÉ

Oh ! je proteste,
Noël, tu seras libre !

LARROEUR, à Hervé.

Oh ! laissez achever...

A part.

Malgré lui, malgré toi, je saurai te sauver.

NOËL

S'il ne revenait pas demain, je prends sa place.

A Hoche.

Cela suffit-il ?

HOCHE

Oui, nous accordons la grâce.

A Hervé.

Va, jeune homme, et demain...

HERVÉ

J'y serai... vive Dieu !

NOËL

Partez, monsieur Hervé, le ciel vous garde !...

HERVÉ, serrant la main de Noël.

Adieu !

Il sort.

SCÈNE X

Les Mêmes, moins HERVÉ

HOCHE

En marche, maintenant...

BLAD, s'approchant de Hoche.

Moi, je crains quelque piège.

HOCHE, à Blad.

Laissez.

A Larrœur.

Larrœur, prenez la tête du cortège;
Vous, Carrieu, vous aurez l'œil sur les prisonniers,
Et parcourant les rangs surveillez les derniers.

Il sort, Blad le suit peu après.

LARROEUR, arrêtant Carrieu.

Un mot, Carrieu.

CARRIEU

Plaît-il ?

LARROEUR, l'amenant en avant.

Tu vois cette clairière,
Tu vas, avec dix bleus, demeurer en arrière;
Dans les fourrés épais, vous resterez blottis.
Puis quand tous nous serons depuis longtemps partis,
Afin que rien ne puisse éventer votre piste,
Tu surprends le château, nuit close, à l'improviste ;
Tu saisis ce jeune homme, et de force ou de gré,
Le conduis vers Karnac où je te rejoindrai.
Là, nous le couvrirons de nos deux caravanes.
Il ne faut pas qu'il soit demain matin à Vannes.
Et je veux, à tout prix, qu'il manque au rendez-vous.

CARRIEU

Mais, si le général...

LARROEUR

J'ai calculé mes coups.
Obéis, ne crains rien : le reste me regarde.
Mais le silence! Adieu, je rejoins l'avant-garde.
Va !

CARRIEU

Vous pouvez compter sur ma discrétion.

LARROEUR, aux soldats restés à l'arrière-scène.

En route les enfants. Vive la Nation !

Ils s'éloignent en chantant.

« Mourir pour la Patrie,
« C'est le sort le plus doux,
« Le plus digne d'envie... etc. »

Les chants se perdent dans le lointain. Carrieu et quelques soldats restent en scène.

RIDEAU

ACTE II

Salle du Château, à gauche une porte masquée par un rideau, fenêtre à droite, porte au fond. Aux murs, tableaux de famille. L'un d'eux est recouvert d'un voile noir.

Au lever du rideau, les deux domestiques, Simone et François, sont accoudés à la fenêtre de droite.

SCÈNE I

SIMONE et FRANÇOIS

SIMONE

Entends-tu quelque bruit vers le pont ?

FRANÇOIS

Non, j'écoute...
Les chants déjà lointains se perdent sur la route.

SIMONE

Ont-ils assez hurlé quand ils levaient leur camp.

FRANÇOIS

Nous voilà rassurés, ce soir...

SIMONE

Mais... jusqu'à quand ?
On peut tout craindre, hélas ! d'une semblable armée.
Tiens... vois de ce côté...

FRANÇOIS

Quoi donc ?

SIMONE

De la fumée,
Entre les peupliers sur le bord du chemin ;
Pour sûr, je ne serai tranquille que demain.

FRANÇOIS

C'est un reste de feu rallumé par la brise.
Et pourquoi redouter encore une surprise?
L'heure est déjà lointaine où, fuyant ses tyrans,
Monsieur Hervé furtif échappait à leurs rangs,
Et si quelqu'un s'était aperçu de sa fuite,
N'aurait-on pas lancé des Bleus à sa poursuite?

SIMONE

Et saisi dans les bois, on l'eût rapidement
Garotté, fusillé, sans aucun jugement.
Les Kéror me contaient qu'hier, en pleine lande,
Un émigré, s'étant écarté de la bande,
On l'attache, il criait : « Pitié ! ». Deux coups de feu
Eurent bientôt porté son âme jusqu'à Dieu.

FRANÇOIS

C'est horrible ! (*Un temps, regardant au dehors.*)
Et pourtant quelle belle soirée !
Vois, chaque étoile, au ciel, brillante s'est montrée.
Mourir un si beau soir, et sous un ciel si pur !
Non, Dieu ne le veut pas.

SIMONE

Qui peut en être sûr?
Plus bas, un temps.
J'ai peur... le vent gémit comme un mourant qui râle.

FRANÇOIS

Allons donc !

SIMONE

Et Monsieur Hervé, qu'il semble pâle !
Longtemps sur cette porte il a fixé les yeux...

FRANÇOIS

Là ? sur le souterrain ?...

SIMONE

... D'un air mystérieux.

FRANÇOIS

Voudrait-il y passer pour fuir jusqu'à la grève ?

SIMONE

Je ne sais...

Ramenant François un peu en avant vers la droite.

Est-ce effroi ? bizarrerie ou rêve,
J'ai cru depuis ce soir entendre autour de nous
Les lugubres soupirs et le cri des hiboux...

FRANÇOIS

Que nous font les hiboux et leurs chansons funèbres...
Laissons l'oiseau des nuits pleurer dans les ténèbres.

SIMONE

Ils pleuraient tout ainsi, le soir, le soir fatal,
— Ah ! ce souvenir-là, François, me fait du mal, —
Où, fuyant du château pour n'y plus reparaître,
Monsieur Henry quittait son père et notre maître.
Sainte Anne ! Ayez pitié du pauvre enfant !

FRANÇOIS, un peu effrayé.

Assez.
Il ne faut pas, vois-tu, troubler les trépassés.
Allons ! sortons d'ici, la fraîcheur y pénètre.
Allume les flambeaux... et fermons la fenêtre.
Comme il fait sombre !

SIMONE, en allumant les flambeaux.

Et puis... encor deux mots, François :
Noël était parti, ce soir, à travers bois...

L'a-t-on vu revenir ? Ah ! je crains quelque chose.
Comment jusqu'à demain veux-tu que je repose ?

FRANÇOIS, de plus en plus effrayé.

As-tu bien entendu les hiboux ? cette nuit ?...
Non, n'est-ce pas ? C'était une ombre vaine... un bruit,
Que le souffle du soir portait de branche en branche.
Mais vois donc ce flambeau... que sa lumière est blanche !...
Chut !...

Il écoute.

Dans le souterrain...
Ah ! j'en perds la raison...

Plus bas.

Dieu ! si les Bleus venaient investir la maison !

Il va pour sortir.

SCÈNE V

Le Comte de LOCH'MARIA, HERVÉ

LE COMTE

Eh bien ! où courez-vous, François ?...

FRANÇOIS

Monsieur le Comte,
D'avouer mes frayeurs j'aurais bien quelque honte.
Pardonnez un moment d'effroi qui m'a surpris.

LE COMTE

Eh quoi donc ? Au dehors, entendez-vous des cris ?
Mais non, tout fait silence...

Allant à la fenêtre.

Et la voûte étoilée,

Des ombres de la nuit, lentement s'est voilée.
Immobiles, là-bas, comme de longs cyprès,
Vois les peupliers noirs qui se dressent... tout près
Du sombre étang dormant dans les roseaux...

Attirant doucement Hervé.

Regarde.
Des Bleus depuis longtemps a fui l'arrière-garde,
Les feux de leur bivouac s'éteignent...

Revenant en scène.

Mon Hervé !
Le Ciel a tout conduit et te voilà sauvé.

HERVÉ

Dieu le veuille, mon père!...

LE COMTE

Il le veut, il nous aime,
Et n'a-t-il pas voilé ton heureux stratagème ?
Mais comment as-tu pu, parmi tant de soldats,
Cacher dans la forêt jusqu'au bruit de tes pas ?
Quel bandeau sur leurs yeux le ciel devait étendre !
Quels sentiers, quels détours, mon fils, as-tu su prendre?
Parle, viens près de moi... ma joie... ô mon enfant.

Il s'assied.

Ah ! quand on aime Dieu, le bon Dieu nous défend.

HERVÉ

Je le crois, je l'espère, et je voudrais...

LE COMTE

Achève...

HERVÉ

Oh ! rien ; mais toute joie en ce monde est si brève !
Si fragile est l'appui de tous les cœurs heureux
Que... vous le savez bien... le bonheur est peureux,
Et la mort met souvent — ô contraste des choses! —
Son froid baiser au front que couronnent les roses.

LE COMTE

La mort ? Que veux-tu dire ? Hé, n'est-elle pas loin ?
De l'écarter de toi, Dieu lui-même a pris soin.
Et si par un retour que l'on ne peut attendre,
Les Bleus venaient ici, mon fils, pour te surprendre,
Ils ne trouveraient rien qu'un manoir désolé,
D'où le dernier oiseau se serait envolé...

Se levant.

Qu'on ouvre mes trésors, qu'on leur fasse largesse,
Mais que j'emporte au moins ma meilleure richesse...

HERVÉ

Je ne vous comprends pas, père !...

LE COMTE

J'ai tout prévu.
A ta fuite déjà mon amour a pourvu...
Dans une heure au plus tard nous partirons ensemble.
Ensemble ! loin d'ici !...
Tu te tais ? que t'en semble ?

HERVÉ

Partir !... y songez-vous ?...

LE COMTE

Tous deux... à petit bruit,
Et nous enveloppant des ombres de la nuit,
Nous gagnons Kéransquer : les Kéror nous y cachent,
A ce sol meurtrier demain ils nous arrachent.
Nous pouvons nous remettre à leur fidélité.
Et Dieu, vers quelque coin de terre inhabité,
Dieu qui sur nous fait luire une meilleure étoile,
Conduira de ses mains notre tremblante voile.

HERVÉ, pensif.

Les jours loin du pays nous pèseront bien lourds !...

LE COMTE

Quel que soit le pays où l'on coule ses jours
Si l'on y vit heureux, c'est le plus beau du monde.
Qu'importe où touchera la barque vagabonde!
Viens : nous serons pêcheurs et nous travaillerons,
Mais au moins tu vivras et nous nous aimerons.

HERVÉ, *s'asseyant à la table et la tête dans ses mains.*

Hélas !

LE COMTE

Notre misère aura son abondance ;
Le pain que me voudra donner la Providence,
Si je puis avec toi, mon fils, le partager,
Fera doux mon exil et mon travail léger.

Aux domestiques qui sont au fond de la salle.

François, que deux chevaux sellés avant dix heures
Auprès du souterrain nous attendent.

A Hervé.

Tu pleures !

Les domestiques sortent.

HERVÉ

Mon père, laissez-moi vous parler sans détour ;
Pourquoi ce prompt départ? demeurons jusqu'au jour.

Un peu triste et rêveur.

Plus d'un secret devoir nous attache à la rive.
Craignez-vous qu'un nouveau malheur ne nous arrive?
Nous avons assez bu dans la coupe à pleins traits,
Pour goûter un instant de bonheur sans regrets
Et sans troubles... croyons, père, à la Providence,
Et restons...

LE COMTE

Mais... rester, n'est-ce pas imprudence?

HERVÉ

Vous-même vous avez scruté les environs,
Tout est calme. Demain, demain nous partirons.

LE COMTE, rêveur.

S'ils revenaient demain, lancés à ta poursuite,
Serait-il temps alors d'assurer notre fuite ?

HERVÉ

Laissez-moi, cette nuit, pour la dernière fois,
Entendre du passé... toutes les chères voix...

Se levant.

Ces salles... ces degrés montant jusqu'aux tourelles,
Où je guettais, enfant, le vol des hirondelles,
Ces voûtes, tous ces murs sont-ils sans souvenir ?
Ah ! qui sait si demain je pourrai revenir !

LE COMTE

Revenir ?... Que dis-tu ?...

HERVÉ, à mi-voix.

Rien, rien ! un poids m'oppresse,
Mieux vaut dans le silence enfermer ma détresse.

S'asseyant près de son père.

Et puis, que de combats je peux vous raconter !
Quand vous m'avez donné votre épée à porter,
Quand j'ai senti ma main frémir sur cette lame,
J'ai juré, — le serment est sacré pour toute âme, —
De vous la garder pure ou bien de la briser...

LE COMTE

Ont-ils poussé l'affront jusqu'à te proposer...
— J'ose à peine nommer une action si basse ! —

HERVÉ

Si je l'avais rendue, on m'octroyait ma grâce.

LE COMTE, anxieux.

Alors ?...

HERVÉ

Je l'ai brisée... O terribles moments !
Les nôtres rejetés sur les flots écumants,
En vain recommençaient la hideuse bataille ;
Quiberon s'enflammait des feux de la mitraille,
Et luttant sans espoir, soldats et matelots
Choisissaient pour mourir les balles ou les flots...,
Pêle-mêle, entassés sous la haute falaise,
Tandis qu'au-dessus d'eux les canons, hurlant d'aise,
Labouraient sans pitié ces longs sillons humains,
Où les boulets s'ouvraient en sifflant des chemins.
Terrible et sombre nuit ! Mais plus terrible encore
La lâche trahison qui vend et déshonore !
C'est une chose affreuse, indigne du pays...
Que de voir des Français par des Français trahis :
Ah ! si nous n'avions pas été trompés !...
... Le nombre
Ne peut rien quand l'honneur au fond des âmes sombre.

LE COMTE

L'horreur que tu ressens... je la ressens aussi :
La trahison ?... Hélas ! n'est-elle pas ici ?

Allant au tableau voilé pendu à la muraille.

Ce portrait !... Et sur lui, noire et lugubre tache,
Ce long crêpe de deuil !... Notre honte s'y cache.

Revenant en avant.

Quel amer souvenir empoisonne mes jours !
Henry... ton spectre est là qui me poursuit toujours.
En vain j'aurai posé ce voile à ton visage,
Ton œil, perçant ces plis, m'insulte à mon passage,
Et ta lèvre, s'ouvrant pour renier la Foi,
Semble me dire encor : plus de Dieu ! plus de Roi !

Il se lève et saisissant le bras de son fils comme pour l'entraîner.

Oh ! Partons !... Comme on voit, hideuse flétrissure,
Des tombeaux suinter la lente moisissure...
La honte et le mépris découlent de ces murs.
J'ai soif d'un ciel plus libre et d'horizons plus purs.
J'étouffe dans cet air et ces voûtes me pèsent.
Nous partis, mes douleurs se calment et s'apaisent,
Car si le nom d'Henry revenait me troubler,
Ta présence, ô mon fils, saurait me consoler.

HERVÉ

Mon père, c'est pour lui, c'est pour l'enfant coupable
Que je vous dis : restons...
... De quoi n'est pas capable
L'amour qu'aura béni l'ardente foi du cœur ?
Dans la vieille chapelle, à genoux dans le chœur,
Tous les deux pour Henry faisant même prière,
Nous passerons ensemble une nuit... la dernière !
Vous m'avez bien souvent conté qu'aux temps de foi,
Quand ils allaient joyeux se croiser sous leur Roi,
Nos aïeux y veillaient près de leur oriflamme ;...
Mon père, allons veiller...

Se levant.

... Croisons-nous pour cette âme !
Pour laver une tache, il faut souvent des pleurs,
Et le salut d'autrui germe de nos douleurs.

LE COMTE

La tache est trop profonde et trop faibles nos larmes.

HERVÉ

Comme au temps des croisés, faisons notre nuit d'armes.

LE COMTE

Il y faudrait du sang !

HERVÉ, tressaillant.

Du sang ?

LE COMTE

J'offris le mien,
Dieu n'en a pas voulu. Toi, tu donnais le tien,
Dieu n'en a pas voulu... Pour sauver le prodigue,
Qu'avons-nous épargné ? Contre nous tout se ligue...
D'une voix sourde.
La tombe où Dieu les met ne rend jamais ses morts !

HERVÉ

Non ! Dieu laisse au pécheur la voix de ses remords;
Tôt ou tard cette voix deviendra la plus forte,
Et s'il faut...

SCÈNE III

Entre FRANÇOIS

FRANÇOIS

Les chevaux attendent à la porte.

Il s'incline et sort.

LE COMTE

Partons pour Kéransquer.

HERVÉ

Non, père, pas ce soir ;
Puis-je vous retenir, sans raison, au manoir ?
Et serais-je à ce point ennemi de moi-même,
Que de vouloir sans but blesser un cœur qui m'aime ?
Mais songez au péril où vous vous engagez.
Ah ! que demain pour vous les temps seront changés !

Les plans que vous formez, voudrais-je les défaire !
Je n'émets qu'un désir, un seul : qu'on les diffère.
Prenez sous votre toit votre dernier sommeil,
Et demain...

LE COMTE

Qui, demain, m'assure du réveil ?
Un jour, une heure, enfant, peut hâter notre perte.
Depuis cinq ans qu'ici je vis en pleine alerte,
Comme la bête fauve, à tous instants traqué,
J'ai vu vingt fois sur moi plus d'un fusil braqué.
Je me suis cru vingt fois saisi dans ma retraite,
On amenait ici la fatale charrette,
On m'y jetait, la paille aux pieds, chaînes aux mains,
Et me traînant enfin de chemins en chemins,
Jusqu'à Vannes... ma tête y tombait sous la hache.
Comment, depuis cinq ans ici que je me cache,
Alors qu'autour de moi tant de sang fut versé,
Ai-je pu vivre en paix sans être dénoncé ?
N'est-ce pas que Dieu seul, veillant sur ma faiblesse,
Réservait quelques jours heureux à ma vieillesse ?
Ces jours, j'en vois l'aurore... et tu me les défends.
Je serai donc toujours trahi par mes enfants !

HERVÉ

Vous n'êtes pas trahi, père... et...

SCÈNE IV

Entrent les domestiques effarés

FRANÇOIS

Monsieur le comte,
Les Bleus ! les Bleus !

LE COMTE

Ici?

SIMONE

Par une attaque prompte
Ils reviennent de nuit prendre Monsieur Hervé.

HERVÉ

Vous vous trompez !...

LE COMTE

Les Bleus ?

FRANÇOIS, allant à la fenêtre.

Quoi donc ! Ai-je rêvé?
Voyez près du château leurs sombres silhouettes,
Qu'éclairent des falots pendus aux baïonnettes !
Voyez sur le pavé ces sinistres rougeurs...
Ces sabres... ces fusils... ô Dieu ! les égorgeurs !
Les égorgeurs !

LE COMTE, sombre.

Trop tard ! C'est l'épreuve dernière.

SIMONE

Ils errent dans la cour, éteignons la lumière.
Barricadons la porte !...

LE COMTE, à Hervé.

Oh ! si tu m'avais cru!
Déjà de ce château, nous aurions disparu.
Et nous fuirions sauvés, sur la lande lointaine.

FRANÇOIS, à la fenêtre.

Un homme est en avant, sans doute un capitaine ;
Il frappe au grand portail...

Affolé, allant vers Simone.

Souffle donc les flambeaux.
Contre la porte, ici, plaçons ces escabeaux.
Là... ce fauteuil.

HERVÉ

François ! Mais c'est peine perdue
Que de vouloir défendre une place rendue.
D'ailleurs sait-on le sort qu'ils nous ont préparé?...
S'ils venaient en amis ?...

FRANÇOIS

Auraient-ils entouré,
La nuit, le vieux château, comme une place forte?
Ils veulent empêcher qu'aucun de nous ne sorte,
C'est clair !

SIMONE

Ecoutez-les hurlant comme des loups.
Ah ! nous sommes perdus...

LE COMTE, tressaillant.

Perdus... ô Dieu jaloux !
Faut-il ainsi mourir au milieu de mon rêve :
Lorsque l'espoir tremblant comme un jour qui se lève,
Semblait m'ouvrir un ciel enfin plus caressant,
Tu me plonges soudain dans l'ombre et dans le sang !
Tu brises dans mes doigts la coupe toute pleine !

HERVÉ

Mon père, arrêtez-vous ;... ô Dieu ! calmez sa peine.

LE COMTE

Mourir ainsi ! mourir égorgés... sans lutter...
Non ! Non ! jusqu'à la mort il nous faut résister.

HERVÉ, suppliant.

Mon père !

LE COMTE

Hé quoi ! la peur vous arrête et vous glace !
Simone, par ici ; François, à cette place...
Pour moi...

Apercevant le souterrain.

Dieu ! qu'ai-je dit ? Hervé, le souterrain !...
Qu'ils viennent nous fermer en leur cercle d'airain,...
Qu'ils renversent mes murs et forcent ma retraite !...
Nous pouvons fuir encor ; cette porte secrète,
Ce souterrain caché sous les plis du rideau,
Nous conduit aux fossés qui longent le château :
Une heure nous suffit pour gagner le village,...
Quelques pas plus avant nous touchons à la plage,
Et nous sommes sauvés !

FRANÇOIS

Hâtez-vous, les voici.

HERVÉ

Impossible, mon père !...

SIMONE

Ils sont bientôt ici !...
Vite, (*ouvrant le rideau du souterrain*)
J'ouvre la porte...
(*Suppliante.*) Oh ! de grâce...

HERVÉ

Impossible !

LE COMTE

Qu'entends-je ? C'est mon fils que je vois inflexible !
La terreur à ce point égare sa raison ?
Est-ce de la folie ou de la trahison ?

SIMONE

On frappe !...

HERVÉ

Je ne puis!

LE COMTE, violent

François, qu'on le saisisse!

HERVÉ

N'approchez pas.

LE COMTE

Allez! je veux qu'on m'obéisse,
Enlevez-le...

FRANÇOIS, à Hervé.

Monsieur!

HERVÉ

N'approchez pas.

FRANÇOIS

Fuyez!...

HERVÉ

O mon père! pardon, je me jette à vos pieds,
Mais si vous saviez tout...

LE COMTE

Obéis!

HERVÉ

Oh!... je souffre!

Se relevant résolument.

Impossible!

SCÈNE V

La porte cède. Entrent CARRIEU, des soldats.

CARRIEU

On n'y voit pas plus qu'au fond d'un gouffre
Et j'ai failli dix fois tomber dans l'escalier.
Venez : nous avons mis la main sur le gibier.
Trois pour un. C'est vraiment capture inespérée :
Allons ! nous n'aurons pas perdu notre soirée.

HERVÉ

Que voulez-vous, Monsieur ? Qui venez-vous chercher ?
Si c'est moi, je n'ai pas prétendu me cacher.
De ce que vous voulez daignez pourtant m'instruire,
Quel motif jusqu'à nous a donc pu vous conduire ?
En tout cas épargnez ce vieillard.

LE COMTE

Non, valets !
Tenez, voici mes mains : à l'œuvre ! Enchaînez-les.

CARRIEU

La peur a donc troublé le cerveau du bonhomme ?
Qu'ai-je à faire de vous ? Sais-je comme on vous nomme ?
Et qui vous a parlé de chaînes ?

HERVÉ

Arrêtez !
C'est un vieillard, Monsieur, qu'ici vous insultez.
En tout temps nous devons respecter la faiblesse,
Mais bien plus, l'infortune où se joint la vieillesse.
Qui venez-vous chercher ici ?

CARRIEU

Vous.

HERVÉ

Et pourquoi?
Vos chefs ne pouvaient donc se confier en moi?
Et pensant que j'allais manquer à ma parole,
Comme un serment pour eux est un mot qui s'envole,
Ils viennent épier mon honneur?

LE COMTE, surpris.

Un serment!

HERVÉ

Ou bien est-ce à plaisir augmenter mon tourment?
Ignorais-je quel temps reste avant que je meure?
Vous fallait-il encore empoisonner cette heure!

CARRIEU

Permettez...

HERVÉ

Non, Monsieur, vous n'avez qu'à sortir :
Quand il en sera temps, sans vous je puis partir.
Allez.

CARRIEU

Me retirer! Oh! la chose est plaisante,
C'est pour vous obéir qu'ici je me présente?
J'ai mon ordre à remplir et je le remplirai.

HERVÉ

Quel ordre?

CARRIEU

Vous devez, ou de force ou de gré,
Dès ce soir, à Karnak, sans plus tarder me suivre.

HERVÉ

Quoi! faut-il qu'en vos mains moi-même je me livre!
Pourquoi?

CARRIEU

Pourquoi ? cela ne me regarde pas.
Vous non plus : vous n'avez qu'à marcher sur mes pas;
Venez, l'ordre est formel, j'obéis...

HERVÉ

Non ! je reste.
Contre vos procédés de nouveau je proteste.
Et ce n'est pas de vous que j'apprends mon devoir.

CARRIEU, au comte.

Monsieur, si vous avez sur lui quelque pouvoir,
Faites que sur-le-champ cet enfant m'obéisse.

HERVÉ

Mon père, voulez-vous que votre fils trahisse?

CARRIEU

Me faudra-t-il alors l'arracher de vos bras?
Je viens pour le sauver.

LE COMTE, surpris.

Je ne vous comprends pas...

HERVÉ, après un silence.

Mon père, écoutez-moi : vous allez tout comprendre :
A Vannes, pour mourir, demain je dois me rendre.
Dieu le veut. Dès longtemps j'acceptai ses arrêts,
Mais ce soir, le hasard permettait qu'ici près
A deux pas du manoir on s'arrêtât un heure.
Pardonnez, j'ai voulu saluer la demeure
Où se cachait l'amour d'un père... et j'ai juré
Qu'au rendez-vous du sang, demain, je me rendrai.
A ce prix, on daigna relâcher la victime.
Je vous aimais, mon père, et ce fut tout mon crime.
Une dernière fois, je voulais vous revoir :
Mais je ne voulais pas, manquant à mon devoir,

Même pour me sauver trahir la foi jurée.
Voilà pourquoi, tantôt, prolongeant la soirée,
Repoussant votre main qui voulait m'entraîner,
A vous désobéir je devais m'obstiner.
J'espérais au matin vous dérober ma fuite...
Vous savez tout.

A son père.

Eh bien! blâmez-vous ma conduite?

LE COMTE, s'asseyant à la table.

O ciel!

Il plonge son front dans ses mains.

HERVÉ

Et moi qu'on vit ainsi vous résister,
Je pourrais sous vos yeux, faible et lâche, accepter
Ce plan contre lequel tout mon honneur proteste!
Je restais malgré vous et malgré lui je reste.

CARRIEU

Malgré moi? Nous verrons, jeune homme! Tout cela,
Ce sont beaux sentiments, mais les ordres sont là.
Le commandant Larrœur m'a donné ma consigne,
C'est vous Loch'Maria que son ordre désigne,
Et je suis le chemin que lui-même a marqué.

HERVÉ

Ah! Larrœur, dites-vous, vous a tout indiqué!
Père, comprenez-vous leur lâche félonie?
Voulant rire demain de mon ignominie,
Et me livrer à tous, flétri, sans jugement,
Ils viennent en secret m'enlever nuitamment.

A Carrieu.

Vous aviez calculé votre coup par avance;
Vous saviez bien qu'ici je serais sans défense.
Demain, mes compagnons, tristes, baissant le front,

Et rougissant, honteux, de ce dernier affront,
Entendront proclamer mon nom dans le silence.
Ignorant à quel point on m'a fait violence,
Ils croiront que je manque au rendez-vous du sang,
Et leur dernier soupir flétrira l'innocent!...
Quelle que soit, Monsieur, la sévère consigne,
Ce que vous venez faire est une chose indigne.
Tout vous condamne, tout : ma honte, mon courroux,
L'honneur, si vous l'avez encor vivant en vous,
Et jusqu'à ce vieillard dont le silence auguste
Montre à qui sait juger si ma colère est juste,
Et qui m'aimerait mieux voir mourir sous ses yeux,
Que d'accepter la vie à ce prix odieux.

CARRIEU

En vérité, c'est trop céder à la folie!
Eh bien! de ce serment fatal on vous délie.

HERVÉ

Quoi! je suis délié de mon serment?

CARRIEU

Je viens
Pour sauver votre vie et briser vos liens.
Et puisque vers Karnak un ordre vous dirige,
Puisqu'à vous y mener le même ordre m'oblige,
Je ne vois pas pourquoi, repoussant cette main,
Vous refusez encor de vous mettre en chemin.

HERVÉ

Mais mon honneur, Monsieur?... Ma foi?... Ma conscience?

CARRIEU

Vous lassez à la fin ma longue patience :
Que me font les débats de votre honneur? Pourquoi,
Quand nous venons ici dégager votre foi,
Ne voir en nous que piège et qu'embûche tendue?

LE COMTE, se levant.

Le serment est rompu ?... La parole est rendue ?
Vous l'affirmez ? Mon fils, dans ce cas...

HERVÉ, hésitant.

Croyez-vous,
Mon père ? je ne sais...

LE COMTE, à Carrieu.

Monsieur, répondez-nous :
Nous avons droit d'avoir une parole expresse,
Mon fils peut-il remettre en vos mains sa promesse ?

CARRIEU

Je vous l'ai dit trois fois, puis-je être plus formel ?

HERVÉ

Un instant : et l'otage ?

LE COMTE, surpris.

Un otage ?

HERVÉ

Noël.
Il s'est hier pour moi mis de lui-même en gage.

CARRIEU

Eh bien ?

HERVÉ

Mon seul retour de vos mains le dégage.
Que ferez-vous ?

CARRIEU, embarrassé.

L'otage ? un enfant de quinze ans,
Pris au hasard parmi les fils de paysans !

HERVÉ

Cet enfant de quinze ans à l'âme pure et fière,
Qui, voulant adoucir pour moi l'heure dernière,

A pris sans hésiter ma place...
... En ce moment,
Dans quelque corps de garde il dort paisiblement.
Autour de lui la mort étend son aile sombre,
Mais sans s'inquiéter, il repose à son ombre,
Souriant dans son rêve aux espoirs du bonheur :
Il sait bien qu'il vivra, j'ai juré sur l'honneur.
Si je ne reviens pas?...

CARRIEU

Après tout... que m'importe!
Le vent a-t-il souci des feuilles qu'il emporte?

HERVÉ

Alors, c'est vous, Monsieur, qui, semblable à ce vent,
Emportez sans pitié les jours de cet enfant!
Pour vous, c'est un roseau, que tout pied brise et foule,
Une herbe que l'on jette au fleuve qui s'écoule!
Non! Non! répondez-moi? si je suivais vos pas...
A Vannes, si demain je ne revenais pas,
Vos chefs oseraient-ils fusiller mon otage?

CARRIEU

Oh bien!... un paysan!...

HERVÉ, au comte.

En faut-il davantage,
Mon père?...
... Juste Ciel! qu'allais-je faire? Eh quoi,
Ce paysan, demain, serait donc mort pour moi?
Et parce que le sang qu'il reçut de ses pères
Est formé de sueurs et de larmes amères,
Et parce que ce sang est un sang d'ouvrier,
Il peut tomber sans choix et couler sans crier?
La terre avec dédain boira cette eau vulgaire!

A Carrieu.

Peut-être pour excuse invoquez-vous la guerre,

Et la nécessité qu'elle fait de tels coups?
Mais cet enfant prit-il les armes contre vous?
L'a-t-on vu, quelque part sur vos champs de batailles,
Justifier le droit de telles représailles?

Au comte.

Père, si je cédais, quel voile assez épais
Pourrait à tous regards, ici, cacher mes traits...
Aux murs quel nouveau crêpe il vous faudrait étendre!
Je rougis un instant d'avoir semblé l'entendre.
J'hésitais... j'allais fuir, car je ne croyais pas
Qu'un homme, qu'un soldat pût descendre aussi bas.
Un mot m'a révélé la trame et le complice,
Il suffit. — Je choisis, j'aime et veux mon supplice.

A Carrieu.

Vous vouliez du château que je parte? Je pars,
J'ai hâte de courir à Vannes, aux remparts,
Sous le tour de Clisson où l'appel doit se faire.
Dieu! ce soir votre arrêt m'avait semblé sévère :
J'aimais la vie, hélas! et mourir à seize ans,
Quand l'avenir est plein de rêves caressants,
Mourir, les fleurs en mains, sans finir sa couronne,
A l'aube, voir déjà l'ombre qui m'environne :
Ah! mon cœur, tout chrétien qu'il était, en saignait,
Et, frémissant tout bas, ce cœur se résignait.
Mais j'appelle à présent leurs balles homicides.
Je cours... et je me jette en leurs bras fratricides
Et portant à la mort mon honneur et ma foi,
Je tomberai criant : « Pour mon Dieu! Pour mon Roi! »
J'ai tout dit... et je pars.

CARRIEU, l'arrêtant.

Partir, c'est autre chose!
Et ne suit pas qui veut le plan qu'il se propose.

Aux Bleus.

Que deux hommes armés veillent aux corridors ;

Quatre autres garderont les portes du dehors.

Allant à la fenêtre.

Point de balcon.

A la porte.

Verrous parfaits !

Frappant aux murs.

Bonne muraille !

Solennel, montrant son pistolet aux soldats.

Si le diable en sortait, soldats, qu'on le mitraille.
Un mot dit par ceci lui brouillerait son jeu,
Le diable pour le coup n'y verra que du feu.
Dans une heure à minuit nous nous mettrons en route.
Toi, vieillard, si jamais ce jeune homme t'écoute,
Epuise à l'entraîner tes éloquents discours,
Sinon il me faudrait avoir d'autres recours.
Deux brasses de liens et ces dures menottes
Lui feraient, sans mentir, bientôt changer de notes.
Aux caves du château conduisez-nous, valets ;
Tout peut être suspect, ici, visitons-les.
Au revoir, beau jeune homme, adieu, vieillard austère !
Je veux de vos bons mots découvrir le mystère ;
Il faut, si je m'en crois, que le vin soit exquis
Qui donne tant de cœur à tous ces vieux marquis.

Aux soldats du corridor.

Vous, fermez au verrou la porte.

Tous sortent, la porte se ferme.

SCÈNE VII

LE COMTE assis à la table. — HERVÉ

Un long silence.

HERVÉ

Eh bien, mon père,
On veut que vous parliez, vous parlerez, j'espère :

M'allez-vous décider à rester dans leurs mains ?
Les chemins sont ouverts... prendrais-je ces chemins ?

LE COMTE, sombre.

Que pouvons-nous contre eux sans recours et sans armes!
Ah ! je croyais avoir versé toutes mes larmes...
Je croyais — pardonnable illusion du cœur —
Avoir des trahisons épuisé la noirceur,
Je le croyais ! voici qu'impitoyable et lente,
Comme un flot jette au vent son écume sanglante,
La honte m'envahit de ses derniers affronts.

HERVÉ

Dites-moi quel parti, mon père, nous prendrons ?

LE COMTE

Le parjure... ou la mort : que veux-tu que je fasse ?
Comme en un seul moment tout a changé de face !
Je ne puis rien vouloir, comment puis-je t'aider ?
Trop éclairé, mon cœur ne peut rien décider.

Se levant et joignant les mains, avec douleur.

Mon Dieu ! n'aurais-tu pas des flèches amoureuses
Qui, perçant à la fois deux âmes malheureuses,
Uniraient dans la mort le père avec l'enfant ?

HERVÉ

Pourquoi former un vœu que le Ciel vous défend,
Père... il connaît votre heure et vous devez l'attendre,
Mais pour moi, cette mort est là, je crois l'entendre...

LE COMTE

Que dis-tu ?

HERVÉ, s'animant.

... Je la vois... qui m'appelle...

LE COMTE

Insensé !...

HERVÉ

... Suprême espoir qui reste à mon honneur blessé !

LE COMTE

La mort ? Tu vois en elle un terme à ta souffrance ?
Non, même de la mort tu n'as plus l'espérance !

Montrant le corridor où veillent les Bleus.

Et ne sont-ils pas là, tout près, veillant sur toi !
Rien ne peut te soustraire à cette inique loi :

Sombre.

En te rendant la vie, on t'oblige au parjure.

HERVÉ

Plutôt mille trépas que semblable souillure !

LE COMTE

Mais ce trépas enfin que tu voudrais braver,
Ces portes, ces verrous sont là pour l'entraver...
Toute issue est fermée à jamais...

HERVÉ, regardant le souterrain.

Non... pas toutes !

LE COMTE

Et l'opprobre t'attend. (*Il s'assied, sombre.*)
Demain, quand sous ces voûtes
J'errerai seul, cherchant mes bonheurs envolés,
Deux spectres heurteront partout mes pas troublés :
Toi d'abord, ô mon fils, dont ils vont souiller l'âme !
Puis l'autre, mon Henry, le déserteur... l'infâme.
Je vous verrai tous deux sur mon cœur, acharnés;
Pour déchirer ce cœur, tous deux vous étiez nés.
Si la mesure, ô Dieu, n'est pas assez remplie,
Pour comble à tant de maux donne-moi la folie !
La folie... oublier ! pouvoir rire de tout,
Devenir pour moi-même un objet de dégoût,

Voir tout le monde fuir quand passera mon ombre,
Etre comme un hibou, l'hôte de la nuit sombre !
Je puis bien, n'est-ce pas, me souhaiter ce sort ?
Et pour moi, la folie est la sœur de la mort.

Se levant précipitamment et courant au fond.

Mais non ! Porte, ouvre-toi !...
... Qu'est-ce que je vais dire ?
Si mon fils y passait, je devrais le maudire.

Revenant en avant, égaré.

La vie est là, cachée avec la honte. — Horreur !...

HERVÉ, montrant le souterrain à son père
et le conduisant à l'entrée.

La mort est là, cachée avec tout mon honneur !

Avec rapidité.

Les chevaux sont encor sellés près de la porte,
Jusqu'à Vannes l'un d'eux sur-le-champ me transporte,
A mes fiers compagnons je cours me réunir
Et je tombe en laissant intact mon souvenir.
Adieu, mon père.

LE COMTE

Hervé... non, non !

HERVÉ, entrant dans le souterrain.

La mort m'appelle :
Mais la mort pour l'honneur est la mort la plus belle.
Adieu. (*Il baise la main du Comte et disparaît.*)

LE COMTE, courant à la porte secrète

Mon fils !

HERVÉ, dans le lointain

Adieu !

SCÈNE VII

LE COMTE, seul.

Parti ! c'est impossible !
Alerte !... j'aurais dû me montrer inflexible...

Il court vers la porte.

Il faut le suivre... A moi ! Vite !... il serait trop tard !...

Il secoue la porte du fond où veillent les soldats.

SCÈNE VIII

CARRIEU. — Les soldats.

1er SOLDAT

Pourquoi ces cris ?

CARRIEU, accourant.

Ce bruit? quoi ! rien que le vieillard?
Et l'autre ? ton enfant ? tu gardes le silence?

Aux soldats.

Mais je l'avais remis à votre vigilance,
Et vous l'avez laissé partir ! ah ! mort à tous !

LE COMTE

Mon enfant est parti, seul, Monsieur, calmez-vous.

CARRIEU

Mais par où ? Mais comment ?

(Le Comte lui montre du doigt le souterrain)

Quoi ! ce corridor sombre !
Ah ! ces châteaux maudits cachent l'enfer dans l'ombre !
C'est par là ? (*Le Comte fait un signe affirmatif.*)
Mais pourquoi ?

LE COMTE, s'avançant rapidement.

Demain, au tribunal,
Quel chef doit présider à l'appel nominal ?

CARRIEU

Hoche.

LE COMTE

C'est bien, je pars. Il en est temps encore.
A Vannes, je serai demain avant l'aurore.

CARRIEU

Comment ?

LE COMTE

Oh ! je connais le pays, Dieu merci,
Et puis rejoindre Hervé par plus d'un raccourci.

CARRIEU

En ce cas, je vous suis ; vous les hommes, en selle !
A part.
Larrœur ne pourra pas incriminer mon zèle.
Haut.
Mais l'enfant est perdu s'il arrive avant nous.

LE COMTE, qui va sortir, se retourne fier.

Alors, à ses côtés je mourrai sous vos coups.
Il sort.

RIDEAU

ACTE III

A gauche, tour de Clisson ; remparts ; au pied de la tour, rivière, un pont. A droite des arbres, commencement de la promenade « La Garenne ».

Deux soldats. L'un assis nettoie ses armes, l'autre est debout appuyé sur son fusil.

SCÈNE I

1er SOLDAT, assis.

Tu dis que ce matin...

2e SOLDAT, debout

A l'aurore levée,
L'estafette, bon train, nous était arrivée.

1er SOLDAT

C'est la grâce ou peut-être... un sursis.

2e SOLDAT

Oh ! tant mieux.
Egorger des vaincus, c'est office odieux.
De Tallien, dit-on, nous viendrait ce message.
Le citoyen Larrœur le guettait au passage ;
Il a saisi le pli, l'a lu l'œil enflammé,
Mais alors le portail de la cour s'est fermé,
Et je n'ai plus rien vu.

1er SOLDAT

Rien ?

2e SOLDAT

Pourtant, sans escorte,
Bientôt le général s'échappait de la porte.
Pâle, les poings serrés, marchant fiévreusement,
Puis le long des fossés s'arrêtant par moment,
Et fouettant les genêts à grands coups de cravache.

1er SOLDAT

Qui sait les plans nouveaux que cet ordre nous cache?

Sonnerie au dehors.

2e SOLDAT

Voici des prisonniers qu'on sonne le lever.
Tu vas de ce côté les voir tous arriver.

1er SOLDAT

Je reste et les attends. (*Un silence.*)
La belle matinée !

Plus sombre.

Dans le deuil et le sang, peut-être terminée.

2e SOLDAT

A sept heures quand même, il faut être aux glacis.

1er SOLDAT

Tu doutes de la grâce ?

2e SOLDAT

Encor plus d'un sursis.

Il sort.

SCÈNE II

Un soldat. — NOËL TORREC. (Il a des joncs passés dans sa ceinture comme un petit vannier.)

SOLDAT

Eh bien, l'enfant, la nuit?...

NOËL, gaiement

... S'est passée à merveille.

SOLDAT

Sans peur?

NOEL

Pourquoi la peur? Quand le soleil m'éveille,
J'ai coutume aussitôt d'offrir mon âme à Dieu.
En voyant sur mon front s'étendre le ciel bleu,
Ce matin, tout mon cœur est monté de lui-même :
Il est court le chemin qui mène à ceux qu'on aime.

SOLDAT

C'est étrange!

NOEL

Voyez, comme le jour est pur!
Et ce lierre là-bas qui court le long du mur...
Et ces roseaux courbés par l'eau qui fuit limpide,
Sous cette arche emportant son flot clair et rapide...

SOLDAT, à part.

Qu'ont-ils donc ces enfants qu'ils ne tremblent de rien,
Et quand nous frémissons qui donc est leur soutien?

NOËL, allant au fond vers la tour.

Avez-vous remarqué ces deux nids d'hirondelles?
Ah! Ces oiseaux, monsieur, sont des oiseaux fidèles,

Sous les mêmes créneaux et dans le même endroit,
Je les vis l'an passé poser leur nid étroit.
Qui voudrait effrayer ces chers oiseaux qu'on aime?...
De l'amitié, dit-on, c'est le vivant emblème.

Revenant brusquement en avant.

Monsieur, quelle heure est-il ?

SOLDAT

Six heures ont sonné.

NOËL

Encore une heure !

SOLDAT

Encore ! Etrange condamné,
Qui garde jusqu'au bout tranquillité pareille.

NOËL, s'asseyant et tirant ses joncs tressés.

C'est que je voudrais bien finir cette corbeille,
Savez-vous qu'on la vend vingt sols, sans marchander,

Il tresse sa corbeille.

Et le voisin hier vint me la commander.
Quelqu'un lui portera ce travail. Il faut vivre.
Souvent la route est dure à qui seul doit la suivre :
Chaque instant vaut de l'or à qui sait l'employer,
Nous n'avons qu'un métier, nous autres, travailler.
Point de pain pour celui qui chôme en sa demeure.

SOLDAT

Voyons, mon gars, réponds, sais-tu que tout à l'heure...

NOËL

Eh bien ?

SOLDAT

Au loin, vois-tu ces faisceaux, ces soldats,
Et ces fusils brillant au soleil ?

NOËL, indifférent.

Ah ! là-bas ?

SOLDAT

Oui, là-bas. En un tour de main, sur un seul signe,
Il suffit et chacun tire, c'est la consigne.
Tout sera fait.

NOËL, naïf.

Après ?

SOLDAT

Mais pour tous, c'est la mort.

NOËL, même jeu et tressant sa corbeille.

Si vous voulez que, moi, je partage leur sort,
Il faudrait avancer le signal de la fête,
Car si votre besogne à sept heures n'est faite,
Je ne pourrais avoir ma place...
... Il sera là !

SOLDAT

Qui? Lui ?

NOËL

Lui, mon bon maître.

SOLDAT

Oh ! quand il s'en alla,
Crois bien, mon pauvre enfant, qu'il emportait ta vie,
Et que de revenir il n'aura nulle envie.

NOËL

Il reviendra !

SOLDAT

Tu crois ?

NOËL

Je crois qu'il reviendra.
Mon maître, sur l'honneur, en partant le jura.
Et chez nous le serment n'est point chose frivole.

SOLDAT

Un baiser de son père, et le serment s'envole.

NOËL

Plutôt que d'y manquer, ils viendraient tous les deux.

SOLDAT

C'est fier ton salut à coup bien hasardeux.

NOËL

Oh ! je sais, sans mentir, à qui je le confie :
De mes maîtres, jamais mon cœur ne se défie.

SOLDAT

Grossière illusion !

NOËL

Trop heureux de mourir,
A la mort pour eux seuls on me verra courir.
Mais si vous attendez, hélas ! il faudra vivre.
Et leur retour ici de la mort me délivre.

SOLDAT

Rien ne peut t'arracher à ton aveuglement?

NOËL, se levant fier.

Hé quoi, vous n'avez donc jamais prêté serment ?

SCÈNE III

Les Mêmes, BLAD et LARRŒUR. NOËL va se rasseoir au fond et tresse sa corbeille. Le soldat se promène au fond en sentinelle.

BLAD

Eh bien ? que ferez-vous ?

LARRŒUR

Je fusille.

BLAD

Ici même ?

LARRŒUR

Ici ; qui peut blâmcr cette mesure extrême ?

Montrant une lettre.

Tallien saurait-il être plus clair ?

BLAD

Comment ?

LARRŒUR

Je me range après tout à son commandement.

BLAD

Je le croyais hostile à semblable tuerie.

LARRŒUR

Tallien, comme moi, veut sauver la Patrie.
Pour arrêter le mal sans cesse envahissant
Entre les émigrés et nous, il faut du sang.

BLAD

Et vous le verserez ?

LARRŒUR

Sans le moindre scrupule ;
Insensé qui faiblit et lâche qui recule.
La France est en péril, l'ordre est là, j'obéis.

BLAD, un peu ironique.

Oh ! c'est à bon marché sauver votre pays !
Mais Hoche accepte-t-il le plan que l'on vous trace?

LARRŒUR

Hoche s'est par sa faute attiré sa disgrâce ;
Ses airs de gentilhomme ont gâté sa valeur :

Car, soit dit entre nous, Hoche est un peu trembleur ;
Nul ne sait mieux que lui conduire une bataille,
Et nos meilleurs soldats ne vont pas à sa taille;
Oui, certe, en général, il joue avec la mort,
Mais il tremble devant l'ombre d'un seul remord.
Il craindrait de mêler l'innocent au coupable,
Quand un homme a ces peurs, je l'estime incapable.

BLAD

Oh ! vous allez bien loin.

LARRŒUR

Je vais jusqu'où je dois.
Si l'on n'étouffe pas, dès les premières fois,
Les reproches secrets de la vertu qu'on blesse,
C'en est fait, nos remords feront notre faiblesse.

BLAD, ironique.

Êtes-vous convaincu, vous qui parlez ainsi ?

LARRŒUR

Si je ne l'étais pas, me verriez-vous ici ?
D'ailleurs, douter de moi, c'est bien peu me connaître.

BLAD, sceptique.

Oh !... l'on n'est pas toujours ce que l'on veut paraître.

LARRŒUR, un peu piqué.

Croyez-le donc : mon rôle en tous points m'est marqué;
Mais volontiers je suis ce qui m'est indiqué.
Lisez. (*Il lui tend un pli.*)

BLAD, lisant.

Au nom de la République une et indivisible, Citoyen Larrœur :

La Convention, craignant que la clémence n'épargne à tort les émigrés, vous charge, vous citoyen Larrœur,

de les exécuter tous, soit à Vannes, soit à Auray au plus tôt.

En cas d'impossibilité de votre part, vous pouvez vous choisir, en dehors du général Hoche, un suppléant qui sera chargé de tous vos pouvoirs.

Salut et Fraternité.

TALLIEN.

LARROEUR

Qu'en dites-vous?

BLAD

Rien. La lettre est expresse,
La fortune vous comble, et le ciel vous caresse :
Mais pour juger d'un jour, il faut attendre au soir.

LARROEUR

Vous dites?

BLAD

Un proverbe.

LARROEUR, piqué.

Ah !

BLAD, indifférent.

Gardez votre espoir.

LARROEUR, à part.

Jaloux!

NOËL, se levant et finissant sa corbeille.

Fini.

Aux soldats.

Mais vous n'étiez pas bon prophète,
L'heure approche et voyez...

SOLDAT

Quoi?

NOËL

Ma corbeille est faite.

A Larrœur et à Blad.

Messieurs, je...

BLAD, brusque.

Que veux-tu ?

NOËL

Ma place au rang de mort :
J'ai suivi leur convoi, je veux avoir leur sort.

LARRŒUR

Il est fou !

BLAD, avec pitié.

Pauvre enfant !

NOËL

Moi ! fou ? Ma tête est saine.

BLAD, à part.

Il manquait cet acteur à la dernière scène,
Dans ce drame joué par notre cruauté
Il vient mêler l'éclat de sa fidélité.

NOËL, à Larrœur.

Monsieur, si par pitié, vous devanciez votre heure ?

LARRŒUR, pensif, à part.

Quoi donc ! Il semble égal à cet enfant qu'il meure
Loin des siens et du toit où sa mère l'attend !

NOËL

La mort pour le sauver, et je mourrai content.

LARRŒUR, à part.

Et c'est moi qui d'un mot ferai tomber sa tête !
Mais s'il meurt, l'autre vit...

NOËL, qui a regardé à gauche.

Voici que tout s'apprête!

LARRŒUR, pensif.

Et l'autre... il faut qu'il vive... et rien n'est superflu
Pour atteindre le but où l'on s'est résolu.

NOËL, même jeu.

Les soldats sont rangés...

LARRŒUR, brusquement.

Va faire ta prière,
Que la foi t'adoucisse au moins l'heure dernière.

NOËL

C'est fait depuis longtemps! mais, de grâce, hâtez
Le signal!

BLAD, à Larrœur.

Et si l'autre... ici...

LARRŒUR, vivement.

Vous y comptez?
Allons donc! — En tout cas l'ordre est là qui nous presse —

Montrant les prisonniers.

A quoi bon prolonger leur suprême détresse?
Blad, vous dirigerez le cortège.

BLAD

Pourquoi?
Carrieu ne saurait-il remplir pareil emploi?

LARRŒUR

Sur mes ordres, Carrieu remplit un autre office.

BLAD

Pourtant...

LARRŒUR, impérieux.

Allez !

A part.

A-t-il soupçonné l'artifice ?

BLAD

« Allez ! » C'est jusqu'au bout trancher du général !

LARRŒUR, impatient.

Et parbleu ! cet emploi ne vous sied pas si mal !

BLAD, piqué.

Cependant...

LHRROEUR, brusque.

Il suffit. — Allez.

Aux soldats.

Justice prompte.

NOËL

Et moi, Monsieur ?...

LARRŒUR

Et toi !... va par-dessus le compte !

NOËL

Oh ! merci !

LARRŒUR, aux soldats.

Par la droite ! en avant !

SCÈNE IV

Entre HOCHE

HOCHE

Arrêtez !

L'heure a-t-elle sonné ?

LARRŒUR

Général,... Permettez !

HOCHE

Répondez : c'est cela que je veux vous permettre,
Aux ordres qu'on vous dicte il faut bien me soumettre :
On veut que, sans merci, vous répandiez le sang ;
Comme à semblable tâche ou m'estime impuissant,
Répandez puisque c'est, Monsieur, votre apanage ;
Mais ne devancez pas le moment du carnage.

LARRŒUR

Comment ! le devancer ?

HOCHE

Oui, ce jeune émigré
A qui devant moi-même hier, et de plein gré,
Vous donniez ce matin comme délai suprême,
Ce jeune homme...

LARRŒUR

Devait revenir ici même,
Je le sais ; il n'est pas revenu, voilà tout.

HOCHE

C'est bien, mais, vous deviez l'attendre jusqu'au bout.

LARRŒUR

Hé quoi ? Vous pensez donc qu'il reviendra ?

HOCHE

Peut-être.

LARRŒUR

Dans le fragile espoir qu'il va bientôt paraître
Il nous faudra l'attendre alors les bras croisés ?

HOCHE, calme.

Jusqu'aux derniers moments que vous avez fixés !

BLAD

C'est juste.

HOCHE, aux soldats, avec autorité.

Rentrez.

Les soldats s'éloignent.

LARROEUR

Quoi!... c'est ainsi qu'on me leurre!

HOCHE, très calme et scandant sa phrase.

— Jusqu'aux derniers moments de cette dernière heure. —
Moi, témoin du serment que l'on vous a juré,
Je veux le respecter jusqu'au terme expiré.

LARROEUR

Cependant j'ai cet ordre et nul ne le discute.

HOCHE

Je ne céderai pas d'une seule minute.

LARROEUR

Mais sept heures enfin...

HOCHE

... N'ont pas encor sonné.
C'est le terme qu'hier vous-même aviez donné.
Nous attendrons.

LARROEUR

O rage!

HOCHE, s'animant.

Oui, oui! quoiqu'il m'en coûte,
Jusqu'au dernier instant je vous barre la route.
Prenez votre parti; c'est mon droit.

LARROEUR, un peu ironique.

Mais après?

HOCHE, amer.

Après? puisque Paris vous envoie un exprès,
Suivez de point en point ce que dit votre lettre.
Après... je ne suis rien et vous êtes le maître !

Hoche, s'assied à droite.

LARROEUR, avec doute.

Oh ! le maître !

HOCHE, se levant violemment.

Comment, vous doutez : relisez !
Les mots sont assez clairs, les termes bien pesés.

Lui arrachant la lettre de Tallien.

« *La Convention craignant que la clémence n'épargne à tort les émigrés...* »
Pour ne pas tout saisir, suis-je atteint de démence?

LARROEUR

Général...

HOCHE, vivement.

Taisez-vous. On craint tant la clémence !
Et de qui la craint-on?

LARROEUR, froid.

Vous vous compromettez,
Général !... Prenez garde...

HOCHE

Et vous, vous m'insultez !
Ah ! je me compromets : il est de bonne guerre
D'ajouter : vous du moins, vous ne le faites guère.
Essuyez votre joue après un tel soufflet :
Vous ne rougissez pas d'aller, rampant valet,
Mendier de la mort le honteux monopole !

LARROEUR

Sur-le-champ, retirez cette lâche parole !
Je n'ai rien mendié !

HOCHE

La preuve en est au bout.
En vain vous vous cachez, ces lettres disent tout.
On sait lire à travers votre pose affectée,
Il est des mendiants dont la main est gantée.

LARROEUR

Moi ! Mendiant ! Affront plus cruel que la mort !
Moi ! lâche ! Général...

HOCHE, s'asseyant, calme.

Je m'arrête, — j'ai tort —
Je devais, méprisant jusque dans mon silence,
Opposer mes dédains à tant de violence,
C'eût été le traiter comme il l'eût mérité,
J'ai donc en lui parlant blessé ma dignité.
Il suffit ! Je me tais.

LARROEUR, violent.

Il suffit ! Parle encore,
Ta langue en me blessant au moins te déshonore !

Se retournant vers le fond.

Et vous, sachez-le bien : loin de le convoiter,
Cet honneur de bourreau, je voulais l'éviter.
Sachez-le bien : je suis les ordres qu'on me donne.
Vous croyez qu'à la haine, ici, je m'abandonne ;
On a dit que, soigneux d'acquitter mon passé,
Je me réjouissais de tant de sang versé.
Oui, je sais qu'on l'a dit, et je vois qu'on le pense :
Mais le meurtre jamais ne fut ma récompense.

HOCHE, ironique.

J'admire vos transports !

LARROEUR

Sauver la Nation,
Fut et sera toujours ma seule ambition.

Et pour montrer à tous que ma parole est vraie,
Que rien ne m'a séduit, comme rien ne m'effraie,
Libre de députer, aux termes de l'exprès,
Un homme qui préside aux lugubres apprêts,
A qui la veut avoir, je céderai ma place.

HOCHE

Vraiment? Est-ce la peur qui maintenant vous glace?
Hier, à fusiller, vous nous trouviez trop lents...
Et quand tout aujourd'hui paraît servir vos plans,
Quand un ordre vous vient, net, formel, authentique,
Pour couvrir votre haine... ou votre politique...
Vous sembleriez craintif...

LARRŒUR

Non.

HOCHE

... Et même indulgent?
Je ne vous croyais pas l'esprit... aussi changeant.

LARRŒUR

Je n'ai rien à changer et rien non plus à craindre.
A d'autres volontiers, je laisse l'art de feindre.
L'honneur de commander le feu, je l'offrirai...

BLAD, l'interrompant.

A qui veut le prendre?

LARRŒUR

Oui! Puis, je pars pour Auray.

HOCHE

A merveille, il choisit le sang qu'il veut répandre.

LARRŒUR

Mais ce choix par hasard de vous doit-il dépendre?
J'ai droit de me choisir un suppléant...

BLAD

Eh bien !

J'accepte, moi !

LARRŒUR

Vous ?

BLAD

Moi. Vous ne répondez rien ?
Vous avez dit : je donne à qui le veut mon poste !...
Soit ! Je veux présider au sanglant holocauste.

LARRŒUR

Vous, Blad ?

BLAD

Vous l'avez dit.

HOCHE

J'en suis témoin.

LARRŒUR, après hésitation tendant sa lettre de pouvoir.

Tenez.

BLAD

Et j'exécuterai tous les ordres donnés.

LARRŒUR

Je ne retire rien, faites... mais prenez garde !

BLAD

Le soin de tout conduire à présent me regarde,
Vous êtes sans pouvoir ; mais vous l'avez voulu,
C'est vous seul qui m'avez rendu maître absolu.

LARRŒUR, ironique.

Mais sept heures, mon cher, sont-elles bien sonnées ?
On pourra de haut lieu contrôler vos menées.
N'est-ce pas, général ? Qu'en pensez-vous ?

HOCHE, toujours assis.

Qui ? Moi ?
Pour lui comme pour vous, j'établis même loi.

NOËL, s'approchant en avant.

Ecoutez, au clocher lointain...

BLAD, anxieux.

L'horloge sonne ?...
Est-il venu ?...

LARROEUR, regardant Hoche.

J'attends.

BLAD, à des soldats au fond.

Qui voyez-vous ?...

1er SOLDAT, au fond, après un temps.

... Personne !

NOËL

Eh bien ! je meurs pour lui, mais on l'a retenu :
Sans cela, je le jure : il serait revenu.

LARROEUR

Mensonge !

NOËL

On l'a trahi.

BLAD

Quoi qu'il en soit, en route !

NOËL

Après ma mort, le Ciel dissipera le doute,
Mais que Dieu soit béni qui permet...

Paraît Hervé.

SCÈNE V

LES MÊMES. — HERVÉ DE LOCH'MARIA

HERVÉ entre en courant.

Halte-là !

LARROEUR

O ciel !

HERVÉ

J'arrive à temps.

A Hoche.

Général, me voilà !

NOËL

Ah ! je l'avais bien dit ! Je connaissais mon maître,
Mais jaurais mieux aimé ne pas le voir paraître.
Pourquoi si tôt, monsieur, êtes-vous arrivé ?
Un quart d'heure plus tard et vous étiez sauvé.

HERVÉ

Général, cet enfant est libre.

HOCHE, à part.

Scène étrange !

HERVÉ

Qu'on m'indique à quel poste il faut que je me range.

LARROEUR

Lui ! revenu ! mais non : je rêve... est-ce bien lui ?

HERVÉ

Et quoi ! nul ne pensait me revoir aujourd'hui ?
Vous aviez donc alors escompté mon parjure ?
Sur mon honneur peut-être on avait mis gageure ?

LARRŒUR

Mais pourquoi? mais comment revient-il?

Allant à Hervé.

Malheureux,
Savez-vous...

HERVÉ, interrompant.

Oh ! je sais, Monsieur, qu'entre nous deux,
Vous-même avez creusé cette nuit un abîme.

BLAD, surpris.

Cette nuit?

HERVÉ

Mais le ciel a dévoilé le crime,
Et malgré vos projets...

LARRŒUR, bas à Hervé.

Oh! de grâce tais-toi,
Et permets qu'en secret...

HERVÉ, le repoussant.

N'approchez pas de moi.

LARRŒUR

On n'est donc pas venu?...

HERVÉ

Voudriez-vous encore
Que je redise à tous ce qui vous déshonore?

LARRŒUR

Mais non, mais je ne puis...

Brusquement.

Ah! si tu savais tout!

HERVÉ

Je ne sais rien qui puisse augmenter le dégoût
Qu'hier votre complot a fait naître en mon âme.

LARRŒUR

Oui, mais tais-toi !

HOCHE, se levant.

Parlez... je le veux, je réclame
Le droit d'avoir de vous la pleine vérité.

HERVÉ

Vous ignoriez le plan qu'il avait médité ?

HOCHE

J'ignore tout, mais vous, vous devez tout m'apprendre.

HERVÉ

Cet homme, cette nuit, a voulu me surprendre.

LARRŒUR

Moi ?

HOCHE, à Larrœur.

Laissez-le parler.

HERVÉ

Spéculant lâchement
Sur le délai promis par vous à mon serment...

LARRŒUR, interrompant.

C'est faux !

HERVÉ

C'est faux ? Comment ! Faut-il dire à quelle heure
Vous osiez pénétrer la nuit dans ma demeure ?
C'est faux ! Vous n'avez donc plus le respect de Dieu ?
Vos hommes étaient dix avec un chef !

BLAD

Carrieu !
Tout s'enchaîne ; il guidait hier l'arrière-garde,
Je comprends. Dans la nuit son peloton s'attarde...

LARRŒUR, brusque.

Qui vous l'a dit?

BLAD, triomphant.

... D'ailleurs il n'a pas reparu,

HOCHE, pensif.

Carrieu traître! Larrœur traître!... Qui l'aurait cru?

HERVÉ

C'est faux! on me disait : « Venez, je vous délivre,...
« A Karnak, sur-le-champ, c'est l'ordre, il faut me suivre. »

HOCHE

C'est l'ordre! Et de qui donc pareil commandement?

LARRŒUR, prenant parti.

Eh bien, de moi; Carrieu m'obéissait.

HOCHE

Vraiment!
Etiez-vous général, hier? Sans mon contrôle,
De quel droit pouviez-vous lui départir ce rôle?

HERVÉ

Vous vouliez me flétrir.

BLAD

C'est de la trahison!

LARRŒUR, à Blad.

Non pas, l'événement m'aurait donné raison.

A Hervé.

Moi, vous déshonorer, j'affirme le contraire.

HOCHE

Mais alors, à la mort vous vouliez le soustraire?

LARROEUR

C'est vrai, vous l'avez dit !

HOCHE, *froid*.

Vous vous compromettez,
Capitaine !

LARROEUR

Il se peut, et vous le souhaitez,
Je le vois.

HOCHE, *ironique*.

A Paris, on craignait l'indulgence !
Et voici l'homme intègre élu pour la vengeance,
L'homme qui sans faiblir devait tous les frapper,
A qui nul émigré ne devait échapper !

LARROEUR

Je le sais, contre moi seront les apparences ;
Libre à vous de blâmer mes justes préférences,
Je n'ai rien à cacher et rien à découvrir,
Mais, moi vivant, l'enfant ne pouvait pas mourir.
Je vous dis qu'à tout prix je ne veux pas qu'il meure...
Bien plus, je ne veux pas qu'ici même il demeure.
Ce jeune homme est à moi, c'est mon bien !
A Hervé.
Suis mes pas,
Viens !

BLAD

Permettez, ceci ne vous regarde pas.

LARROEUR

Comment ! vous osez dire...

BLAD

Et je le dis encore...
De beaux titres en vain votre orgueil se décore,
Je répète : ceci ne vous regarde plus.

LARRŒUR

Nous verrons !

BLAD

Vos efforts, Larrœur, sont superflus ;
Vous êtes sans pouvoir.

LARRŒUR

Lui, mourir ? Impossible.

BLAD

Il mourra ! Je commande et je suis inflexible.

LARRŒUR, mettant la main au glaive.

Eh bien ! pour le sauver...

HOCHE, froid.

Vous vous compromettez...

LARRŒUR

Venez..., si vous l'osez, le prendre à mes côtés.

HOCHE, froid.

Si vous levez un doigt — c'est la loi de la guerre —
Je vous fais fusiller comme un bandit vulgaire.

LARRŒUR

Malgré vous je saurai l'arracher au péril.

HOCHE, se tournant vers les soldats.

En ce cas...

HERVÉ, s'interposant.

Un instant !

Hé quoi ! suis-je assez vil,
Pour qu'à la mort chacun, sous mes yeux, me marchande?
Arrière ! quel que soit le soldat qui commande,
Je veux être à celui qui me mène à la mort.
Qu'il vienne : sans faiblir, je subirai mon sort.

Ici, me verriez-vous si j'avais voulu vivre?
C'est moi-même, Messieurs, qui dans vos mains me livre,
Moi-même, libre, pur, brisant mon avenir,
Par amour pour l'honneur jai voulu revenir.
Et me voici ; je meurs sans pâlir, Dieu m'assiste !

Un temps.

Je le dirai pourtant un seul regret m'attriste,
C'est qu'il me faut finir tué par des Français,
Mais la mort pour l'honneur vaut le meilleur succès :
Messieurs, je vous pardonne.
Adieu, Noël, courage !

Il lui serre la main. — A Blad.

Par où passer ?

BLAD

Venez.

Il sort par la gauche.

LARRŒUR

Il me l'enlève ! O rage !

Il veut courir.

HOCHE

Soldats ! gardez la place.

Les soldats forment la haie au fond.

NOËL

Oh ! moi je puis sortir.

Il sort.

LARRŒUR

Laissez-moi, de mon corps j'irai le garantir !

Les émigrés sortent en chantant.

« Je mets ma confiance,
« Vierge, en votre secours ;
« Servez-moi de défense,
« Prenez soin de mes jours. »

Les chants se perdent peu à peu dans le lointain.

SCÈNE VI

LARRŒUR. — HOCHE. — Soldats.

HOCHE, assis et froid.

Vous avez des élans que je ne puis comprendre.

LARRŒUR

Je vous dis que je veux auprès de lui me rendre.

HOCHE

Que vous fait après tout ce jeune damoiseau ?

LARRŒUR

C'est...

HOCHE

C'est...

LARRŒUR, avec désespoir.

J'ai donc tressé la trame... et le réseau,
Et je ne puis les briser !

Chant lointain du cantique des émigrés.

« Et quand ma dernière heure
« Viendra fixer mon sort,
« Obtenez que je meure
« De la plus sainte mort. »

Violent.

Qu'on me joigne au cortège,
Je veux mourir !

HOCHE, ironique.

Mais non. Tallien vous protège.

LARRŒUR

J'ai trahi, punissez mes hautes trahisons.

HOCHE

Mais pour agir ainsi vous aviez vos raisons.

LARRŒUR

Je veux mourir, vous dis-je !

HOCHE

Inutile colère !
Je ne puis vous tuer même pour vous complaire.

LARRŒUR, ironique.

Vous pouvez cependant jusqu'au bout me railler :
Et ne vouliez-vous pas tantôt me fusiller ?

HOCHE

Ne puis-je comme vous varier d'heure en heure ?
Or, deux routes s'ouvrant, je choisis la meilleure.
Je blâme vos desseins, mais sans y rien changer :
A d'autres plus puissants le droit de vous juger.
Vos lettres, votre écharpe, à mes yeux, tout vous garde !

LARRŒUR, jetant à terre son écharpe de conventionnel.

Eh bien, je foule aux pieds l'écharpe et la corcarde :
Pour mériter la mort suis-je assez désarmé ?

HOCHE, haussant les épaules.

Pauvre fou ! qui devrait plutôt être enfermé !

LARRŒUR

Fou ! moi ! vous l'avez dit ? Parbleu, la chose est sûre !
Moi-même, devant vous j'étale ma blessure...
Oui, je suis fou d'aller lui mendier la mort,
Qui donc est mieux que moi le maître de mon sort ?
De mes derniers soupirs vous faites-vous l'arbitre ?
M'allez-vous commander de survivre ? à quel titre ?

Tirant son pistolet.

De ma main... sous vos yeux...

Roulement de tambour.

HOCHE, très froid.

Ecoutez !

LARROEUR, remettant son pistolet à la ceinture.

Le signal,
Le roulement funèbre ! Arrêtez ! général !
Général ! A la mort vous pouvez le soustraire...

HOCHE

Qui ? Lui !...

LARROEUR

Dois-je le dire...
Eh bien, sauvez mon frère !

HOCHE, se levant.

Loch'Maria ?

LARROEUR

C'est lui. Je n'ai jamais prié,
Et me voici rampant et vous criant : Pitié !
Se peut-il devant vous qu'ainsi je m'avilisse !
La honte dans les yeux... savourant mon supplice,
Je vous baise les pieds...

Entrent le comte de Loch'Maria et Carrieu par la droite.

SCÈNE VII

LE COMTE

Le général ?

CARRIEU, montrant Hoche.

Voici.

LARRŒUR

Qu'entends-je ?

LE COMTE, reculant.

Qu'ai-je vu ?

LARRŒUR

Mon père !

LE COMTE

Vous ? Ici !

LARRŒUR, jetant son épée à terre.

O mort ! ô mort ! ô mort ! je saurai bien t'atteindre.

Il s'enfuit éperdu par la gauche ; un silence.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins LARRŒUR.

LE COMTE

Henry ! Lui !

CARRIEU, à Hoche.

De Larrœur nous avons tout à craindre.

LE COMTE

Est-ce un voile de sang qui m'a couvert les yeux ?...
J'ai cru revoir passer un fantôme odieux...

CARRIEU, s'approchant du Comte.

Monsieur !

LE COMTE, violent.

Le déserteur serait-il fratricide ?...

CARRIEU, à Hoche.

Où sont les émigrés ?

HOCHE, froid et bref.

Là, leur sort se décide.

CARRIEU, surpris.

Et vous ?

HOCHE, amer.

Moi, je regarde et j'attends.

LE COMTE

Ah ! Grand Dieu !
Ils sont là, mes enfants...

Il veut sortir.

HOCHE

Arrêtez-le, Carrieu.

Au comte.

Il est trop tard !

LE COMTE

Jamais.

Bruit de fusillade.

HOCHE

Entendez !

LE COMTE

On les tue?
Oh ! j'irai soulever chaque tête abattue,
Sous leur masque de sang, je les reconnaîtrai...
Mon Hervé !

HOCHE

Non, jamais je ne le permettrai.

LE COMTE

Vous me violentez ?

HOCHE

En aucune manière,
Je ne puis exaucer, Monsieur, votre prière ;
Epargnez-moi l'ennui de vous le répéter.

LE COMTE

Hé quoi ! toucher au but et me voir rejeter !
Vous ne sentez donc pas ce que mon cœur endure ?

HOCHE

Je ne puis...

LE COMTE

Hervé meurt sous mes yeux, ô torture !

HOCHE

Je ne puis.

Entre Noël.

SCÈNE IX

NOËL. — Les mêmes.

LE COMTE, courant à Noël.

Mon enfant ! Noël !... qu'en ont-ils fait ?

Silence.

J'ai tout compris à voir ton visage défait...
Ils l'ont tué ?

NOËL, lui tendant un petit scapulaire du Sacré-Cœur.

Gardez cette image sanglante,
J'ai pris ce cœur du Christ à sa bouche mourante.

LE COMTE

O cœur de mon Jésus ! ô sang de mon enfant !
Donne.

Il tombe assis la tête dans ses mains.

NOËL

Mais il est mort comme un brave, en avant.

LE COMTE, à voix sourde et lente.

Il est mort !

NOËL

En criant : Pour le Roi ! Pour la France !
Baisant le cœur du Christ, sa suprême espérance,
Il a dans ce baiser remis son âme à Dieu.
Et je l'ai vu tomber au premier coup de feu.
Sa main, tenant ce cœur, vers moi sembla se tendre ;
Mais alors un grand cri soudain s'est fait entendre.
En avant des fusils, venant de ce côté,
Pâle, les yeux hagards, un homme s'est jeté,
Sans écharpe, portant au flanc son fourreau vide ;
Au sein de la fumée, il s'est dressé livide,
Horrible ! On commandait le second coup de feu...

HOCHE, anxieux.

Et puis ?...

NOËL

Je n'ai rien vu. J'ai fui ce sombre lieu,
Emportant sur mon cœur l'image vénérée
Par le sang de mon maître à jamais consacrée.

Avec tristesse.

Je n'ai plus qu'à pleurer au pied du crucifix !

LE COMTE, se levant, sourdement.

Pour faire un apostat, Dieu prit mon premier fils.
Et voici qu'aujourd'hui, triste et funèbre échange,
Me rendant le démon, il vient de prendre l'ange ;
S'il a pitié de moi, qu'il m'achève...

Il retombe assis le front dans ses mains.

VOIX, lointaine, au dehors.

Carrieu !

CARRIEU, étonné.

Cette voix...

MÊME VOIX, plus rapprochée, mais étouffée.

Carrieu !

CARRIEU, se hâtant vers la coulisse.

Ciel !

Entre Larrœur, front sanglant, poitrine découverte et soutenu par deux soldats.

SCÈNE X

LES MÊMES. — LARRŒUR.

CARRIEU

Blessé !

LARRŒUR, d'une voix faible.

Mourant...

NOËL

Grand Dieu !

LARRŒUR, désignant le comte.

Menez-moi jusqu'à lui.

HOCHE

Vous, Larrœur...

LARRŒUR

Je succombe..
C'en est fait... à ses pieds... qu'on me traîne et j'y tombe.

D'une voix entrecoupée.

Mon père, j'ai péché contre Dieu, contre vous...
... Je voulais le sauver !...

Il tombe défaillant.

LE COMTE, se dresse brusquement et cherche à le soutenir.

Il meurt !

LARRŒUR, d'une voix mourante.

... A vos genoux.

Il tombe aux pieds de son père.

RIDEAU

DE L'AUTRE COTÉ DU MUR

NOUVELLE

DE L'AUTRE COTÉ DU MUR

I

Le Pèlerin descendait péniblement le sentier rocailleux qui conduit de la Madonna del Sasso à Locarno ; derrière lui, la chapelle et le couvent disparaissaient lentement dans le fouillis des châtaigniers : on entendait à peine l'*Ave Maria* qui sonnait au campanile.

Devant, à travers les échancrures des arbres et dans les brusques coupées des talus, on voyait le lac Majeur sans flot, sans voile, étendant des eaux pâles, que teintaient les feux du soleil couchant.

De Locarno, blotti sur la rive, on ne devinait la présence qu'à de légères buées qui montaient parmi les branches, les fumées bleues des repas du soir, et aussi au vol tournoyant des oiseaux semblant s'élever très haut pour mieux fuir le bruit, les rumeurs et la vue des hommes.

Presque chaque jour, le Pèlerin montait, le matin, la pente escarpée, son bissac sur l'épaule, où ballottaient quelques morceaux de pain quêtés aux portes.

Il s'attardait longtemps aux alentours du couvent et surtout dans le petit cloître attenant à l'église et qui domine superbement la descente de la montagne, la ville et les splendeurs lointaines du lac.

Il n'entrait jamais à la chapelle, mais, accoudé sur

le parapet, il mangeait son pain et restait de longues heures les yeux demi-ouverts, laissant avec indifférence, semblait-il, le soleil errer sur son masque terne et douloureux. Le bruit des clés du Fr. Pâcome, qui allait fermer le sanctuaire, le retirait de sa rêverie, et il descendait. D'où venait-il? Quel était-il?

Sa nationalité, son rang, son nom, son âge... On ne le savait pas.

Il avait paru dans le pays au moment où, avec les neiges fondantes, le Tessin roule dans le lac des flots plus tumultueux; le printemps commençait à poindre aux fines branches des arbres, et, avec ces premières douces brises, les jolies maisons rouvraient, dès le matin, leurs volets verts encadrés des brindilles encore ternes et sèches des vignes vierges et des clématites, mais qui, dans quelques jours, allaient de nouveau se couvrir de feuilles et projeter au-dessous leur ombre légère et flottante.

On s'était d'abord étonné de cet homme au teint blême, portant sous la pâleur qui le ravageait des traces d'une haute distinction. On l'avait questionné, cherchant à surprendre dans son accent son pays et sa famille; il s'était toujours dérobé, parlant d'ailleurs très correctement l'italien et le français : on ne pouvait demander mieux; de guerre lasse, on avait cessé toute investigation.

Le Pèlerin, c'était le nom qu'il s'était donné, avait fini par ne plus trop occuper l'opinion : on le voyait passer, doux et triste... Les enfants, qui avaient commencé par le suivre en riant, ne lui disaient plus rien. La police, car elle s'inquiète de tout, et il faut la satisfaire en tout, le considérait comme un pauvre dément, sans danger ni pour lui ni pour les autres. Les Pères Capucins, qui le voyaient rôder autour de leur monastère, lui faisaient quelques aumônes.

Bref, il avait droit de cité... Il vaquait à ses ascen-

sions quotidiennes, presque inaperçu, tellement l'accoutumance d'une part, les distractions de l'autre l'avaient peu à peu plongé dans cette ombre fatale de l'oubli que ne dissipe pas même le plein soleil.

D'ailleurs, les étrangers commençaient à affluer : Locarno doublait, et dans ce flot de touristes perpétuellement renouvelé, le Pèlerin se perdait chaque jour de plus en plus.

Souvent, le Fr. Pacôme lui-même, sacristain du couvent, avait essayé de pénétrer le mystère où s'enfonçait volontairement le pauvre mendiant : dès qu'on touchait à ce point délicat de son existence, il semblait que l'incohérence et la folie le saisissaient davantage... Il se dressait... paraissait, d'un geste apeuré, désigner la montagne qui surplombait le monastère, puis il frappait des deux mains et s'enfuyait rapidement dans la direction de la ville, tenant sa tête, comme s'il eût voulu la protéger... et ne pas entendre quelque fracas ou quelque tonnerre lointain.

Quand la conversation se prenait à un autre sujet, il était doux, aimable, raisonnant juste, s'inquiétant des plus pauvres que lui : au reste, il n'était pas gênant à la charité publique, tendait peu la main, et dormait l'été dans quelqu'une des chapelles du chemin de croix qui monte processionnellement la colline.

Quand l'hiver approchait, dès que les nuits étaient fraîches et que les feuilles commençaient à tomber, il disparaissait. On disait dans le pays qu'il s'en allait et revenait avec les hirondelles.

Or, un soir de mai 1906, qu'il descendait lentement la colline, il se heurta, à un tournant de la route, au chevalet d'un peintre en train de reproduire cet admirable paysage que forment le couvent, la chapelle, les emmêlées des grandes branches de châtaigniers, et, au fond, le lac qui vient, en s'étrécissant, se perdre, en quelque sorte, à l'embouchure toujours agitée du Tessin.

Le peintre maugréa, l'homme s'excusa, et, debout derrière l'artiste, resta longtemps en contemplation.

Le premier flot de son humeur passé, le peintre ne se sentit pas fâché que son œuvre parût intéresser un pauvre hère.

— Il y a plus de vérité dans le peuple, moins de convenu ; c'est franc, sans admiration de commande, pensait l'artiste ; cela souvent a un grand bon sens et une grande sûreté de jugement.

Il s'arrêta là de ses réflexions, posa son pinceau sur la palette et se retournant :

— Hé bien, mon ami, est-ce que vous reconnaissez?

L'homme ne répondit rien, mais il regarda attentivement la toile. A ce moment, un dernier rayon de soleil vint dorer les branches, la chapelle, la montagne et le lac.

Le Pèlerin eut un éclair dans le regard : on eût dit que ce dernier soleil dorait aussi son pâle visage, il battit des mains et cria au peintre :

— Comme cela ! Comme cela !

Le peintre se jeta sur son pinceau, il avait compris l'effet de cette lueur d'un instant : la vie du jour qui allait mourir.

Mais déjà le soleil avait disparu et tout s'était subitement éteint dans le paysage.

— Trop tard, dit le peintre un peu déçu.

— Oui, répondit le Pèlerin, trop tard, trop tard !... et sa figure prit une expression douloureuse qui impressionna le peintre.

— Trop tard... pour aujourd'hui, — mais demain...

— Ah ! oui, demain, murmura le Pèlerin..., demain, demain...

Et il s'éloigna en répétant :

— Demain, trop tard, trop tard, demain...

Le peintre voulut lui parler, le mendiant était déjà loin.

— Voilà un pauvre bizarre, se dit-il à lui-même : n'empêche que ces gens du peuple ont l'œil ouvert sur le beau. Ce dernier rayon de soleil fera tout mon tableau. Demain... trop tard, trop tard, demain...

Et il répétait inconsciemment en rangeant ses couleurs les derniers mots du Pèlerin.

Peu à peu le sentier s'était rempli de l'ombre du soir, épaissie bientôt par celle plus froide de la montagne ; le lac prenait la teinte d'une masse de plomb, les brumes qui en sortaient flottaient paresseusement sur cette surface ternie.

Tous les Angélus avaient l'un après l'autre sonné dans les arbres, au fond des vallées, au sommet des collines.

— Trop tard, répétait en souriant le peintre. Oui, trop tard pour rester, mais demain je reviendrai : ce rayon fugitif, il faut que je le prenne, et je le prendrai.

Et il descendit allègrement la pente rapide. Tout le long du chemin, les villas s'illuminaient ; on voyait à travers les fenêtres à demi ouvertes la lampe éclairer la table du soir. Il se dégageait de ces baies, entre les treillis de vigne vierge ou de plantes sauvages, des rires d'enfants, des voix de femmes, des chuchotements très doux : les mille soupirs de la vie heureuse. Çà et là, quelques sons plus lointains de piano ou quelques chants perdus de gardeuse de chèvres. Et, d'en bas, la rumeur de la petite ville montait, ainsi que le bruit sourd des roues du dernier bateau à vapeur, comme des ailes fatiguées qui battraient l'eau une fois encore avant de s'endormir dans le calme, la paix et la nuit partout envahissante.

Le peintre rentra à l'hôtel.

II

Maurice Arlon venait chaque année dans la haute Italie en quête d'impressions neuves, et rapportait à Paris pour le Salon quelques toiles, très finement appréciées du reste et à juste raison, qui lui faisaient déjà un nom parmi les artistes contemporains.

Jeune encore, seul, sans attache aucune, bien fait de sa personne, agréable, nulle prétention, il était né pour plaire.

Dès le premier âge, il s'était senti un passionné de l'art. De famille plutôt pauvre, il avait dû à la charité d'un vieux prêtre retiré, ami de ses parents, quelques bribes d'instruction au Petit Séminaire de V... Mais il avait bientôt tout interrompu pour lire, disait-il, dans un autre livre que celui de ses camarades : pendant toutes les vacances, il errait dans les champs, dans les bois, à travers les plaines, copiant, dessinant, peignant un peu à tout hasard.

Sans maître, avec une certaine fierté qui repoussait toute influence d'école, il voulait être lui, lui tout seul.

Devenu plus âgé et plus en possession déjà de son talent, il allait, répétant de lui-même : « Sans maître ni disciple. »

La formule un peu anarchique plaisait autour de lui ; à force de privations et d'économie, il put gagner Paris. Là, perdu dans la foule, ce passionné de solitude et d'observation se sentit à l'aise : n'appartenant à aucun atelier, il allait passer des journées entières au Louvre ou au Luxembourg, il regardait les toiles, il regardait ceux qui copiaient les toiles ; il restait des heures entières en contemplation, cherchant à saisir le secret de telle harmonie, le jeu de telle lumière.

Le soir, dans son sixième étage, éclairé par une

méchante fenêtre, il jetait alors sur le papier ou sur la toile ses impressions du jour.

Le dimanche, il partait pour le Bois, ou le jardin des Plantes, ou la forêt de Fontainebleau. Là encore il regardait, il écoutait, il se remplissait.

Pendant cinq années, il étudia ainsi solitairement; au bout de ce temps, il se hasarda et osa envoyer au jury un paysage sans prétention et d'une pauvreté de sujet étrange.

C'était le bout d'une route montante, arrivée au sommet d'une montagne ; il y avait, à gauche, une touffe d'arbres enchevêtrés que maintenait la lisière gênante d'une barrière grossière ; à droite, un talus hérissé d'ajoncs. La route s'étirait péniblement entre les deux, et, arrivée au sommet, semblait s'arrêter net, coupant le ciel d'une ligne sèche, très vive... et, au fond, s'élevait une chaîne de montagnes lointaine, embrumée... On avait la sensation de la descente, qu'on ne pouvait pas voir ; on sentait que cette route qui montait devait se perdre de l'autre côté, dans un abîme.

Des buées tragiques paraissaient se lever du fond de cet abîme où l'on devinait des précipices, des solitudes, des touches sauvages. Le premier plan était nul ; la route, les talus, les bois, le soleil se couchant à gauche, derrière ces bois, en allongeait les ombres : c'était tout le tableau.

Il fut refusé ; quel talent a commencé par le succès? Toutefois, Maurice Arlon le sut par une indiscrétion d'ami, il n'avait échoué qu'à une faible majorité. « Il y a trop et il n'y a pas assez, avait-on dit : trop pour la réflexion, pas assez sur la toile. »

Ceci parut un éloge à Maurice : il avait toujours pensé qu'un vrai tableau doit s'achever dans l'esprit du spectateur.

Il se rejeta dans son travail solitaire et rempli, s'affirma de plus en plus dans sa manière d'être, discrète et suggestive.

L'année suivante, il franchissait la barre. Il était accepté.

Depuis, il avait vu presque chaque année le Salon bienveillant à ses œuvres.

C'étaient, pour l'ordinaire, des paysages. Il avait deux ou trois fois tenté le portrait, mais son genre dépassait la moyenne de ses clients.

Il peignait d'âme ; aujourd'hui, tout est à la chair.

Le document lui était parfois odieux : il voulait la nature et toujours qu'on pensât devant sa toile plus profondément que son sujet ne semblait l'indiquer.

Les critiques criaient à l'absence du réel ; lui répondait par l'affirmation de l'idéal, ajoutant qu'il y a autant de réalité dans l'idéal que dans le document.

— Je ne suis pas de mon temps, disait-il ; ou trop tôt ou trop tard, mais je ne me changerai pas. Au reste, quoi de plus libre que l'art ? Je ne le veux enserré ni par le convenu, ni par la science, ni par la réalité, ni par la faveur, ni par la pauvreté. Je le veux libre, planant au-dessus de celui qui le pratique afin de le faire monter, et au-dessus de celui qui en voit les œuvres afin de l'arracher au terre-à-terre.

Pour Maurice, l'art était donc une montée, une élévation, un élan.

— Je me serais fait peintre d'enseignes, décorateur ou photographe, si je n'avais voulu mettre dans mes tableaux que ce que la couleur ou le dessin représentent. Mais je ne prétends pas être seul et orgueilleusement peintre ; j'estime que le spectateur doit peindre avec moi, trouver ce qui est derrière une toile, travailler et jouir avec moi.

— C'est cela, reprenait-on, la route montante... pour faire comprendre la descente, de l'autre côté de la toile.

— Hé oui, disait-il, voilà ce qui élargit une œuvre : la pensée, l'idée de l'art.

Et il tournait le dos à ses contradicteurs en répétant :

— Des ailes... des ailes... si vous en aviez, nous nous rencontrerions... en haut !

Le rendez-vous était un peu lointain pour les peintres de son époque.

Lorsque, ce soir de mai, Maurice Arlon rentra dans sa chambre d'hôtel, il paraissait visiblement préoccupé.

Ce rayon de soleil, cette soirée expirante dont il n'avait pu saisir le mourant et dernier soupir, surtout le mendiant au regard enflammé !

Tout cela l'obsédait presque au point qu'il trouva la nuit longue, la matinée interminable, et qu'avant 4 heures du soir le lendemain, deux heures au moins le séparaient du coucher du soleil, il était déjà à son poste, chevalet dressé, toile campée solidement, en arrêt véritablement pour saisir ce dernier rayon du soleil à son déclin.

III

Le torrent écumait à droite, au fond du vallon. De l'autre côté, s'achevaient les travaux du funiculaire qui devait incessamment monter les touristes jusqu'au sommet de la montagne.

Sur le sentier, passaient les promeneurs, hommes, femmes, enfants ; la vieille vendeuse d'images de la Madone, assise sur son pliant, criait ses dévotions et lamentait sa peine de ne pas tirer grand profit de la piété des fidèles.

Maurice Arlon retouchait les ombres de sa toile, éclairait son ciel, sensiblement énervé de l'attente du soleil couchant... et aussi de celle non moins suggestive de son mendiant.

— Car, enfin, pensait-il, ou cet homme est artiste, ou c'est un dément à qui la folie donne des lueurs d'esthé-

tique ; il a trop bien vu ce qu'il fallait à mon tableau, dans cette minute fugitive, pour ne pas revenir s'intéresser... à notre œuvre... Il reviendra, j'en réponds.

Six heures allaient bientôt sonner : le soleil visiblement baissait... Tout à coup, au bout du chemin, revenant de la chapelle, le Pèlerin parut, descendant lentement, le visage inerte, le regard vague et la démarche lourde...

— Ah ! se dit Maurice, le voilà !

Mais il passa devant l'artiste comme s'il ne le remarquait pas.

Le peintre, un peu vexé, se retourna :

— Hé bien ! mon ami !

Et sa voix se faisant plus douce :

— Allons-nous prendre enfin ce soir le fameux rayon d'or ?

Le Pèlerin s'arrêta net : son visage si pâle parut un peu frémir ; il souleva son chapeau, et droit, fixe, appuyé sur sa canne, sans dire un mot, il se posta derrière Maurice.

Le ciel, dans toute la splendeur des beaux soirs, se teintait de jaune et de rouge... le globe lumineux baissait de plus en plus... à un moment, il disparut presque entre les branches.

Ce fut aussitôt et tout autour un éparpillement subit de mille rayons de feu s'irisant à travers les feuilles ; ils paraissaient tomber de branche en branche comme une pluie dorée, dont les gouttes lumineuses enflammaient tout ce qu'elles touchaient.

En même temps, les oiseaux enivrés se mirent à mêler confusément leurs chants du soir... l'air s'empourpra... le ciel se tendit subitement gonflé comme une voile que le soleil, en baissant, perçait de ses flèches étincelantes, et, par un contraste étrange, la cloche de Notre-Dame del Sasso se mit lentement à tinter un glas.

Un Frère étant mort dans la matinée, on sonnait le trépas du jour et les funérailles du lendemain. Le ciel, lui, chantait sans doute à sa manière l'entrée du pauvre religieux dans la gloire.

Maurice, qui s'était jeté sur ses couleurs, se hâtait de saisir les fugitives lueurs : le cadmium et le vermillon se mêlaient impatients sur sa palette ; il fallait profiter de cette minute : regarder, peindre, regarder encore.

Hélas ! le soleil de nouveau s'éteignit. On eût dit qu'un souffle mauvais avait subitement glacé la nature entière.

Les oiseaux se turent, le ciel se voila. La cloche seule tintait son même glas funèbre... et par sanglots.

Soudain, la voix triste du Pèlerin se mit à répéter par derrière :

— Il est mort ! Il est mort !

— Qui ? demanda vivement le peintre.

— Là-haut, le glas ?

— En effet, on sonne pour les trépassés ; qui donc est mort ?

— Il est mort ! Il est mort ! répéta le mendiant.

— Un frère ? demanda Maurice.

— Le soleil..., répondit gravement le Pèlerin.

Et, tout à coup d'une voix sourde, où se mêlaient quelques larmes étouffées... d'une voix de tombeau entr'ouvert... d'une voix de l'au-delà lointain, il se mit à déclamer et à chanter :

Viens voir mourir sur la colline
Le soleil qui pour nous a lui,
Quelque chose de moi décline
Chaque soir et meurt avec lui.

Vois dans le ciel couleur d'opale,
Il jette encor quelques rayons ;
Il regarde la plaine... et, pâle,
Vient s'éteindre dans les sillons.

Comme des cierges qui s'allument,
Un à un, tristes, près d'un mort,
A travers les vapeurs qui fument
Ont percé les étoiles d'or...

Le mendiant s'arrêta net :

— Avez-vous entendu ? fit-il comme effrayé.

— Quoi donc ?

— Là-haut, ce bruit sourd !

— Non.

— Si.

— Le glas ? On sonne, j'entends bien : on sonne pour le mort.

— Ah ! il est mort ! Il est mort !

Et il se remit à chantonner :

La nuit se fait calme, incertaine,
Les bois se taisent sans échos,
Et je crois que notre fontaine
Sur la mousse tombe en sanglots.

Le vent se lève, il brame... écoute :

Et son geste se posa d'autorité sur l'épaule de Maurice, qui avait lâché ses pinceaux, saisi par l'étrangeté de la scène.

Le vent se lève, il brame... écoute :
C'est un glas lugubre et profond,
Et là-bas, hurlant sur la route,
Lamentable, un chien lui répond.

Je suis seul avec toi, personne
Entre nous : je me sens glacé.
Je ne sais pourquoi... Je frissonne !
Ah ! la mort tout près a passé.

Rentrons, viens, allumons un cierge,
Qu'il garde la nuit notre seuil,
Écarte le rideau de serge,
La lune y dessine un linceul.

Hélas ! à quoi bon ? Implacable,
Si la mort prend le roi du jour,
Le destin est inexorable,
Bientôt ce sera notre tour...

Le dernier vers s'encadrait si bien dans le décor impressionnant du soir, le ton du Pèlerin s'harmonisait

si justement avec le glas funèbre lointain qui rapprochait en volées courtes et serrées sa finale lugubre, que Maurice sentit un frisson courir dans ses veines.

— Mais, mon ami, cette poésie, ces vers; mais, dites-moi... Oh ! que c'est beau, que c'est beau !

Le Pèlerin lui frappe sur l'épaule :

— Il est mort, n'est-ce pas?... Mais elle... l'avez-vous vue?...

— Qui donc?

— Elle!... Elle!... Elle!... Oh! pour Dieu! dites-moi si vous l'avez trouvée... Non? Oh! vous êtes donc comme les autres, vous aussi...

— Elle est perdue... Elle est morte... Oh! Oh!

Puis, soudainement, il s'arrêta :

— Adieu, Monsieur, ne restez pas là, ne restez pas là... Voici la lave ardente qui coule... mais ne restez pas là... Ne restez donc pas...

Et il s'enfuit en courant, apeuré, retournant parfois la tête en criant :

— Ne restez donc pas là... Venez... Venez !

Sa voix se perdit dans les châtaigniers, plus denses et plus obscurs.

Maurice Arlon demeurait sans parole : vivement impressionné, ressaisissant à peine ses idées... regardant à la fois, et la route fuyante où le Pèlerin, comme une vision d'Hamlet, s'était enfoncé, et son tableau inachevé, où l'or du soleil mourant heurtait les tons foncés du vert des arbres et du bleu des ombres.

Cependant le glas se taisait... Il finit en sonnant, l'un après l'autre, vingt-huit coups : c'était l'âge du jeune Frère mort le matin et qu'on devait enterrer le lendemain.

IV

Maurice Arlon n'était pas un dévot, sans pour cela

se montrer hostile à toute religion, il ne doutait même pas, il ignorait plutôt.

En effet, l'art emplissait tellement sa vie, l'idéal son cerveau, que la place pour toute autre grave préoccupation n'était pas libre. Au reste, il n'avait pas encore songé à ce que pourrait faire dans son existence une croyance quelconque.

Indifférent, avec une légère pointe de scepticisme ironique, le *quid est veritas* de Pilate était son mot : hé oui ! qu'est-ce que c'est que la vérité ?

Il allait au jour le jour, ayant souffert beaucoup de la vie matérielle plus, en somme, que de la vie morale. C'était pour cela qu'il n'avait pas saisi la nécessité d'une religion.

Tant que c'est que le pain qui nous manque, nous sommes assez orgueilleux pour croire que nous saurons bien nous le procurer. Il faut l'âpre morsure du cœur, la trahison, la souffrance aiguë venant des êtres chers pour que, de la blessure vive et brutalement ouverte, tombe, avec nos premiers soupirs et nos larges gouttes de sang... cet appel à un Père supérieur et bienfaisant.

« Notre Père du ciel... ayez pitié de nous. » Ceci est le mot de la première humilité, celle qui ne peut apaiser sa douleur et qui voudrait secouer le joug de la souffrance morale.

Ce cri ne s'était jamais formé dans l'âme de ce jeune homme : trop jeune, en vérité, et pour comprendre et pour prier.

Cependant, le lendemain matin, on le voyait gravir la colline, sans sa palette, sa toile et son chevalet, et il se dirigeait tout pensif vers le sanctuaire de Notre-Dame del Sasso. Je ne sais quelle force mystérieuse le poussait à ce rocher, non pas pour y vénérer la Madone, mais, se l'avouait-il à lui-même très explicitement, pour y rencontrer le Pèlerin.

— Sa raison est touchée, pensait-il, en montant,

blessée même par quelque grand chagrin, sans doute. Elle, elle, elle ? Sa femme ? Sa fille... une fiancée ?... ou...

Il n'acheva pas, n'osant pas cependant préciser une affection moins légitime... et plus passagère, pourquoi l'aurait-il fait et de quel droit ?

— Mais cette poésie, reprenait le peintre, si elle est de lui, ce n'est pas un dément ordinaire; si elle n'est pas de lui, il la récitait avec un tel sentiment de souffrance et d'effroi qu'on voit entre les strophes... tout un passé amer et douloureux. Ah ! ne put s'empêcher d'ajouter Maurice, je voudrais que mes critiques d'art l'aient entendue, cette rêverie suggestive... « Le chemin qui monte, Messieurs, », on songe à la descente : la mort du soleil... et l'on voit s'éteindre, dans la vie de ce malheureux, d'autres soleils non moins brillants et bienfaisants. Cet homme a souffert. cet homme a pleuré, cet homme a aimé. Oui, nous voici au sommet de la route. Mais quoi ?... Après ? La descente, l'abîme, le gouffre où est mort le soleil de sa vie... Quels sont-ils ?

Tandis que le peintre s'avançait, décapitant du bout nerveux de sa canne les tiges fraîches, à peine naissantes, des grandes sauges bleues, ou les panaches légèrement rosés des digitales, là-haut, à la chapelle, le glas reprit ses courts sanglots :

— Le glas du Frère, dit Maurice, la mort du soleil... le rayon d'or... tout cela... mais c'est mon tableau, allons jusqu'au bout.

Et il gravit plus alerte les dernières pentes.

Quand il arriva sur la terrasse, il se heurta à une procession de moines, bruns, capuce baissé : deux d'entre eux tenaient un cierge, une croix de bois marchait en tête, derrière six à huit religieux, et le brancard où, selon un vieil usage, le corps du défunt était étendu à découvert sur un pauvre matelas sans linceul.

Le Pèlerin suivait.... Il n'y avait personne autre. Maurice, silencieux, presque ému, se plaça à ses côtés.

Cependant le cortège fit le tour de la terrasse, jusque vers le petit cloître qui ouvre ses baies le long de l'église, au-dessus du potager des moines, des châtaigniers, de Locarno, du grand lac, ce matin-là tout embrumé de voiles mauves ; une teinte de deuil. La vieille marchande d'images, qu'accompagnait une petite fille, se tenait à genoux dans un coin.

— *Povero!* dit-elle à mi-voix, regarde, Santina, on lui fait voir une dernière fois toute la maison. Et moi, qui l'ai vu, il n'y a pas huit jours, arroser les légumes des bons Pères, là, cette plate-bande ! Ah ! *Madonna Santa,* un si jeune, un si beau, un si saint !...

Et des larmes mouillaient les joues de la vieille.

Ce fut toute l'oraison funèbre du jeune religieux. Jeune, il l'était ; le glas n'avait-il pas sonné, hier et ce matin encore, les vingt-huit coups ?

Beau, ne l'aurait-il pas été que la mort, en l'enveloppant d'un suaire de pâleur transparente, idéalisait ses traits amaigris ; une barbe légère pointait à peine au bas de sa figure ; ses yeux qui semblaient clos et comme oppressés par le doigt de la mort, faisaient une grande ombre sous son arcade sourcilière ; son front, large, couronné d'une mince auréole de blonde chevelure, avait une splendeur impressionnante, et ses pauvres doigts se croisaient sur un Christ de bois.

Porté triomphalement sur les épaules, le corps, si frêle qu'on ne le soupçonnait pas sous les plis écrasés de la lourde robe, entra dans la chapelle.

Elle était déserte.

Le Pèlerin resta en arrière auprès du bénitier. Maurice Arlon, lui, alla vers la gauche, dans une chapelle latérale, au fond de laquelle se trouvait la magnifique toile de Ciseri, *la Mise au tombeau.*

Il regardait les deux cortèges, l'image et la réalité,

le passé et le présent : c'était à peu près le même nombre de personnages. Dans l'un, quelques apôtres et la Vierge au visage inondé de larmes, et la porte du tombeau que l'on devinait s'ouvrant pleine d'ombre et d'effroi. Dans l'autre, huit à dix moines..., une femme vieille, inconnue, marmottant ses prières et tirant par la main la petite Santina, qui ne voulait pas avancer.

Les morts étaient tous les deux dans l'âge de la force, la plénitude de la jeunesse... et au-dessus, et tout autour la même atmosphère de silence et d'oubli.

Pendant ce temps, l'office semblait se hâter, les Frères convers apportèrent en chantant les répons et les *Requiem* discordants un coffre misérable ; d'autres avaient soulevé une dalle éraillée du chœur.

On engouffra précipitamment le corps dans le coffre, le coffre dans le trou.

La dalle fut replacée, et l'on referma cette porte ouverte de l'autre côté sur l'insondable éternité.

Les moines sortirent, la vieille et Santina partirent. Maurice et le Pèlerin se trouvèrent alors côte à côte à la porte, surpris par l'éblouissante lumière, l'air embaumé, les chants des oiseaux : la douloureuse indifférence des choses autour de ce cadavre si plein de jeunesse hier, demain de la poussière...

— Oh ! murmura Maurice, si jeune... et si vite emporté !

Il répéta deux fois la même phrase ; le Pèlerin ne répondit pas : il pleurait.

— Vous le connaissiez peut-être ? interrogea Maurice.

Le mendiant, sans répondre directement, se contenta de répéter à mi-voix, comme se parlant à lui-même :

— Il est mort, lui aussi !

Et il s'éloigna en redisant :

— Lui aussi, lui aussi...

Le peintre fit quelques pas pour le suivre.

Au moment où il allait le rejoindre, le Fr. Pacôme, sortant du petit cloître, se mit à crier de sa bonne voix franche et claire :

— Hé, *Peregrino !*

Le Pèlerin se retourna.

— Le Père gardien qui a quelque chose à vous remettre.

Maurice, pensant à quelque aumône, ne voulut pas gêner par sa présence cette charité discrète et quotidienne, et il fit mine de rentrer à l'église.

Le Père gardien en sortait précisément.

— Ah ! *Peregrino,* dit-il au mendiant, voilà ce que notre Fr. Paulin d'Asti m'a dit de vous donner, le pauvre cher enfant ; il a pensé à vous jusqu'au dernier moment. Tenez, voyez sa plus belle image !

Le Pèlerin s'était vivement rapproché ; il tendit la main.

— Oui, sa plus belle image de la Madonna del Sasso, et il avait déjà la mort entre les dents qu'il me disait : « Vous lui recommanderez de la prier beaucoup pour lui et pour elle... »

Ce mot sembla percer le cœur du mendiant ; il prit l'image, la baisa, la serra sur son cœur, l'inonda de ses larmes :

— Merci, répondit-il brièvement ; ils meurent donc tous, les bons amis, tous, tous !...

Et il s'en retourna.

Maurice Arlon avait du porche suivi la scène et la conversation ; il crut le moment opportun d'entrer davantage dans l'intimité du pauvre, et comme il l'entendait répéter :

— Ils meurent donc tous, les bons amis...

— Pas tous, cependant, mon brave homme ; voulez-vous me compter pour le vôtre ?

Le Pèlerin se retourna comme hébété :

— Vous ? dit-il.

— Et pourquoi pas ?

— A quoi bon ? Vous mourrez comme lui, vous mourrez comme elle !

— Sans doute, mon bon ami, je ne suis pas immortel ; mais je n'ai ni le goût ni la probabilité d'une mort prochaine. En tout cas, en attendant, donnez-moi votre main... Voulez-vous me donner votre main ?

Le Pèlerin se laissa faire.

— Vous avez bien souffert, je le vois, et probablement à ce jeune religieux vous aviez ouvert votre cœur.

— Il est mort, répétait toujours le pauvre dément, il est mort... comme elle...

— Hé oui ! C'est le grand malheur de votre existence, elle n'est plus auprès de vous, je le vois.

Et Maurice, feignant de comprendre l'énigme de cette vie troublée, appuyait sur ces mots :

— Elle n'est plus auprès de vous.

— Est-ce que vous la connaissiez ? interrogea le pauvre, subitement doux et naïf comme un enfant.

— A voir comme vous la regrettez, je comprends ce qu'elle devait être, elle était bonne.

— Oui, surtout, elle était belle ! Oh ! belle... mais elle est perdue !

— Il y a longtemps, peut-être ?

— Je ne sais pas.

— Vous n'avez pas son portrait ?

— Je n'ai plus rien...

Et il montra ses haillons, sa canne et son bissac vide.

— Elle vous aimait bien, n'est-ce pas ?

— C'était ma vie.

Et se retournant vers le peintre, il lui dit :

— Croyez-vous que je sois encore vivant ?

— Mais il me semble...

— C'est qu'elle est morte, et alors moi-même... Ah ! ce n'est plus moi, c'est un autre, peut-être. Oh ! Monsieur, que je suis malheureux !

Et il laissait tomber de grosses larmes sur la petite image.

La détente se produisit.

— Venez me voir, chez moi, à mon hôtel, lui dit doucement Maurice, nous parlerons d'elle, voulez-vous ?

— Oui, fit doucement le Pèlerin...

Et il se laissa emmener comme un enfant, en disant tout le long du chemin :

— Ne voyez-vous pas, Monsieur, ce gros nuage sur la montagne là-haut ? Oh ! le feu ! Oh ! c'est la lave... Voyez, descendons, nous ne pouvons rester, nous sommes trop près. Venez.

Et il entraînait lui-même le peintre à travers les pentes rapides et rocheuses.

V

Maurice ne put tirer que des révélations amoindries, incertaines, du cerveau troublé du mendiant.

Il le questionna sur son nom : le Pèlerin ; son pays : aucun et tous... Cette mystérieuse femme : Elle... Le Pèlerin pleurait. A force de patience et d'interrogations, il put cependant démêler qu'il s'agissait de sa jeune femme, vingt ans !... Quelle catastrophe ! Mais quand il voulut savoir l'âge du Pèlerin :

— Moi, disait le dément, le même.

Il en portait presque le double, mais il ne sortait pas de sa réponse :

— Le même, répétait-il, le même, puisque je l'aime.

Il y avait une réelle profondeur dans cette phrase arrachée à la folie, mais toute dictée par les lois de l'amour. Est-ce que l'on veut se faire supérieur à ce que l'on aime ?

Ce point acquis, il s'agissait d'aller plus loin. Cette jeune femme, elle était morte, sans doute, dans un accident... Ce feu, cette lave... ces bruits sourds; assurément, ce ne pouvait être qu'un volcan. Était-ce le Vésuve?... Maurice chercha, tourna et retourna... Il n'eut rien de plus précis pour l'instant; il vit même que ces multiples interrogations fatiguaient le pauvre homme, car il finissait par se passer la main sur le front, en répétant :

— Je ne sais plus, je ne vois plus!

Quelques jours s'écoulèrent; le peintre, fidèle chaque soir à compléter son tableau, le Pèlerin non moins fidèle à le regarder peindre, mais toujours taciturne, s'émouvant de ce rayon, de cette mort du soleil, frémissant au bruit de la cloche, tremblant presque quand, des villas voisines, au retour, il entendait des bruits éloignés, des voix chantantes, les pleurs des violons ou des arpèges de pianos lointains.

Entre temps, pour compléter ses renseignements, Maurice avait plusieurs fois rendu visite au Père gardien du couvent : un homme encore jeune, quoique sa couronne monastique fût déjà légèrement blanchie.

Intelligent, ouvert, il avait écouté le peintre :

— Tout ce que vous me dites, lui répondit-il, ne fait que confirmer mes soupçons; nous ne sommes pas en face d'un dément ordinaire, mais d'un artiste peu commun; la cause de son mal est même venue de sa sensibilité exagérée, de son imagination passionnée : cet homme aimait éperdument sa jeune femme. Je l'avais mis en relation avec notre Fr. Paulin d'Asti; ce jeune Frère avait pris déjà beaucoup d'ascendant sur son esprit. Hélas! vous avez vu comme la mort est venue tout couper brutalement.

— A-t-il été longtemps malade, votre jeune religieux? demanda Maurice.

— Quelques jours à peine : un refroidissement, une

pneumonie ; ces jeunes gens n'ont plus la force de résistance d'autrefois, murmura le supérieur, déjà un peu louangeur du passé, ce qui est un premier signe de la vieillesse approchante. Je crois qu'il en savait plus que nous, il serait arrivé à ses fins.

— Lesquelles ?

— Connaître tout le drame et surtout consoler et ramener cette âme.

Maurice regarda le Père gardien et s'étonna :

— Comment ? demanda-t-il.

— Hé oui ! n'avez-vous pas remarqué que le Pèlerin ne met jamais les pieds à la chapelle ; je le vis pour la première fois l'autre jour aux funérailles ; encore se tenait-il au bas bout de la table, comme un invité honteux.

Maurice se tut ; lui qui n'entrait que rarement dans une église ne pouvait s'imaginer qu'un des objectifs du jeune défunt fût de ramener ce mendiant... à l'autel.

— Ah ! Monsieur, continua le Père gardien, qui ne comprit pas ou feignit de ne pas comprendre le silence du peintre... que de mystère dans la vie ! Et comme l'au-delà la pénètre cependant ! Quelle place étroite a ce que nous voyons, touchons, aimons. Quel espace sans limite a ce que nous espérons, a ce que nous attendons !

— Oh ! fit Maurice, sait-on bien ce qu'il y a de l'autre côté du mur ?

— Eh oui, nous le savons, reprit un peu étonné le Père gardien : Dieu qui nous regarde... un ciel qui nous recevra... des amis que nous pleurons... Pour moi, n'y a-t-il pas ce jeune Frère, mort d'hier... et qui m'a devancé, moi, qui serai peut-être le mort de demain ?...

Maurice continuait à se taire. Le gardien poursuivit :

— Pour le malheureux auquel nous nous intéressons, de l'autre côté du mur il y a cette jeune femme ravie

en quelques heures ! Sans qu'il s'en doute, le lien qui existe entre ces deux cœurs est si puissant, il a si bien tiré à lui le pauvre inconsolé que son esprit a sombré... Il me semble voir un navire mystérieux qui, de l'autre côté de l'horizon, entraîne à sa suite la barque flottante de cette misérable existence. L'amarre invisible c'est l'amour, ce sont les regrets, c'est aussi l'espérance, et la barque court follement sur la mer agitée... à la remorque du navire qui a emporté l'être cher et disparu. Monsieur est peintre, je crois ?

— Oui, mon Père.

— Alors, plus qu'un autre, vous devez comprendre ce que je dis.

— Peut-être, dit Maurice en ébauchant un geste évasif ; mais, n'importe, ajouta-t-il aussitôt en se levant pour couper court à un entretien gênant : *un po' più di luce*, mon Père... un peu plus de lumière nous serait bien nécessaire.

Le Père gardien sourit :

— Ah ! la lumière, dit-il, elle nous aveugle... et alors...

— Quoi donc ? fit Maurice.

— C'est pour cela que souvent nous ne voyons pas.

— Je ne comprends pas.

— Sans doute, quelle lumière voulez-vous donc plus abondante que celle apportée par un Dieu à ses créatures ? Vous dites : « Nous ne savons rien de l'au-delà ! » Mais nous savons tout ce que nous devons savoir pour y entrer par la porte heureuse.

— Oh ! tout !... reprit Maurice avec un léger haussement d'épaules.

— Assurément. Notre religion n'est pas une vague sentimentalité, notre croyance une simple émotion de notre intelligence : rien n'est plus positif que notre foi. Dieu qui nous appelle à lui a dû nous indiquer le chemin pour y arriver.

— L'a-t-il fait ?

— Doutez-vous de la venue de Jésus-Christ sur la terre ?

— Et quand j'y croirais ?

— Alors vous devriez savoir qu'il n'est venu ici-bas que pour nous apprendre le vrai, l'unique chemin qui mène de l'autre côté.

— J'y arriverai bien toujours sans lui.

— La question n'est pas précisément d'arriver de l'autre côté : nous sommes tous mortels. La question est d'arriver au Dieu qui récompense, et non pas au Dieu qui punit.

— Eh oui, c'est précisément la question !

— Eh bien ! elle se résout par la foi à la parole divine, la foi à ses enseignements, la foi à la route, Monsieur, la route unique qui mène à l'au-delà bienheureux.

— Ah ! mon Père, répliqua Maurice en allant et venant dans la cellule du gardien, vous autres, croyants, vous avez tout dit quand vous avez dit ce mot ; mais pour nous autres, c'est un tour de force que votre foi...

— Cela en est bien un aussi pour nous, Monsieur, reprit finement le Père gardien..., et cette foi à l'au-delà nous fait faire bien des choses au-dessus de notre nature et de nos instincts. Croyez-vous que je vivrais ici, moi qui vous parle... sans la foi à l'au-delà ? Pensez-vous que notre Fr. Paulin serait mort aussi joyeux sans... elle ? Est-ce donc pour rien que nous avons renoncé à tout, et que nous nous enfermons ici dans ce cloître ? Oh ! quand de cette terrasse j'entends monter jusqu'à moi tous les bruits des vies heureuses, quand je vois ce flot de touristes en quête de plaisirs, quand je compte tous les pas, toutes les peines qu'on se donne pour le vain bonheur du monde, et quand, en même temps, je songe à ce que nous faisons ici, nous autres, pauvres religieux, ensevelis dès notre

vivant, murés dans nos cellules, je me dis : Où sont les insensés ?

— Et que vous répondez-vous ?

— Qu'ils ne sont pas de notre côté, répondit en souriant le Père gardien. Mais je vois que je vous parle un langage bien nouveau ; toutes choses viendront en leur temps. Je vous suis toujours bien reconnaissant de vos visites, ne craignez pas de venir souvent, vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir.

Ils sortirent. Tout en regagnant la terrasse, le Père gardien ajouta :

— Avez-vous remarqué dans l'église notre tableau de Ciseri, *la Mise au tombeau* ?

— Certes oui, mon Père ; qui ne le remarquerait pas ?

— N'est-ce pas que c'est beau, et pourtant, c'est un mort que l'on va enfouir dans le sépulcre. Tout se dérobe autour de lui... Ce cortège angoissé, cette Vierge, — elle est si belle, notre Vierge douloureuse ! — et cette porte basse du tombeau que l'on devine à voir la marche descendante du convoi : on va y rouler la pierre, Monsieur, comme on a fermé la dalle hier sur notre Fr. Paulin. C'est bien fini avec l'au-delà, les morts ne reviennent pas... Oui, mais ce grand mort, Jésus-Christ, dans trois jours va renverser la pierre et sortir plein de vie, plein de gloire, plein aussi de ces secrets de l'immortalité victorieuse, qu'il nous apporte de l'autre côté du mur. Savez-vous ce que je voudrais, en face de la *Mise au tombeau* ?... Je voudrais un tableau me parlant de la vie, de la mystérieuse relation qui existe entre nous... et ceux qui sont partis...

— C'est cela, votre vaisseau mystérieux ?

— Le vaisseau, ou autre chose ! Je parle à un peintre ! Mais, ajouta-t-il brusquement, au regret de vous retenir si longtemps. *Addio*, Monsieur, *addio*.

— *Addio*, mon Père !

Et Maurice serra la main du moine et s'éloigna.

Pensif, il le fut tout le long du chemin. Jamais on ne lui avait parlé de la sorte, et jamais aussi il ne s'était hasardé en une semblable discussion. Pour un moine... que de grandeur d'idées, quelle profondeur ! Cela déroutait un peu son orgueil, il s'était si bien habitué à se croire d'une race spéciale ! Les questions d'art, l'idéal agrandissant les limites, les perçant, et vous faisant entrer dans un monde supérieur, invisible et lointain :

— Est-ce qu'un moine habitué à mâcher des prières, à tendre la main ou à sonner la cloche, pouvait aller si loin ?

Déjà le mendiant l'avait surpris par la profondeur de ses démences : la mort du soleil... Il s'en souvenait encore... Et voici que le Père gardien lui montrait qu'il n'y a pas que les professionnels de l'art qui percent le mur nous séparant de l'au-delà..., mais que l'idéal, ses enthousiasmes, son lyrisme et ses magnifiques aperçus pouvaient habiter dans d'autres cerveaux humains...

Et cela n'était pas sans étonner beaucoup Maurice Arlon.

VI

Cependant, la saison qui s'avançait amenait de jour en jour des visiteurs et des touristes ; les bateaux à vapeur, remplis de passagers, sillonnaient le lac ; dès le matin, au lever du soleil, les jolies barques en berceaux partaient au vol alangui de leurs voiles rectangulaires, déversant sur chaque rivage voisin des flots de promeneurs.

Le soir, elles revenaient chargées de fleurs... et de

parfums, grisées de ce soleil, de cette brise, de cette senteur des flots... et la vie recommençait la même, au lendemain, comme si en vérité les heureux passagers de ces barques de plaisir ne savaient qu'une chose au monde : jouir et oublier, pour mieux jouir à nouveau.

Il y a quelque chose de blessant dans le bonheur des autres, quand notre cœur est déchiré, et lorsque chaque souvenir rouvre en nous des blessures du passé.

Cette saison agitée et fiévreuse paraissait doubler la tristesse du Pèlerin, mais par ce violent instinct qui nous pousse vers ce que nous redoutons... et ce qui doit nous faire souffrir, il se hasardait quelquefois sur le port, au retour de ces barques remplies... Accoudé au parapet de la terrasse ombreuse, il voyait descendre sur la planche jetée en travers du bateau les femmes, les enfants, les jeunes hommes.

C'étaient de petits cris d'effroi quand la passerelle vacillait ; les mariniers prêtaient l'appui de leurs robustes épaules, les jeunes hommes tendaient celui de leurs mains gantées.

De longs voiles blancs ou roses flottaient autour de ces visages de femmes qu'animait le plaisir..., les enfants, les poches pleines de coquillages ou des fleurs fraîches à la main, sautaient à terre lestes et rieurs, prêts à recommencer sans fatigue et sans dégoût.

Et le Pèlerin regardait tous ces groupes heureux qui disparaissaient sous les arbres épais de la *Piazza grande*.

Quand tout avait disparu, quand les barques, rangées le long du quai, commençaient leur petit bercement au clapotis des flots endormeurs ; quand les bateaux achevaient d'éteindre leurs jets de vapeur dans les flots moirés ; quand les becs de gaz s'allumaient comme de pâles étoiles sous le vert sombre des ombrages ; quand il se voyait seul enfin, il s'en retournait lui aussi, d'ordinaire, errant sur la plage... bien avant dans

la nuit, et remontait ensuite prendre son repos dans l'une des chapelles du chemin de la croix.

Un soir de la fin d'août, la journée avait été particulièrement chaude, et la nuit tombait lentement en nappes fraîchissantes ; tout le long du sentier rocailleux qui monte à la Madone, les villas ouvraient leurs fenêtres, semblant avides de respirer un peu de cette fraîcheur tombante et de ce calme envahissant.

Légèrement enténébré, le ciel se pointait d'étoiles discrètes; les yeux à demi-ouverts, on eût dit que le jour dormait à peine dans les bras de la nuit tout éclairée encore des reflets du crépuscule et de cette blanche lueur qui flotte pendant l'été jusque dans la profondeur des ombres.

Le Pèlerin gravissait lentement le sentier et s'arrêtait par moments pour ouïr ces chuchotements heureux : sur les terrasses, les cris d'enfants ; dans les bosquets, les premiers chants des rossignols, et au lointain, les mille voix mourantes que la brise apportait des flancs de la montagne. Il longeait un mur assez élevé, se terminant en une terrasse chargée de géraniums rouges, de vignes rampantes et de clématites aux arabesques folles, quand, tout à coup, de cette terrasse, il entendit tomber dans l'ombre du soir... les premiers accords douloureux de la sonate de Beethoven : *le Clair de lune.*

Il s'arrêta... Aux premiers accords succédèrent bientôt les soupirs et les larmes des arpèges... Un silence s'était fait tout autour dans la nature comme si la terre, le ciel, la nuit elle-même et le pâle croissant de la lune qui perçait à l'horizon se fussent penchés au-dessus de cette terrasse pour mieux entendre la lugubre harmonie du grand maître.

Le Pèlerin comprima les battements de son cœur. Il appuya sa tête contre la muraille, au-dessous des retombées de plantes qui venaient presque toucher son

front mouillé de sueur, et il écoutait ce qui pleurait ainsi... de l'autre côté du mur.

La main courait sur les touches, tantôt lourde comme un poids de douleur, tantôt légère et pressée comme une pluie de larmes tombantes. Les rossignols qui chantaient tout à l'heure s'étaient tus dans les lauriers-roses, et de ce coin de la route où il était blotti, le Pèlerin voyait devant lui se dresser au milieu des vignes, des érables et des tamaris, le jet hardi d'un cyprès noir...

Le sentier était solitaire, la villa d'où sortait l'harmonie troublante était sombre, sans lumière.

Le Pèlerin s'écroula en quelque sorte au pied du mur, et le lendemain le soleil levant le trouva encore là, assis, le front dans ses mains.

Depuis longtemps le piano s'était tu. Tout s'était peu à peu fermé dans la villa, mais dans le grand silence des heures profondes de la nuit, le pauvre dément avait entendu chanter dans ses souvenirs cette sonate douloureuse.

— Comme elle..., répéta-t-il plusieurs fois. Comme elle...

Au petit jour, il se dressa soudainement, et sans regarder la villa, dont les volets ne s'étaient pas encore ouverts, il gravit la montagne et passa tout l'après-midi à errer autour de la chapelle.

Le soir, il était auprès de Maurice, occupé, selon son habitude, à quelque étude de cette nature enchantée : la mort du soleil était finie, il avait entrepris la silhouette de la chapelle qu'il voulait offrir au Père gardien. Le Pèlerin suivait anxieux tous les mouvements du pinceau, mais sans rien dire. Quand le soleil eut baissé à l'horizon, Maurice se disposa à descendre à Locarno ; le Pèlerin le saisit alors par le bras et l'entraîna d'autorité dans la direction de la *via delle Monache*.

Maurice ne comprenait rien à cette brusque descente ; jamais son étrange ami n'avait osé se montrer si familier, au point de le toucher et de lui commander presque. Arrivé à un endroit où le sentier se rétrécissait entre deux murailles, le mendiant s'arrêta et leva les yeux en haut...

Les géraniums rouges pointaient comme des taches de sang à travers le noir des feuillages, les clématites et les vignes vierges pendaient le long du mur de la terrasse ; on apercevait un fauteuil de jardin ; un peu en arrière, la villa se cachait dans l'ombre et la verdure.

— Comme elle... comme elle... fit le mendiant à Maurice. Ce soir à 8 heures. Venez ici... Nous l'entendrons...

— Mais pourquoi venir ? fit le peintre douloureusement saisi de ce nouvel accès de folie ; si tard, que ferons-nous ici, tous les deux ?

— Venez... venez..., répéta impérieusement le Pèlerin ; moi je l'attends.

Il n'y avait pas à discuter. Maurice promit, laissant le pauvre dément, qui s'assit sur une pierre saillante de la route. Il redescendit en toute hâte, dîna rapidement à l'hôtel, et, à 8 heures, il se trouvait à l'étrange rendez-vous.

Au moment où Maurice paraissait à la montée du chemin, les premiers sons du piano se firent entendre de la fenêtre ouverte sur la terrasse.

C'était une mélodie un peu grave, mais pas celle de la sonate. Le peintre s'arrêta, sur un geste que fit le Pèlerin, semblant lui recommander de marcher doucement, comme l'on ferait dans une chambre où serait un malade.

La mélodie s'acheva. Alors le piano attaqua le menuet de Boccherini, si alerte, si enchanteur ; il fut enlevé prestement par l'artiste, puis il y eut un long silence. La nuit était tout à fait tombée ; les rares pas-

sants s'étonnaient de voir ces deux hommes, l'un debout, appuyé au mur, c'était le peintre, l'autre assis la tête dans ses mains, occupé, semblait-il, tout entier à cette mélodie d'en haut, invisible et d'autant plus prenante.

Tout à coup, avec les premières étoiles et le pâle croissant lunaire, la sonate jeta par la croisée ouverte ses tristesses infinies.

— Ah ! Beethoven ! ne put s'empêcher de remarquer Maurice.

— Oui, le *Clair de lune*, fit le Pèlerin, se relevant comme mû par un ressort qui se détendrait. Voyez, ajouta-t-il en montrant les blanches lueurs de l'astre nocturne qui commençaient à glisser entre les feuilles toutes noires des arbres lointains, et entendez...

La sonate continuait.

Alors, comme s'il eût assisté à une scène étrange, le peintre vit tout d'un coup le mendiant s'animer... et des mots entrecoupés qui sortaient de ses lèvres semblaient les paroles de cette sauvage mélodie.

— Flora, disait-il, les yeux mi-ouverts, le geste tendu et évocateur, Flora, encore ce passage ; vois, la rue est déserte, l'affreux cauchemar d'hier est passé, ô ma bien-aimée ! La montagne n'a pas jeté de feu toute la journée... Saint-Pierre dort sur la baie lointaine... Nous sommes à l'abri du danger ; joue, ma Flora aimée, joue, j'écoute, j'admire et je t'aime...

Et les accords répondirent d'en haut à ce monologue passionné d'en bas.

— Ici, le feu ne nous atteindrait pas ; si la montagne rugit... nous fuirons... Joue, joue encore... ma bien-aimée... tes doigts courent sur les touches blanches et noires... et tes harmonies pénètrent mon cœur et mes sens...

Puis, comme si un danger subit le menaçait, le Pèlerin s'écria tout à coup :

— Assez... assez... N'entends-tu pas du côté du Morne Rouge, regarde la Montagne Pelée qui s'enflamme... Dieu!... vite... Fuyons, fuyons... Oh! le feu!... la lave!...

Et la voix du Pèlerin devint si subitement intense que le piano là-haut s'arrêta tout à coup comme effrayé lui-même.

Un pas chancelant se fit entendre sur la terrasse, une forme se pencha, presque vaporeuse, parmi les fleurs et les feuillages.

— Qui est là? dit une voix inquiète.

Le Pèlerin, caché dans l'ombre, ne répondit pas. Un grand silence planait sur la nature.

Maurice, qui voyait l'œil hagard du mendiant, le prit doucement par le bras.

— Non, non, dit le Pèlerin en se débattant; il faut l'attendre, elle va venir.

— Sans doute, reprit Maurice, qui feignit d'entrer dans ses idées troublées. Elle va venir.

— Alors, fuyons.

— Oui, fuyons, le feu, la lave, la montagne! répétait Maurice.

Et il l'entraînait.

Le mendiant s'arrêta.

— Mais elle, elle! Ah! trop tard, trop tard... perdue... morte!... Entendez-vous? Brûlée, poussière!...

Et, frappant dans ses mains :

— De l'air chaud, de la cendre! O ma bien-aimée, c'est tout ce qui me reste de toi... de la poussière, de l'air chaud dans le ciel embrasé!...

Et il semblait follement humer comme une émanation lointaine de la morte disparue à jamais.

Maurice l'emmena vivement.

Le piano avait repris sur la terrasse et la sonate achevait de pleurer à travers les ombres, au loin...

VII

La question avait fait un grand pas. Maurice ne regrettait pas l'étrange aventure de cette soirée. Au retour, comme si tant de souvenirs aimés eussent mieux détendu son cerveau, le mendiant avait parlé ; jamais il n'avait autant parlé...

Désormais, Maurice était fixé sur les grandes lignes de cette existence mystérieuse.

Une catastrophe avait tout bouleversé. La lave ardente et meurtrière du Mont Pelé avait en une nuit entouré l'hacienda, la maison aisée des deux époux ; ils se croyaient pourtant à l'abri..., dans ce nid de verdure, sous les palmiers hauts et touffus. Unis depuis quelques mois à peine, riches, ils ne craignaient rien de l'avenir assuré, s'aimant et se possédant dans la joie d'un premier amour.

La veille de la grande éruption, ils étaient dans la même pièce de la maison : un salon coquet, ouvrant sur la vaste plaine terminée par le croissant vaporeux de la ville de Saint-Pierre s'étalant sur la plage ; derrière la maison, à l'horizon, la chaîne des Mornes formait une sombre barrière.

La jeune femme, très musicienne, jouait volontiers du piano ou chantait ; sa voix était vibrante. Or, ce soir-là..., tandis qu'au dehors le ciel se tendait de voiles noires... et que l'air lointain commençait à retentir de sourdes détonations, elle jouait précisément la sonate du *Clair de lune*.

La fenêtre, légèrement entr'ouverte, s'éclairait parfois de sinistres lueurs, et les grondements plus rapprochés accompagnaient les lourds accords de la symphonie.

Il y a des heures où le bonheur est insouciant comme la jeunesse, imprévoyant comme l'amour.

En jouant, la jeune femme chantait à mi-voix, et son mari, tout pénétré de sa beauté et de la mélancolie de la sonate, écoutait, ravi... Rien n'existait pour eux en dehors d'eux-mêmes et de ces minutes rapides de leur bonheur.

Tout à coup, une violente rafale ouvrit la fenêtre avec fracas. Un vent pesant et brûlant s'engouffra dans le salon ; au dehors, les grands arbres craquèrent comme brisés en deux par une main de géant.

Un roulement sourd et bientôt violent remplit tout le ciel ; ce n'était pas le tonnerre.

La nuit était subitement venue.

Le jeune homme et la jeune femme se dressèrent effrayés.

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit : une vieille mulâtresse accourait, les vêtements en désordre.

— Le feu... cria-t-elle ; la lave... le volcan...

Le jeune homme se précipita à la fenêtre.

Comme une vague lointaine, accourait de l'horizon une barre de feu rouge grossissant, qui remplissait le ciel, fusant sur son passage les arbres qui se fondaient dans la flamme, épuisant les rivières qui fumaient et se vaporisaient.

— Fuyons ! fuyons ! s'écria le jeune homme.

Et, entraînant sa femme, il se précipita au dehors, laissant la fenêtre battre à l'orage, le piano ouvert, la partition de Beethoven étalant ses feuilles froissées entre les deux bougies pâlies subitement par la lueur intense de l'horizon.

Ils furent bientôt sur la route. Quelle route !...

Encombrée de fuyards, de femmes, d'enfants, de troupeaux affolés : tout cela se mêlant, s'enchevêtrant dans une obscurité étouffante, tout cela s'enfuyant, muet d'épouvante, éclairé par derrière par cette sinistre lueur.

De terribles détonations éclatèrent ; alors commença

cette redoutable pluie de pierres et de cendres brûlantes, plus terrible que la flamme elle-même.

— J'étouffe ! J'étouffe ! cria deux fois la jeune femme.

Son mari la saisit dans ses bras... Combien de temps la porta-t-il ?...

Là, les récits du Pèlerin se noyaient dans ses souvenirs et véritablement dans ses larmes.

A un moment, il fut renversé à terre, disait-il, par un troupeau affolé de bêtes sauvages chassées de la plaine, des monts, de la forêt. Ce dut être plus vraisemblablement par une trombe, une rafale de pierres et de cendres.

Il eut la sensation que sa femme coulait de ses bras, était piétinée sous la cendre chaude.

Il entendit encore sa voix mourante, affaiblie et déjà lointaine, qui murmurait :

— Ne me quitte pas !...

Puis il ne vit plus rien, ne sentit plus rien...

. . . .

Il s'était réveillé le lendemain, sans vêtement, le corps tout brûlé, bien loin de là... sur une butte où gisaient de tous côtés des arbres déracinés.

— Flora... Flora... avait été son premier cri.

Le silence lui répondit.

Il fit quelques pas en se traînant, fut recueilli par des hommes de peine en quête de cadavres.

— Cherchez Flora, avait-il dit.

On lui avait répondu par un lugubre silence.

Après quelques semaines de soins dans un hôpital improvisé dans les champs, il avait voulu refaire la route qui menait à son hacienda ; à peine pouvait-il reconnaître le chemin.

La maison était encore ensevelie, comme brûlant à petit feu sous la cendre et les scories.

A l'endroit où il se rappelait avoir été renversé, il y avait un monceau de squelettes calcinés d'hommes et d'animaux méconnaissables.

En fouillant tout autour, il trouva un collier brisé de grosses perles fines. Il crut reconnaître celui de sa femme.

Il revint comme fou ! Hélas ! il le resta !...

A partir de ce moment, on le vit errer chaque nuit sur les ruines, criant :

— Le feu... la lave... fuyons... Ne me quitte pas !... Flora ! Flora !...

La pitié publique s'émut et résolut de l'arracher à ces lieux funestes ; on lui demanda où il voulait aller.

— Au pays de Flora, répondit-il.

C'était l'Italie... dans la région des Lacs.

Et il était venu, pauvre, dénué de tout, dépourvu de sa raison, pas assez cependant pour ne pas souffrir de ses souvenirs, et, depuis de longs mois, il errait dans ces régions enchantées, allant de Locarno à Brissago, poussant jusqu'au fond du Lac à la butte rocheuse d'Angera.

Une fois même il s'était aventuré jusqu'à Côme. Mais il revenait plus volontiers à Locarno.

C'était proche de là qu'il avait jadis rencontré sa jeune femme, à Brissago, la frontière de la Suisse et de l'Italie.

Riche planteur de la Martinique, il avait connu cette jeune fille orpheline, sans père ni mère, dont la famille était originaire lointainement de Venise. Elle vivait avec une vieille servante.

Il s'en était épris : le mariage rapidement conclu, on était parti pour les îles, et peu de temps après leur arrivée, avait eu lieu la sinistre catastrophe.

VIII

Cette histoire tragiquement narrée par le Pèlerin, le feu dans le regard, la voix trépidante et souvent inter-

rompue par des jets de larmes, avait profondément ému le peintre.

Il regardait ce pauvre dément, si raisonnable quand il contait ses malheurs, et si à plaindre quand on songeait qu'ils étaient sans remède.

Car cette audition fortuite de la sonate du *Clair de lune*, était-ce bien un remède à ce cerveau malade ?

Sans doute, elle avait opéré une détente salutaire ; depuis ce soir-là, le Pèlerin était plus triste, assurément, mais plus calme aussi. Il ne vivait, toute la journée, que dans la pensée obsédante d'aller le soir, la nuit tombée, écouter cette douloureuse harmonie.

Le peintre l'accompagnait souvent, et là, un peu en arrière, il regardait cet étrange tableau. Un flot de pensées l'envahissait alors et l'absorbait.

A voir cet homme accoudé à la muraille, écoutant l'harmonie invisible, reliant toute sa vie malheureuse à ce qui s'agitait... là-haut sur cette terrasse... il songeait à tout ce que renfermaient ces mots qu'il avait dits lui-même inconsciemment, un jour, au Père gardien : « Sait-on ce qu'il y a de l'autre côté du mur ? » Il était bien obligé de conclure qu'il avait devant lui une image désolante, mais réelle, de ce que peut l'invisible sur notre âme et notre cœur. Quelque chose vivait et aimait là-haut qui faisait vivre et aimer en bas le pauvre dément ; et frappé dans ses affections les plus chères, perdu dans le chemin rocailleux de la vie, cet insensé restait là, immobile, pour écouter ce que chantait... pourtant... de l'autre côté du mur...

Il ne connaissait pas l'inconnue mystérieuse qui jouait et qui, en jouant, suspendait sa vie à l'harmonie coulant de ses doigts agiles.

Il ne l'avait jamais vue ; même, il ne voulait pas la voir. On eût dit qu'il aurait craint de rompre le charme en la connaissant et qu'il préférait ainsi l'illusion à la réalité. Et il s'attachait à cette illusion, qui n'en était plus une pour lui : il croyait que c'était elle.

Et Maurice se rappelait ce que lui avait dit plus d'une fois le Père gardien :

— La foi, l'espérance sont des forces invisibles qui nous transportent... de l'autre côté du mur, où chante, où nous appelle, où nous attend l'amour. Singulier rapprochement ! Paroles étranges qui bourdonnaient à ses oreilles au point de le fatiguer.

Maurice n'était pas religieux, nous l'avons dit, mais il était doué d'une logique ardente, presque passionnée. Sa nature d'artiste le portait tout entier à élargir son horizon et à l'agrandir. Sa dernière conversation avec le Père gardien n'avait fait qu'aiguiser son tourment, loin de donner satisfaction à ses désirs. Certes, il voulait bien croire qu'il y a quelque chose plus loin et au-dessus de nous, mais il n'avait pu jusqu'alors se le prouver ; et voilà que la nouvelle démence du Pèlerin lui était un symbole sensible de ce que pouvait être notre aspiration secrète à un monde meilleur et supérieur.

Et c'est ainsi qu'un travail, non moins réel que celui qui se faisait dans l'âme du Pèlerin, s'opérait sourdement dans la sienne.

Il se sentait peu à peu gagné par une sorte d'impression religieuse ; lui qui jusqu'alors y avait toujours échappé ! Étaient-ce les premières approches de la foi ? Allait-il devenir un croyant ? Maurice ne se posait pas sérieusement cette question, mais il s'étonnait de s'arrêter à cette supposition.

Il ne pouvait se dissimuler qu'à certains moments un charme secret l'attirait vers ce grand inconnu du mystère, et il vivait alors de l'autre côté plus qu'il ne voulait se l'avouer.

Ce lien dont lui avait parlé le Père gardien, il croyait le sentir se nouer autour de son cœur ; étreinte à la fois douloureuse, puisqu'elle allait l'arracher aux choses visibles, et cependant délicieuse, puisqu'elle promettait

de le transporter dans les régions éclairées de l'au-delà.

Il se prenait à errer parfois des journées entières dans les solitudes parfumées et sauvages qui s'étageaient de sommet en sommet au-dessus de la Madonna del Sasso ; il montait à travers les bruyères roses, se perdait dans les longues fougères, heurtant les rochers couverts de mousse, s'arrêtant subitement à des enclos de pierres sèches enserrant un petit champ volé à la nature sauvage où quelques rares paysans défrichaient un sol pierreux.

Maurice les voyait, courbés en deux, déchirer la terre, l'arroser de leur sueur ; derrière eux, les sillons gras et remués allaient bientôt se remplir de la graine — mystérieuse elle aussi, — et dans quelques mois ce serait la moisson.

Et il songeait à cette puissante transformation. N'existerait-elle que dans les choses inertes de la nature ? Et notre âme, notre vie, tout notre être... n'y aurait-il pas pour eux les heures dorées de la moisson après les obscurités des pénibles semailles ?

Il y avait surtout un endroit où le peintre aimait à s'attarder, c'était au cimetière d'un petit village caché dans les roches croulantes et les plus beaux arbres de la montagne.

Les tombes sans pierre n'étaient que de légères et molles ondulations de gazon couvertes de fleurs. Des croix vacillantes, à demi rongées par l'humidité, en émergeaient comme des ancres qui se perdaient à moitié enfouies dans un océan de verdure abondante et sauvage. Peu de noms, quelquefois une date encore visible, mais des fleurs, toujours des fleurs qui sortaient en jets touffus du sein des hautes herbes.

C'était comme la floraison de tant de corps jetés au fond de cette terre et se transformant par un travail de secrète germination en une profusion de couleurs, de

parfums et d'herbages ; en une moisson superbe et sans cesse renaissante.

Les âmes avaient quitté l'enveloppe mortelle, et sur cette enveloppe réduite en poussière féconde, poussaient chaque printemps des fleurs.

Maurice regardait, touchait, palpait ces calices brillants de couleurs, et son esprit, comme sur le vol très doux et très suave de ces parfums, partait en haut, tout songeur et bercé de ses rêves.

Il avait été, plusieurs fois déjà, retrouver le Père gardien ; une sorte de sympathie l'attirait malgré lui vers cet homme calme, ayant le mot juste, ne dépassant jamais sa pensée, et d'une discrétion de conclusion qui frappait le peintre.

— Oui, ces hommes sont vraiment étranges, pensait-il, qui ont renoncé à tout, s'ensevelissant volontairement dans un oubli prématuré et cependant qui voient si clair dans l'atmosphère troublée du monde.

— C'est qu'ils sont plus haut, répondait laconiquement le Père gardien.

— Mais pourquoi, mais comment sont-ils montés ?

— Précisément parce qu'ils savent qu'il y a quelque chose de l'autre côté, alors ils montent au sommet de la montagne et regardent ce qui est en bas ; cela est bien petit, mon ami, disait le Père gardien. Voyez donc, de notre cloître, à quoi ressemble le lac qui s'étend là-bas du côté de Brissago et d'Intra ! Locarno, qu'est-ce, en vérité ? Ces bateaux à vapeur ? Des barques. Les barques ? Des coquilles. Et les hommes ? Des points qui semblent immobiles. Mais quand nous regardons de l'autre côté, par la foi qui nous y montre la puissance de Dieu, quelle grandeur ! Et par l'espérance qui nous y fait attendre notre bonheur, quel infini !...

Puis, changeant subitement l'entretien :

— Tenez, ce morceau de musique que va entendre

notre pauvre fou, de combien de notes diverses, variées, lentes ou pressées, n'est-il pas composé? Le Pèlerin prend-il garde à la diversité des notes? Il ne voit, il ne sent que la main qui mêle ces notes si diverses, et cette main, il l'aime... Il y a bien des notes diverses dans le monde et dans la vie. Quelle harmonie troublée et troublante! Nous, les pèlerins, en quête de notre éternité, l'oreille collée à la muraille, nous ne devons voir que la main souveraine qui mêle les notes si disparates : c'est la main de la Providence ; elle nous aime, il nous la faut aimer.

Maurice ne répondait rien ; il regardait le Père gardien et redescendait plus songeur que jamais à Locarno.

Mais quand il était arrivé chez lui, loin des influences directes et du Pèlerin et du religieux, le léger scepticisme, qui était un des levains secrets de sa nature, remontait soudainement à la surface ; il se prenait alors à sourire de ce qu'il appelait son emballement pour l'au-delà.

— Hé quoi! se disait-il, parce qu'un pauvre fou rêve et pleure au pied d'un mur, parce qu'une inconnue joue la sonate de Beethoven, parce qu'un moine — c'est son métier après tout — me parle de ce mystérieux lointain, qu'il appelle l'éternité heureuse et la demeure de Dieu, parce que tout cela, me voilà arrêté sur ma route? Qu'y a-t-il de changé en moi depuis que ces trois êtres sont entrés dans ma vie? Un peu plus de compassion, je l'avoue, flotte en tout moi-même ; ce dément m'émeut malgré moi, cette femme m'intrigue, et ce moine, quand je suis auprès de lui...

Et Maurice n'osait pas dire tout haut ce qu'il pensait tout bas...

— Ce moine me subjugue...

Et alors, léger, insouciant en apparence, il se remettait en sifflotant à sa peinture, ses lèvres ne s'ouvraient

que pour chantonner les refrains les plus indifférents, les plus joyeux ; son imagination ne voulait fixer que ce qu'il appelait des images indépendantes :

— Un seul maître, un seul : l'*Idéal*. Les autres ? Pourquoi en aurais-je ?

Et il s'acharnait à son travail.

Maurice n'était pas convaincu ; les efforts mêmes qu'il faisait lui démontraient évidemment qu'il était un peu plus entamé qu'il ne se l'avouait lui-même.

Et quand il en avait fini avec ses souvenirs légers, ses refrains, ses couplets sur l'idéal et la beauté enchanteresse de ce monde, dans le silence de son esprit... la douloureuse sonate recommençait ses tragiques accords, le ciel se tendait de voiles sombres, le mur, ce mur tout enguirlandé, lui apparaissait mystérieux et obsédant.

Et il se remettait inconsciemment à rêver du Pèlerin, de l'inconnue et de ce que lui disait si souvent le Père gardien.

IX

Un point l'étonnait encore : il avait remarqué un changement assez subit dans la mentalité religieuse du Pèlerin.

Cet homme, qui ne parlait jamais de Dieu, qui n'entrait, du reste, que rarement dans la chapelle, qu'on n'avait jamais vu s'agenouiller et faire un signe moindre encore de dévotion ou de religion, depuis la fameuse soirée, la sonate et le mur mystérieux, on le surprenait parfois dans la journée à genoux — qui l'aurait cru ? — sur la dalle à peine scellée du Fr. Paulin.

Là, perdu dans une vague rêverie, une image à la main, celle que lui avait fait remettre le jeune moine,

il restait des heures entières. Priait-il? A qui pensait-il? Que faisait-il?

Le peintre n'avait pu pénétrer le mystère ; il constatait le fait, et ne voulait, du reste, s'arrêter qu'à l'écorce, se souciant peu de chercher une cause à ce qui, à ses yeux, n'était au plus qu'une évolution de la folie originelle.

Il en avait cependant une fois parlé au Père gardien.

Celui-ci avait souri doucement :

— Oui, oui, je l'avais remarqué, répondit-il. Hé, Monsieur, encore une influence de l'au-delà !

— Comment? demanda le peintre, légèrement ahuri de cette étrange affirmation.

— Oui, un fil secret de cette trame merveilleuse de l'action providentielle ; on n'est pas inactif là-bas, mon ami, de l'autre côté... Qui sait si Dieu qui voit tout dans la lumière de son éternité et qui ne permet tout que pour cette fin auguste de l'univers, qui est sa gloire, n'a pas pris prématurément notre Fr. Paulin pour que de là-haut le cher disparu, qui n'est pas un absent, croyez-le, achève mieux et plus vite ce qu'il avait commencé ici-bas ?

— Ah ! répliqua Maurice, un peu irrévérencieux dans son petit rire léger, le talisman de l'image peut-être ; vous y croyez, à cette pieuse amulette ? Que disait-elle donc, cette image ?

— Voici la pareille.

Et le Père Gardien, ouvrant son tiroir, en fit sortir une image coloriée, assez grossièrement dessinée :

— Oh ! ce n'est pas un chef-d'œuvre, et je n'oserais l'offrir à un peintre comme vous !

Le peintre prit l'image et lut :

Dans la nuit du 14 au 15 août 1480, la Mère de Dieu, tenant dans ses bras son divin Fils, apparut au Fr. Barthélemy d'Ivrée.

Tendre ami du Sauveur et de sa sainte Mère, Fr. Barthé-

lemy s'efforçait d'être, par le recueillement, la mortification, l'obéissance et le renoncement, une parfaite image de Jésus et de Marie, qui lui accordèrent en retour la faveur inestimable de contempler toute une nuit leur merveilleuse apparition.

PREGHIERA

O très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu et notre Mère, qui, en apparaissant un jour sur ce rocher solitaire, nous avez invités à nous attacher étroitement à Jésus et à vous, comme à un centre puissant où nous trouvons la fermeté de la foi, la pureté du cœur et la paix de l'âme, obtenez-nous la lumière nécessaire pour bien comprendre la vanité des plaisirs sensuels, des richesses et des maximes du monde, afin que, par le détachement, le recueillement de l'esprit et la pureté du cœur, nous puissions goûter les vraies joies du ciel et mériter toutes les grâces dont nous avons besoin et que nous attendons avec confiance de votre amour maternel.

— Ainsi soit-il, fit-il, toujours un peu sceptique.

— Hé oui ! ainsi soit-il, pour vous, pour moi, pour le Pèlerin, pour tous les hommes. Ah ! continua le Père gardien avec un soupir convaincu et tout plein de tristesse, que les hommes sont fous de se fatiguer, de se remuer, de s'épuiser pour aboutir au rien !

Le peintre gardait le silence.

— Et alors, reprit le Père Gardien, qui semblait vouloir renouer la première conversation, vous aviez remarqué le changement ? Moi donc, je crois que notre Fr. Paulin n'y est pas étranger ; je crois que cette coïncidence de la sonate et des souvenirs que rappelle cette pièce de musique, je crois que tout cela est permis, voulu par Dieu... pour arriver au grand but : sauver cette âme.

Maurice se taisait.

— Ah ! Monsieur, ajouta aussitôt le Gardien, nous touchons là aux mystérieux ouvriers de la Providence dans le monde, car Dieu a ses ouvriers secrets qui tra-

vaillent à la trame de son ouvrage : les uns apportent les fils blancs, les autres les noirs ; ceux-ci la couleur plus tendre, ceux-là l'ombre épaisse et sombre... Tout cela se mêle entre leurs doigts, ils ne voient pas le dessin qu'ils font, ils travaillent à l'envers, comme l'on fait pour les belles tapisseries, et, derrière, de l'autre côté, le dessin se poursuit et s'achève, merveilleux aux yeux des anges et sous le contrôle de Dieu. J'ai quelque idée que nous verrons encore des choses surprenantes.

Il se leva.

— Mais voici les vêpres qui sonnent. Je dois vous quitter ; au revoir.

Quelles choses surprenantes devrait-on voir encore?... Maurice se répétait la question à lui-même en descendant. Arrivé au fameux mur, il s'arrêta, regarda en haut, aperçut les volets fermés. Il se recula un peu, se hissa sur la pointe des pieds, espérant surprendre cette forme qu'il rêvait... mystérieuse et presque éthérée... Il ne vit rien, tout était hermétiquement clos.

Cela l'intrigua : l'étrangère serait-elle partie ? Ce rêve allait-il finir ?

Sur le pas d'une porte d'un clos voisin, un jardinier sortait, portant deux arrosoirs qui gouttaient par le fond mal joint, mouillant les sabots du brave homme et baignant ses deux pieds nus.

— *Buon giorno*, fit Maurice au jardinier. Bonjour, mon brave ami ; est-ce que par hasard cette villa serait à louer ?

— A louer ? Mais elle l'est depuis un mois.

— Cependant, il n'y a personne.

— Oh ! c'est qu'on n'y fait pas grand bruit, Monsieur.

— Vous connaissez ceux qui l'habitent ?

— Non, on ne les voit pas. Il y a une jeune dame qui joue de la viole ou de l'orgue et qui chante.

— Elle chante ?

— Des fois.

— Elle est seule ?

— Je n'y ai jamais vu que sa vieille domestique, une grande sèche, qui parle un drôle de langage.

— C'est des étrangers ?

— Pour sûr, ils sont pas du pays !

— Et la femme est jeune ?

— Je ne l'ai pas vue.

— Qu'est-ce qui soigne son jardin ?

— La vieille sèche.

— Est-ce qu'elle reçoit des visites ?

— Ma foi, je ne vois personne pendant le jour ; à la nuit, il y a cet espèce de Pèlerin, le fou de la Madone, qui vient faire des simagrées, et quelquefois un autre plus jeune... qui est, ma foi, on dirait de votre taille ; mais ils n'entrent jamais. Est-ce que Monsieur connaît la jeune dame ?

— Moi, fit Maurice un peu promptement, et comment la connaîtrais-je ?... Je suis étranger ; seulement, le site me plaisait, j'avais remarqué cette villa ; enfin, je me disais, peut-être, si elle était à louer... un de mes amis m'avait demandé...

— A cette heure, elle est louée, Monsieur.

— Bonjour, mon ami.

Et Maurice s'éloigna.

Sans qu'il s'en rendît compte, il se piquait au jeu caché de ce mystère, et moitié par gageure personnelle, moitié par curiosité, il voulait pénétrer à travers ce mur, cette villa, cette inconnue.

— Elle chante, se disait-il, nous ne l'avons pas encore entendue.

Le soir même, il demandait incidemment au Pèlerin si Flora chantait en s'accompagnant.

— Oui, dit brièvement le Pèlerin, parfois elle adaptait elle-même des paroles sur des airs connus : ainsi,

la Mort du Soleil, elle le chantait sur la sonate de *la Lune*, elle récitait et j'écoutais. D'autres fois, elle me jouait quelque chose de sa composition. Un jour, je lui avais apporté une fleur rare cueillie dans un chemin creux, couvert d'ombrage, où elle aimait à se perdre à mon bras. Ah!... fit le Pèlerin... le lendemain...

Il s'arrêta, comme vaincu par l'émotion ; il frappait son front... il bégayait ; on sentait un souvenir douloureux qui l'oppressait.

— Le lendemain ?... répéta Maurice anxieux.

Le Pèlerin sembla battre la mesure de sa main décharnée ; il cherchait, il balbutiait ; tout d'un coup, il murmura dans un demi-chant... comme par un rappel de lointain souvenir :

La fleur que vous m'aviez donnée,
Hier soir, dans le chemin creux,
Ce matin, elle était fanée...
Comme ils sont courts... les jours heureux !

Puis, avec des larmes très douces qui coulaient, il voulut continuer :

Mais, de sa corolle flétrie,
Un parfum semble encor venir,
Ainsi...

Et il s'arrêta. Après un silence, il ajouta tristement :

— Je ne sais plus.

Maurice ne put obtenir le reste de la poésie. Toujours de plus en plus intrigué, et voulant à tout prix apercevoir l'inconnue, il passa toute une matinée de dimanche aux abords de l'église, espérant la voir venir.

Elle ne sortait pas.

A la fin et de guerre lasse, il s'arrêta soudainement à un parti qui lui sembla plus loyal et plus expéditif :

— Au fait, se dit-il, pourquoi tant hésiter et tant

chercher ? Il n'y a qu'à brusquer la situation, et, sous un prétexte quelconque, à me présenter chez elle. C'est étrange, sans doute... mais tout l'est tellement dans cette aventure !

Il mûrit quelques jours ce dessein et résolut de le mettre à exécution.

X

Il choisit une douce après-dînée de septembre ; c'était le jour du 8, fête qui avait amené un grand concours de fidèles à la Madonna del Sasso. La Nativité de la Vierge était réellement la fête de toute la montagne. Dès l'aube, tous les sentiers se remplissaient d'hommes, de femmes endimanchés ; il en venait de Solduno, de Pont-Brolla et jusque de la chapelle Saint-Bernard, de la pointe extrême de la montagne élevée à cet endroit de près de 1.100 mètres.

Les enfants apportaient des fruits dans leurs paniers couverts de feuillage pour les faire bénir par la Madone ; les femmes tenaient des brassées de fleurs sauvages, les sauges au bleu violet, les digitales, les centaurées, les marguerites blanches ou les tiges courtes et ramassées des airelles. Toutes ces fleurs étaient présentées à la table de communion, le prêtre les bénissait et on les emportait comme d'heureux talismans.

Aux râteliers, aux faîtes des fenières, dans les fromageries où se font les cures de petit lait, aux solives des demeures, aux berceaux des enfants, on attachait une touffe de ces plantes bénites ; on en plaçait aussi quelques brindilles dans les cercueils, elles se mêlaient au derniers plis du suaire. Ainsi le souvenir de Marie pénétrait heureusement toute chose.

Sur le lac, arrivait de tous les bords voisins une vraie flotille. Ceux qui descendaient de la Trinité du

Mont, sommet dominant de la Madonna del Sasso, avaient cette vue féerique de toutes ces voiles couvrant le lac et se dirigeant vers le même point. De loin et de haut, on eût dit un long vol de grands oiseaux blancs, courant ailes déployées se réfugier dans l'ombre immense du manteau de la Madone.

Maurice, par curiosité, avait passé la matinée sur la terrasse de la chapelle ; il circulait entre ces groupes animés, saisissant au passage quelque type, notant des bizarreries de costume... Il avait même suivi quelques temps, côte à côte avec le Pèlerin, la longue procession qui se déroule dans les lacets de la montagne, s'enfonce dans les sentiers, se perdant mystérieusement sous les arceaux des châtaigniers.

On avait passé sous la terrasse de la villa ; penchée au-dessus des géraniums et des clématites, il avait remarqué la « grande sèche », comme l'avait appelée le jardinier. Mais la dame, blanche ou noire, l'inconnue... n'avait pas paru.

Cependant, l'étrangeté du spectacle aurait dû l'attirer ; ce long serpent de bannières et d'oriflammes, la Vierge portée en triomphe sous une tente flottante, piquée de toutes les plus belles fleurs des montagnes, et un double nuage d'encens montant jusqu'à elle de deux urnes déposées à ses pieds...

Cette manifestation, ces chants, cette foi si vive et si simple étaient de nature à toucher les plus endurcis.

Presque tout le temps de la procession, le Pèlerin pleura ; il avait en main l'image du Fr. Paulin, et c'était la première fois que Maurice lui voyait un long rosaire.

Dans la soirée, quand le soleil commençait à s'incliner à l'horizon et que la chaleur était moins intense, le peintre, qui n'avait rien dit au Pèlerin de son projet, se présentait seul à la villa.

La « grande sèche » vint lui entr'ouvrir la porte ; on

eût dit qu'elle n'eût pas voulu laisser entrer même... le soleil... Maurice demanda s'il pourrait être reçu.

— Madame ne reçoit personne, répondit la servante assez sèchement, pour justifier le nom pittoresque dont l'avait affublée le jardinier.

— Je ne voudrais pas déranger Madame, reprit Maurice, mais je suis un étranger et un peintre; j'ai ouï dire que cette villa renfermait des toiles précieuses. Si je ne puis voir Madame, pourrais-je avoir la permission de voir quelques-uns de ces tableaux?

— Des tableaux? fit la femme. Je ne sais pas quels tableaux il y a dans la maison; une villa que nous avons louée toute meublée...

Maurice s'était bien avancé; il n'avait pas trouvé d'autre expédient pour pouvoir justifier sa visite. Il insista cependant en disant qu'il croyait, qu'on avait dit... enfin, qu'il demandait pourtant à la servante d'aller pressentir sa maîtresse sur l'objet de son désir.

— Ah! reprit la vieille en grommelant, à moins que ce ne soit pour cette espèce de femme couronnée de fleurs.

— Précisément, c'est pour cela, répliqua le peintre, ne sachant pas à quoi la « grande sèche » pouvait faire allusion, mais sautant sur le prétexte mis si opportunément en avant.

Il mentait bien un peu... et en rougissait au fond de son âme. Bref, la servante s'en alla. Maurice lui avait remis sa carte, et, au bout d'un instant, la « grande sèche » reparut en disant :

— Venez, Monsieur, et passez au salon.

Le peintre se sentit ému, il pénétra dans une salle close; la domestique, traînant la jambe et visiblement de mauvaise humeur, ouvrit avec fracas les grands volets.

Un flot de lumière inonda la pièce, venant de la terrasse, et il tomba juste sur le piano ouvert sans cahier et sans aucune feuille de musique.

C'était donc de là que sortaient les douces et troublantes harmonies !

— Voilà tout ce qu'il y a en fait de tableaux, dit la « grande sèche ».

Et elle désigna quelques aquarelles et une toile pendues au mur.

— Je vous remercie, fit le peintre, c'est cela que je veux voir.

La vieille se retira. Maurice ne demandait qu'à être seul. Il regarda autour de lui.

De chaque côté de la cheminée, deux aquarelles froides, sèches, sans relief, représentaient, l'une, l'éternelle piazetta de San-Marco à Venise ; l'autre, le Dôme de Milan ; c'était plat, sans valeur. Mais la toile était une reproduction d'une œuvre du Titien. Maurice s'approcha et ne put réprimer un petit cri d'étonnement.

— Ah ! mais c'est curieux, fit-il ; la Flora, ici...

Il n'en dit pas davantage, regarda la copie ; elle était médiocre :

— La Flora !... Mais...

Il n'acheva pas.

Un rapide regard jeté sur le salon lui montra sur ces murs, dans les meubles et dans tout l'ensemble, la désolante banalité des garnis pour saison.

Sur la cheminée, une pendule lamentable représentant un faune et une chèvre. Deux vases vides sans fleurs.

Rien ne sentait dans cet appartement l'arrangement coquet et ce passage discret de la main et des yeux d'une femme. Seul, le piano ouvert, rappelant des idées d'art, et la chaise haute placée de travers indiquait qu'on venait d'en sortir.

Mais, encore une fois, nulle partition ni sur le piano, ni à côté, ni sur la table.

Point de journaux, point de revue... Rien qui sentît

la vie, le confort, le plaisir et cet aimable farniente qui est l'atmosphère obligatoire de toute villégiature.

— C'est étrange, murmura Maurice.

Il en était là de son examen et de ses réflexions, et ne savait vraiment comment sortir de cette impasse, quand la porte s'ouvrit.

La « grande sèche » parut :

— Monsieur a fini ? dit-elle.

— Oui, répondit Maurice. Mais ne pourrais-je avoir le plaisir de saluer votre maîtresse et de la remercier de son aimable permission ?

— Madame ne reçoit pas, répéta la servante.

Cela sembla dit si crûment que le peintre comprit qu'il n'y avait pas à insister.

Il se disposait donc à sortir quand... derrière la « grande sèche », une voix douce et traînante se fit entendre :

— Laissez-moi passer, ma bonne Cécé, ce qui était un diminutif familier de Cécile ; puisque Monsieur s'est dérangé, il convient que je m'excuse de ne pas le recevoir mieux et plus longtemps.

Une forme blanche, grande, vaporeuse, dans une longue robe traînante, parut dans l'embrasure de la porte.

Maurice recula... Le plein jour de la fenêtre ouverte, où chantait et riait le soleil, tomba sur l'apparition. Ce qui frappa au premier abord le peintre, ce fut la mélancolie empreinte dans toute cette forme, une grande douceur paraissait émaner de cette vision, les paupières très baissées, la bouche où glissait un pâle sourire... et des cheveux d'un blond si léger et si cendré qu'ils tombaient à peine noués sur les épaules, comme une masse neigeuse.

Maurice s'avança et balbutia quelques mots d'excuse pour son indiscrétion. La femme vint presque sur lui, au point que Maurice dut de nouveau se reculer :

Cécé accourut derrière elle, la saisit un peu brusquement par l'épaule; la femme tendit les bras en avant... comme si elle tâtait le vide, sa main longue et fine effleura presque les vêtements de Maurice.

— Ah! pardon, Monsieur, fit-elle, je ne vous savais pas si près.

Cécé la conduisit par la main sur un fauteuil, où elle s'assit un peu gauchement,

Elle leva alors ses paupières. De grands yeux vides s'ouvrirent, regardant vers la lumière, sans autre expression que celle de la désolation.

Maurice s'aperçut qu'elle était aveugle.

Il ne put réprimer un mouvement d'émotion intense... En un instant, son rapide regard se porta tout autour de lui. Il comprit le vide de ce salon, son désarroi, la banalité du décor, les vases sans fleurs, la table sans livre, le piano sans partition.

Elle était aveugle!

— Madame, balbutia-t-il, je regrette doublement de vous avoir dérangée, j'avais eu la curiosité de voir vos tableaux... Mais je ne savais pas que...

Il n'acheva pas.

— Ah! fit tristement la jeune femme; vous pouvez les voir, les trouvez-vous bien?

— Ce que je trouve de bien surtout, Madame, c'est la délicatesse que vous avez eue, de permettre à un inconnu de s'introduire ainsi chez vous; si j'avais su la douloureuse épreuve...

La jeune femme passa sa main sur son front.

— On dit que la vue d'ici, de cette terrasse, est si belle!...

Et son geste un peu incertain se dirigeait vers ce qu'elle pensait être la baie entr'ouverte.

— Oui, très belle, en effet, répondit Maurice d'une voix incertaine, tant il craignait d'appuyer sur la beauté d'un paysage que son interlocutrice ne pouvait voir.

— Je m'en suis souvent doutée... à la fraîcheur de l'air, aux douces émanations des plantes et aussi à la quantité de personnes, des touristes sans doute, que j'entends passer et repasser, dans le sentier en bas ; presque toujours il y a des exclamations si joyeuses et en toutes les langues !

— Cela est juste. J'ai moi-même souvent rencontré des promeneurs de tous les pays. Vous en avez quelques-uns qui s'arrêtent volontiers devant la terrasse, Madame.

— Ah ! vraiment, et pourquoi, en vérité ?

— J'en connais un, deux peut-être, mais un surtout qui, lorsque, vers le soir, on joue ici une certaine sonate...

— Oh ! Monsieur, dit la jeune femme, dont le visage se couvrit d'une légère rougeur...

— Oh ! ne le regrettez pas, Madame, vous ne vous doutez pas du bien que vous faites à votre auditeur...

Et il se hâta d'ajouter, pour ne pas laisser place à une équivoque qu'il eût pourtant quelque peu désirée :

— Il s'agit d'un pauvre dément... à qui cette sonate douloureuse rappelle de lointains et déchirants souvenirs.

— Un pauvre ? demanda la jeune femme.

— Oui. Je l'ai vu plus d'une fois, le front appuyé à votre mur, et écoutant, des larmes dans les yeux... Je suis étonné que vos domestiques ne se soient pas aperçus de sa quotidienne présence.

— Au fait, reprit la jeune femme, après un moment de réflexion, Cécé m'a dit avoir vu plusieurs fois un homme qui, dans le pays, passe, paraît-il, pour un pauvre fou, et même il pousse la démence jusqu'à déposer parfois, au seuil de la porte, un bouquet de fleurs ou quelques branches de verdure. Hier, on m'apportait une touffe de longues fougères : c'était de lui, je n'avais pas compris.

— J'ignorais ce détail, dit le peintre, et vous, vous ignoriez sans doute, Madame, tout le bien que vous faisiez.

— Hé, Monsieur, c'est ordinairement le meilleur, celui que nous ne savons pas.

— Croyez-vous ?

La jeune femme ne répondit pas ; après un silence, elle reprit :

— Vous êtes peintre, Monsieur ?

— Oui, Madame.

— Quelles jouissances vous devez éprouver !... Autrefois, j'aimais beaucoup la peinture.

— Autrefois... demanda Maurice ; alors votre douloureuse épreuve serait-elle la suite d'un accident, d'un malheur ?

Maurice prononça presque à voix basse ce dernier mot... tellement il semblait être indiscret.

La jeune femme poussa un soupir, et feignant de n'avoir pas ou mal entendu :

— Alors, comment trouvez-vous ces tableaux que vous êtes venu voir ?

— Titien est toujours le Titien, répondit Maurice ; vous avez là une copie de la Flora.

— Oh ! Flora, oui... C'est une bizarrerie, une coïncidence. Je l'ai trouvée ici, dans le salon. On dit qu'elle est assez bien ; je me souviens tellement de l'original.

— A Florence ?

— Oui, aux Offices. Il me semble que c'était hier que... Mais le temps a douloureusement passé depuis.

Elle se tut et elle ajouta à mi-voix :

— Dieu l'a voulu.

Ceci fut dit avec un tel sentiment d'infinie résignation que Maurice sentit une âme profondément religieuse.

L'entretien s'arrêta là ; le peintre comprit qu'il n'avait plus rien à demander parce qu'il n'aurait plus rien à apprendre. Il se leva.

— Je vous remercie, Madame, de votre bienveillante réception.

La jeune femme se leva, elle aussi, et appuya sur un bouton électrique à sa portée. Cécé parut :

— Si j'osais, Madame, je vous demanderais la permission, avant mon départ, de revenir vous présenter mes hommages.

— Vous partez bientôt?

— Quand j'aurai fini un tableau, dans une quinzaine probablement.

— Volontiers, Monsieur. Cécé, reconduisez.

La jeune femme s'était levée, Maurice l'enveloppa d'un dernier regard ; elle lui parut alors d'une telle beauté et d'un charme si mélancolique qu'il en resta quelques instants comme immobilisé.

La voix un peu rude de Cécé le rappela à l'ordre.

— Si Monsieur veut me suivre, dit-elle.

Et ils disparurent tous les deux.

Maurice était à peine sur le seuil qu'il entendit quelques accords sortir discrètement de la fenêtre ouverte.

Il s'arrêta dans le chemin et prêta l'oreille.

La jeune femme s'était mise machinalement au piano et, d'une voix claire, elle disait :

Les flots chantent dans les roseaux
Lorsque le vent du soir y passe;
Mais le bruit n'est qu'à la surface,
Rien n'a troublé le fond des eaux,

L'oiseau s'y baigne avec délice,
Le ciel y jette sa clarté,
Et quand la barque folle y glisse,
Dans le fond, rien n'est agité.

Mais si quelqu'un vient sur les rives
Et jette une pierre en passant,
A travers les ondes plaintives,
Lentement la pierre descend.

Un instant les roseaux mobiles
Frissonnent sur l'étang profond,
Les flots se rendorment tranquilles,
Mais la pierre a touché le fond...

Il y eut un moment de silence, puis la voix reprit, nette comme une conclusion ou comme la morale d'un apologue :

> Ainsi dans tout cœur, eau profonde,
> Se cache et dort quelque secret...
> Un seul mot peut troubler cette onde,
> Vous qui passez, soyez discret...

Et le piano se tut...

XI

Maurice prit l'apologue pour lui et rentra à son hôtel.

Le reste de la soirée, il le passa accoudé à sa fenêtre.

Il regardait vaguement le soleil s'éteindre à l'horizon dans la brume rouge du soir, et ne prêtait qu'une oreille distraite aux derniers bruits de la ville qui allait s'endormir.

Cependant le lac, tout enflammé d'abord, pâlissait, lui aussi ; peu à peu les eaux s'effaçaient, les contours s'estompaient. Bientôt Maurice n'eut plus devant lui qu'une longue surface de brouillards incertains, sans vie apparente, où se mêlaient confusément les lignes de la terre et des eaux, et tous les bruits sombrèrent dans l'ombre et le silence.

Il leva alors les yeux : le ciel resplendissait d'étoiles.

Ainsi, quand tout s'éteignait en bas, tout s'allumait dans les hauteurs profondes des cieux.

Le contraste ne pouvait échapper à l'esprit troublé du peintre, et il se plongea de nouveau dans sa grande rêverie de l'au-delà.

Un coup frappé à la porte le tira soudainement de ces rêves.

Un domestique lui apportait une dépêche.

— De Milan ! s'écria Maurice. Qui peut ?...

Il ouvrit brusquement l'enveloppe.

Un de ses amis, peintre lui aussi, le réclamait pour une commande urgente ; c'était une affaire qu'il ne fallait pas laisser tomber ; la dépêche le disait dans son laconisme impérieux. En toute autre circonstance, il eût été heureux de ce voyage qui se présentait à lui sous la forme d'une agréable et instructive distraction : Milan, le palais Brèra, le Cenacolo, le musée Poldi-Pezzoli, tout autant d'attractions puissantes pour un artiste.

Ce fut pourtant presque en maugréant qu'il fit rapidement sa valise ; le premier bateau partait de grand matin le lendemain ; il devrait donc se mettre en route sans avoir pu joindre le Pèlerin. Il eût cependant été désireux de lui faire part de son impression.

— Je ne tarderai pas à revenir, se disait-il.

Il s'embarqua au petit jour. Tout le temps du voyage, il songea à son entrevue de la veille, à cette femme triste, à la mélancolie de son dernier chant et aussi à la pointe fine et malicieuse de la fin, qui semblait une réponse à sa question, l'invitant à la discrétion :

Ainsi dans tout cœur, eau profonde,
Se cache et dort quelque secret...

Quel était celui enseveli dans cette eau profonde et vraiment attirante ?

Il notait dans sa mémoire tous les moindres détails de ce *home* bizarre et un peu désolé... L'exclamation à propos du portrait de Flora l'avait surpris ; et d'abord, pourquoi ce portrait dans ce salon ?

— Bizarrerie du logement garni, avait dit la jeune femme.

N'avait-elle pas ajouté :

— Et coïncidence ?

Y avait-il quelque chose de commun entre la Flora du Pèlerin, celle du Titien et cette femme jeune, triste,

mystérieuse, passionnée d'art, victime, semblait-il, d'une catastrophe, et pourtant si résignée ?

— Dieu l'a voulu, avait-elle dit.

Et elle l'avait dit d'un ton qui n'admettait pas de doute dans l'esprit de celle qui avait formulé cette prière.

— Chose étrange, ne pouvait s'empêcher de penser le peintre, le malheur a produit deux effets bien opposés en ces deux êtres mystérieux qui m'occupent.

Chez le Pèlerin, il éteignit toute piété, supprima la foi au point que, depuis la catastrophe de Saint-Pierre, le malheureux, privé de sa raison, en avait cependant gardé assez pour se révolter contre Dieu, le nier jusque dans ses souvenirs, en sorte qu'il avait longtemps refusé de mettre les pieds dans une église, et il n'y était entré que du jour où la folle illusion de son bonheur lui était réapparue dans les visions de la sonate nocturne.

Chez cette femme, au contraire, l'épreuve avait trouvé une âme douce, résignée ; elle avait même augmenté cette résignation : tout s'était absorbé pour cette malheureuse victime dans cette volonté terrible de Dieu, comme le sel se fond dans l'eau, comme la cire coule dans le feu et devient feu elle-même. Il fallait donc qu'il y eût quelque charme secret dans cette volonté cruelle. Et lequel? Et pourquoi n'était-il pas chez l'homme, alors qu'il était chez la femme ?

Et pourquoi lui, Maurice, qui notait d'une façon si aiguë toutes les intimités de sentiments chez les autres, pourquoi, quand il se regardait lui-même, ne voyait-il qu'indifférence et scepticisme.

Il n'avait pas été malheureux, c'est vrai, mais s'il le devenait un jour ?

Et il lui semblait, dans son orgueil, qu'il se maintiendrait plus ferme, plus droit, ne se courbant ni sous la douleur ni sous la main de Dieu.

Dieu ? Pourquoi lui en vouloir ? Y croyait-il ? Com-

ment le remercier et se résigner ? S'occupe-t-il de nous, encore qu'il existerait ?

Mais, malgré cette conclusion, quelque chose le prenait toujours au fond de l'âme qui l'inclinait vers un monde invisible et supérieur.

— Vous frappez la muraille, avait dit le Père Gardien ; vous croyez à une pierre inerte et froidement sonore ; quelque chose vous répondra un jour de l'autre côté du mur.

Que serait-ce, ce quelque chose ?

La femme inconnue entrerait-elle dans la solution du problème ?

Au milieu de toutes ces réflexions, le bateau filait sur le lac, si calme qu'il semblait insensible à l'éperon qui fendait ses eaux et aux roues écumeuses qui les déchiraient.

Les plus beaux paysages passaient devant les regards vides du peintre, trop occupé au-dedans pour contempler le merveilleux dehors.

Les castelli di Canero, en ruines sur leur îlot désert, Intra, Laveno, Pallanza, tous ces rivages enchanteurs avaient été dépassés.

Les îles Borromées, l'amphithéâtre de Stresa, tout rempli de villas et d'hôtels cachés dans les ombrages, ne l'avaient pas même arraché à sa rêverie.

Si une pensée intérieure pouvait l'absorber au point de supprimer pour lui, en quelque sorte, des merveilles de formes et de couleurs dont il était si avide, ne devait-il pas songer que, pour ceux qui croient, qui espèrent et qui aiment dans l'au-delà... la pensée qui les y transporte et l'amour qu'ils y cherchent peuvent très réellement les isoler dans la vie, les consoler de très vives douleurs et leur donner même une joie étrange, cette joie du jeune Fr. Paulin d'Asti qui, paraît-il, avait dit en mourant :

— Le ciel... le ciel... quel bonheur !

Et il avait vingt-huit ans !

Cette joie du Fr. Pacôme, agitant ses clés, ouvrant ses portes tous les jours, sans le moindre gain, sans variété de métier, aussi content demain qu'aujourd'hui.

Ce calme de la femme inconnue... et cette joie presque enfantine du Pèlerin quand il entendait les premiers accords de la sonate le transportant dans les régions d'un passé bien-aimé.

Le peintre sortit de sa rêverie quand le bateau, longeant le quai d'Arona, le déposa presque en face de la gare du chemin de fer.

Il sauta du pont dans le train et partit pour Milan.

XII

Pendant ce temps, le Pèlerin avait continué ses stations au pied de la muraille et ses visites à la chapelle.

Moins effarouché qu'autrefois, il avait parlé au Fr. Pacôme et consenti même à se laisser aborder par le Père Gardien du couvent.

Quand toute la journée s'était passée à errer autour de la chapelle, à rêver sous le petit cloître et à murmurer des prières sur la dalle du Fr. Paulin, chaque soir le retrouvait à son poste.

Et chaque soir aussi, le piano fidèle et consolateur se faisait entendre.

Le jardinier et quelques voisins avaient fini par remarquer cette singulière assiduité.

Les mauvaises langues disaient :

— Tiens, le Pèlerin qui fait la cour à la dame qui joue.

Les enfants en passant, chantaient malicieusement quelques refrains populaires. Les bonnes gens les faisaient taire et leur disaient :

— Parce qu'il a une nouvelle folie, faut pas se moquer des sans-raison : qui sait ce que Dieu nous réserve !

Un soir qu'il était plus attentif que de coutume, la « grande sèche » qui errait sur la terrasse entendit les rires et les quolibets, plus accentués que d'habitude. Elle se pencha et durement enjoignit au Pèlerin de se retirer.

Celui-ci leva des yeux suppliants ; ils se croisèrent avec un regard si dur de la vilaine duègne qu'il prit presque peur et s'en alla.

Le lendemain, le piano ne joua pas.

Cécé, qui semblait jouir d'une autorité un peu sévère, avait sans doute fait quelques observations à sa maîtresse, et sur les attroupements causés par l'attitude de ce mendiant, et sur les rires et les plaisanteries qui montaient de la rue. Tant que le peintre avait accompagné le dément, les passants s'étaient tenus en respect ; maintenant, cela menaçait de troubler le repos de la villa.

Enfin, le piano avait obéi.

Plusieurs soirées se passèrent... Le mendiant était venu, il avait attendu longtemps et avait dû s'en retourner tristement.

Subitement redevenu sombre, il errait, la figure contractée, douloureuse : quelque chose s'était éteint en lui.

La mort du soleil !...

Par un bizarre effet de répercussion, la jeune femme, elle aussi, s'était attristée. Non pas que son piano lui fût nécessaire ou que le Pèlerin invisible remplît sa vie au point de sentir la solitude commencer en elle, parce qu'une sonate ou la présence de cet homme y manquait, mais une sorte d'instinct la poussait vers tout ce qui souffrait ; or, on lui avait dit qu'elle consolait ce malheureux, et plus volontiers elle jouait quand elle se

savait comme auditeur ce grand et pauvre désolé de la vie.

Après quelques jours pourtant et quand le courant lui parut suffisamment interrompu, elle reprit discrètement ses auditions nocturnes.

La vie et le calme parurent aussitôt revenir sur le visage du Pèlerin ; il s'ingéniait à prouver sa reconnaissance. Chaque soir, sur le seuil de la porte, Cécé trouvait une brassée de fleurs et de feuillages.

Souvent, elle les rejetait brutalement ; d'autres fois, sachant pourtant combien sa jeune maîtresse en aimait l'ardent parfum, elle les apportait sans rien dire.

On était en plein automne ; avec la saison qui touchait à sa fin commençaient les départs. Or, tout dément qu'il fût en réalité, le Pèlerin paraissait s'inquiéter. Déjà plusieurs villas voisines avaient fermé leurs volets ; une angoisse serrait son cœur à la pensée qu'un jour, bientôt peut-être, sur la terrasse, les arbres commenceraient à s'effeuiller, les géraniums cesseraient de fleurir, et les fenêtres se fermeraient pour longtemps, là-haut, sur le piano muet.

Cependant, Maurice s'attardait à Milan plus qu'il ne l'avait pensé.

La commande qui l'y avait appelé était en effet importante, et il ne pouvait que se montrer reconnaissant à son ami d'avoir songé à lui.

Un certain comte qui avait perdu récemment sa jeune femme demeurait inconsolable. Riche, sans enfants, ne sachant comment employer son immense fortune, il avait entrepris de remplir sa somptueuse villa des souvenirs de la disparue.

Partout il voulait des tableaux faisant revivre celle qu'il avait tant aimée : dans chaque chambre, il devait y avoir une image reproduisant telle attitude ou telle toilette de la jeune femme et rappelant le décor qui lui était le plus familier.

Cette bizarre fantaisie avait déjà fatigué le talent et la bonne volonté de plus d'un artiste, lassé de travailler sur le même modèle.

Mais le comte s'adressait à tous les peintres de renom, à quelque nationalité qu'ils appartinssent; ayant entendu parler de Maurice Arlon, il avait immédiatement désiré le connaître pour le charger de quelque commande; au reste, il payait bien.

Maurice venait donc fréquemment à la villa, où il finit par prendre logis. Il écoutait le comte, qui, lui aussi, comme les acteurs du drame de Locarno, cherchait à relier son âme avec les indécises réalités de l'au-delà.

Le peintre paraissait s'intéresser vivement aux fantaisies douloureuses du comte, et celui-ci, trouvant enfin un artiste docile, augmentait ses assiduités, multipliait les documents, les détails, les conseils, les prières, et, sans se lasser, accumulait autour du chevalet tous les objets ayant appartenu à sa femme.

Un jour, tels bijoux, colliers, rivières de diamants, diadème d'or, dont il fallait reproduire à s'y méprendre l'éclat fugitif sur la toile; une autre fois, tels livres souvent feuilletés, ou encore les gerbes des fleurs les plus aimées, et il y mêlait ses souvenirs et ses larmes.

Maurice écoutait, toujours respectueux d'une telle douleur; mais, dans le fond de son esprit, il suivait une autre scène et se présentait un autre tableau.

Et, tout en peignant, il voyait flotter devant lui les images confuses de l'inconnue et du Pèlerin.

Le soir surtout, à l'heure où le jour commence à baisser et quand allait finir la scène quotidienne de pose, il entendait les accords lointains de la sonate.

Son visage en prenait une teinte émue, sa peinture une sorte de réalité poignante; le comte, qui s'y méprenait, le comblait de ses remerciements.

Maurice le laissait dire; mais quand, à la nuit, il

rentrait dans la chambre qui lui avait été obligeamment offerte dans la villa, il résumait ses longues réflexions, retournait le problème, heurtant dans ses souvenirs et ses désirs les solutions les plus étranges, et finalement il concluait :

— Si ceux qui nous ont quittés sont absolument morts pour nous, si l'anéantissement suit le départ, s'il n'y a rien de l'autre côté, alors à quoi bon ce deuil, cette douleur savamment entretenue, ce souci de faire revivre une vaine image? Sans doute, c'est une satisfaction donnée à notre ancien amour; mais, hélas! qu'elle sera peut-être passagère!

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole!

Dans vingt ans, trente ans, alors que le comte, éloigné de plus en plus d'une chère créature qu'il ne devra plus jamais retrouver, en aura perdu presque la mémoire, ces toiles lui rappelleront vaguement ce qu'il avait tant aimé, et à travers les fantômes de ses anciens souvenirs, il aura quelque peine à reconstituer le visage de celle que tant d'efforts n'auront pu réussir à sauver de l'oubli! Qui le sait même? L'homme est assez égoïste et assez volage pour se donner vite ailleurs : il pourra donc se faire que toutes ces toiles devenues gênantes soient définitivement reléguées dans des salles pleines d'ombre et de silence, un nouveau bonheur ayant pris la place de l'ancien.

Et Maurice pesait longuement la vanité des affections humaines : le rien, du sable, du néant!

— Mais, cependant, ajoutait-il, si nos morts existent en dehors de nos souvenirs, où sont-ils? Si l'âme survit au corps, où va-t-elle? Et s'il y a réellement un autre monde, qu'y font alors tous ceux que nous pleurons?

C'était la question qu'il se posait presque tous les

soirs, n'y apportant pas d'autres réponses que celles de son instinct qui l'inclinait quand même à croire à l'au-delà, celles encore des conversations du Père Gardien où s'était agité le problème, et aussi — tellement nous avons peine à nous défendre des premières impressions de notre jeunesse — les réponses de ses souvenirs d'enfant pieux, alors qu'au Séminaire on les faisait prier si souvent pour leurs morts et pour tous ceux qui sont déjà partis devant.

C'est dans ces doutes, c'est au milieu de ces perplexités que Maurice prolongeait son séjour. Il y avait bientôt trois semaines qu'il avait quitté Locarno : on devine s'il avait hâte d'y rentrer.

Une fois, il avait reçu un mot du Père Gardien, à qui du reste il avait écrit le premier pour lui raconter sa visite à l'inconnue ; le Père lui disait : « Que la villa n'était pas fermée, que la dame n'avait point paru davantage ; que le Pèlerin continuait ses va-et-vient mystérieux... » Et il concluait : « Vous ne trouverez donc rien de changé à votre retour, à moins que vous-même ne nous rapportiez un cœur nouveau... ou mieux — car le cœur n'a pas à se modifier, — un esprit différent. »

Ce dernier mot n'était pas sans délicatesse ; il montrait que le Père Gardien n'avait pas perdu l'espoir d'amener Maurice sur la rive où l'on croit.

Quelques jours après la réception de cette lettre, le peintre put enfin se libérer du comte, et il rentrait à Locarno.

Il retrouva en effet toutes choses comme il les avait laissées. Il fut cependant surpris que le Pèlerin ne manifestât pas plus de joie de le revoir... Il paraissait ne plus se souvenir ; mais à peine Maurice lui eut-il parlé de la villa :

— J'y vais chaque soir, s'écria le dément.

— Elle joue toujours ?

— Hé oui, puisque j'y vais.

— Vous l'avez vue?

— Je l'entends.

— Ne voudriez-vous pas la voir?

Le Pèlerin fit signe que non.

— Moi, je l'ai vue.

Le Pèlerin eut un sursaut :

— Est-ce qu'elle a joué pour vous? demanda-t-il d'un ton presque jaloux.

— Non, non, mais voulez-vous que nous allions la voir ensemble?

Le Pèlerin mit alors l'index sur les lèvres et ferma les yeux comme pour dire :

— Ne me réveillez pas. Silence!

Maurice constata de nouveau que sur ce point son pauvre ami était irréductible.

Il recommença ses enquêtes d'un autre côté ; il avait fini par découvrir que dans le pays et pour les fournisseurs l'inconnue portait le nom de Mme Piera.

Il crut à une lumière et en parla au Pèlerin ; le mot ne lui dit rien. Maurice apprit depuis que le nom était le nom même de la villa. La mystérieuse locataire l'avait pris sans doute pour cacher le sien. Mais pourquoi le cacher? Et il retombait dans le jeu compliqué de ses conjectures.

Compliqué? L'était-il vraiment beaucoup? Quoiqu'il eût peut-être désiré le contraire, la pensée que l'inconnue était la Flora du Pèlerin s'imposait parfois avec une puissante évidence à son esprit.

Tout, à certains moments, lui semblait résoudre le problème en ce sens, tout, jusqu'à cette affinité secrète qui poussait ces deux êtres inconscients l'un vers l'autre sans pouvoir cependant les rapprocher.

Mais quand cette solution lui paraissait la plus claire, quelque chose se révoltait contre elle en son intérieur; on eût dit vraiment qu'une vague jalousie

s'opposait à ce rapprochement, et lorsque ce dernier sentiment, grandissant peu à peu, finissait par envahir son âme, Maurice se sentait tout autre à l'égard de l'inconnue, à l'égard du Pèlerin.

Chose curieuse, en vérité ! Cet indépendant, ce maître de lui-même qui ne devait se courber devant personne, pas même devant Dieu, se trouvait dominé par le charme de cette femme.

Sans se l'avouer, sans s'en rendre compte peut-être, il allait loin dans ses rêves et ses conclusions, emporté sans doute par son imagination d'artiste.

Ne s'était-il pas rencontré en face d'une âme éprise, elle aussi, d'idéal ? Épurée par la souffrance, élevée par sa haute résignation, cette intelligence n'était-elle pas capable de saisir toutes les délicatesses ou les profondeurs de la vie d'artiste ? N'y aurait-il pas une facile fusion de sentiments entre des âmes si pleines des choses divines de l'art ?... Et alors ?...

Et Maurice, en allant et en venant, échafaudait tout un rêve d'intérieur, d'intimité, de vie heureuse.

Il n'osait reconnaître que son cœur était un peu pris, ou plutôt, il ne le reconnaissait que trop, quand la soudaine image de la réalité de Flora, se dressant devant lui, le réveillait brutalement, et c'est pour cela qu'il éprouvait ce sentiment de révolte, presque de colère jalouse.

A son retour, l'une de ses premières visites avait été pour le Père Gardien.

Sans lui faire rien soupçonner de son rêve intérieur, il lui avait cependant parlé de l'hypothèse qui le blessait secrètement :

— Et si c'était la vraie Flora ?

Le moine avait hoché la tête et répondu ces simples mots :

— Ce serait étrange, assurément ; mais ce n'est pas impossible.

— Mais alors, avait répondu Maurice, quelle situation, mon Père, pour ces deux infortunés ! Lui, dément ; elle, aveugle. Doit-on les rapprocher ? Faut-il même le tenter ?

Et comme le Gardien ne répondait pas :

— Non, non, concluait Maurice, vous voyez bien que cela ne peut pas être possible.

Et il sortit. Le hasard voulut qu'il se heurtât sur le seuil même de la porte au Pèlerin : pour la première fois, la vue de cet homme lui fut pénible, il eut presque un mouvement de recul ; mais il le vit si joyeux de visage et de démarche si allègre que, croyant à quelque fait nouveau, il se ressaisit et voulut l'arrêter.

— Laissez, laissez, fit le Pèlerin ; ils sont en fleurs là-haut, sur la montagne, j'en veux une gerbe pour ce soir.

Et il partit en toute hâte. A un moment pourtant, avant de disparaître, il se retourna, et, battant des mains, il cria à Maurice resté sur le seuil de la chapelle :

— Des lauriers de Saint-Antoine, des lauriers de Saint-Antoine !

Et il disparut. Maurice le regardait s'enfuir ; la vue de cet homme courant à travers les sentiers rocheux pour chercher ces fleurs lointaines lui faisait mal.

XIII

Maurice en sentit un désir plus impérieux de frapper de nouveau à la villa Piera.

Il résolut de s'y rendre le jour même ; quelque chose le poussait à prendre les devants, une sorte d'énervement l'agita toute la journée ; en vain cherchait-il à se calmer, il trouva le temps long et regardait sans cesse

du côté de la route pour voir si le Pèlerin revenait avec sa gerbe de fleurs. Enfin, brusquant la situation, il se présentait le soir, un peu après son dîner, à l'heure de la sonate. Le Pèlerin n'y était pas encore; le peintre préférait qu'il n'y fût pas.

La servante fut un peu moins revêche que la première fois. Sa maîtresse lui avait-elle fait la leçon, ou préférait-elle encore la vue du peintre à celle du Pèlerin ; le fait est que, presque souriante, elle dit :

— Venez, Monsieur, Madame sera contente de vous recevoir.

Maurice entra dans le salon, la jeune femme y était, assise sur la chaise haute, le piano ouvert... et se préparait sans doute à son audition nocturne.

— Ah ! Monsieur, dit-elle la première, serait-ce déjà votre visite d'adieu ?

Tout ému de cette bienveillance, Maurice s'inclina en balbutiant. Ce mot *déjà* l'avait visiblement frappé.

La jeune femme, insistant, ajouta alors, non sans une certaine mélancolie :

— Voilà la saison qui s'avance, je comprends, vous êtes probablement sur votre départ ?

— L'automne est pourtant si beau dans ces régions, répondit le peintre, et j'aurais plus d'un motif de rester encore, mais...

— Mais ?

— Il faudra, en effet, que je gagne bientôt Paris.

— Alors votre tableau est fini ?

— A peu près.

— Pourrais-je savoir ce qu'il représente ?

Le peintre rougit un peu ; il n'osait avouer qu'il travaillait pour le Père Gardien du couvent... Après un moment, il se décida pourtant :

— La Madonna del Sasso, dit-il.

— La chapelle, le cloître, la terrasse... Oh ! le beau point de vue ! s'exclama la jeune femme.

— Vous le connaissez donc ? reprit Maurice, un peu étonné que l'aveugle parlât avec une telle connaissance des choses.

— Oui, reprit-elle laconiquement.

Il y eut un silence. Le peintre le rompit le premier :

— Je vois le piano ouvert, Madame, je tombe à un moment mal choisi ; c'est l'heure de la sonate...

— Et du pauvre Pèlerin, fit la jeune femme, en jetant au hasard sur le clavier quelques accords préliminaires. L'avez-vous vu ?

— A peine, car j'ai été absent.

— Il a dû alors, le pauvre homme, souffrir de votre absence. Vous êtes, je crois, à peu près le seul être qui s'intéresse à lui.

— Vous vous oubliez, Madame.

— Oh ! moi, je joue. Et je le fais peut-être encore souffrir.

— Est-il venu tous les jours ?

— Je le crois, et même il a dû souffrir davantage à certains jours... où le piano s'est tu.

Et la jeune femme, en tapotant discrètement le clavier, raconta l'incident de la servante, son intervention, et son silence un peu forcé de quelques jours.

— Dieu sait pourtant combien je ne voudrais pas ajouter à sa souffrance !

L'entretien, qui semblait ne devoir rouler que sur le Pèlerin, déplaisait un peu à Maurice ; il fit un effort pour le détourner.

— Vous jouez, en effet, lui dit-il, divinement bien. Et moi-même j'avoue avoir parfois ralenti mon pas quand j'entendais de loin...

— La musique m'a consolée, interrompit l'inconnue ; je suis heureuse qu'elle puisse en consoler d'autres.

— Ah ! vous avez mille fois raison ; sans médire de la vie, nous pouvons reconnaître qu'elle est souvent cruelle, mais il y a dans le travail de notre esprit une

heureuse diversion. Pour ma part, quand je suis à mon chevalet, quand surtout j'y peins une œuvre aimée, il me paraît que les heures coulent trop courtes et sans secousses. Ah ! si nous n'avions pas les arts !...

— C'est vrai ; cependant, ils ne suffisent pas toujours, murmura la jeune femme.

— Sans doute, mais — j'en excepte les joies du cœur — où trouverions-nous pourtant une meilleure source de distraction et de confort ?

— Ah ! Monsieur, la terre est bien belle, je le sais par mes souvenirs. La musique est bien belle, Dieu ne m'en a pas privée. Il y a des âmes compatissantes de par le monde, je le sens, aujourd'hui surtout, mais ce monde reste pourtant bien vide, désolant et trompeur.

— Le croyez-vous, Madame ?

— Il y a des heures où rien ne nous suffit et où tout nous oublie.

— Oui, mais elles passent !

— Et nous passons avec elles. Ah ! si on n'avait pas la pensée d'un monde supérieur...

— Quoi ! vous aussi ? fit Maurice à mi-voix et comme un peu déconcerté.

— Comment, moi aussi ? reprit la jeune femme avec un léger sursaut, est-ce que par hasard vous ne croiriez pas à ce monde invisible et supérieur ?

— Hé ! Madame, serais-je peintre si je ne songeais pas à ces régions de l'idéal, à cet invisible qui nous entraîne, où se forment nos pensées, où s'esquissent délicieusement nos tableaux ; c'est même là, dans ces régions supérieures, que se dessinent nos meilleures œuvres. Nous y montons constamment pour surprendre l'idée, la saisir, la fixer ensuite sur notre toile ; je crois donc à l'idéal, je crois à la demeure de l'idéal...

Maurice allait continuer, s'échauffant ainsi lui-même.

La jeune femme se mit à jouer doucement, et, sur

une basse très légère et très sourde, elle chantait en mélodie ces simples mots :

Je crois en vous, mon Dieu, mon Père !
Vous êtes mon meilleur soutien
Et c'est de vous seul que j'espère
Mon unique et souverain bien !

Elle s'arrêta :

— Comment trouvez-vous ma réponse? fit-elle avec un sourire où pointait une très douce malice.

— Je ne m'y attendais pas, Madame. Peut-être est-ce plus qu'une réponse.

— Oh ! vraiment, quoi donc de plus ?

— Une leçon.

— Eh bien, soit. Je ne voulais pas vous la faire, mais puisque vous le prenez ainsi, c'est mieux.

Puis, brusquement :

— Est-ce que vous ne croiriez pas en Dieu, Monsieur ?

— On dit qu'il n'y a pas d'athée, Madame.

— A la bonne heure !

— Mais je ne veux pas me faire meilleur que je ne le suis, et je rougirais de me surfaire à vos yeux ; je ne suis pas athée, puisqu'il est convenu qu'il n'y en a pas, mais je ne crois pas, assurément... autant que vous.

— Si vous aviez beaucoup souffert, peut-être...

— En tout cas, se hâta d'ajouter Maurice, si quelque chose pouvait m'aider à croire, ce serait bien l'image de votre impassible résignation.

— Impassible ! soupira la jeune femme.

Et elle aborda résolument la sonate de la lune.

Un vent très frais agitait au dehors les feuillages déjà un peu incertains, et les premières rafales de l'arrière-saison faisaient tourbillonner quelques feuilles arrachées sur la terrasse.

— Les premières feuilles d'automne qui tombent, disait la jeune femme tout en jouant.

— Impassible, reprit-elle, comme se parlant à elle-même. Ah ! Monsieur, Dieu n'entre pas dans une âme par la porte banale où tout le monde passe : il perce, il ouvre, il déchire, il se fait son entrée royale et réservée ; après lui, l'escorte, c'est la douleur et son cortège noir.

— Mais que voulez-vous dire ? demanda Maurice.

La jeune femme parut n'avoir pas entendu la question. Les arpèges se succédaient ce soir-là, plus tragiques et plus poignants que jamais.

— Ecoutez, reprit-elle tout d'un coup.

Maurice se rapprocha.

— Chacun de ses accords... rouvre mes blessures, mais en même temps me rattache à la main de Dieu qui seul s'est penché sur ma vie malheureuse.

— Malheureuse ? demanda la voix presque éteinte de Maurice. Mais comment ?

— Cette sonate, c'est mon passé, c'est mon dernier décor heureux, c'est ma vie qui expire, tenez, là, à cette mesure, sur cet accord... Et, ce soir-là, je n'ai pas joué plus loin...

Elle s'arrêta, toute pâlie par l'émotion.

Si elle avait pu voir Maurice, elle l'aurait vu se dresser, tout pâle aussi, et tremblant :

— Un soir ? demanda-t-il.

— Oui.

— Vous jouiez cette sonate ?

— La même.

— Vous étiez seule ?

— Non.

— Qui donc avec vous ?

— Lui.

L'émotion étouffait Maurice.

— Loin d'ici ?

— Oh ! oui !

— Il y a longtemps ?

— Trop longtemps pour mon cœur, pas assez pour ma vie.

— Comment ?

— Oui, mon cœur a vieilli depuis lors, et ma vie, hélas ! ne coule que jour à jour.

— Ah ! Madame, et dans cet horrible malheur, que vous rappelle cette sonate ?... Vous n'avez pas eu un mouvement de révolte contre le Dieu qui brisait ainsi votre bonheur, séparant vos vies, troublant à jamais vos espérances, renversant tout votre avenir ?

— Non, dit-elle, mais ce que j'ai souffert !... C'est vrai que Dieu a tout ravagé en moi, mais je l'en remercie quand même.

— Est-ce possible ?

— Oui, le feu qui a épargné ma vie a consumé la sienne. Il ne souffre plus, il ne m'aura pas vue souffrir, cela suffit. Qu'importe mes yeux que la flamme a brûlés en passant ? Tant mieux, je ne veux plus voir ; que verrai-je sans lui ? Quant à mes souvenirs...

— Eh bien ! vos souvenirs ?

— Perdus... eux aussi... éteints comme mes yeux. Je ne veux plus penser à ce passé parce qu'il a été trop heureux.

— Oui, le passé, mais l'avenir ? demanda Maurice presque suppliant.

— L'avenir, je le laisse à Dieu.

— Assurément, puisque vous y croyez ; mais pourtant la vie n'est pas encore finie pour vous.

— Et que voulez-vous que j'y mette... à présent ?

Maurice comprit le profond découragement, le sentiment de lassitude infinie qui perçaient dans ce douloureux soupir ; il se tut tout d'abord, comme déconcerté par la question, puis bientôt il reprit, presque suppliant :

— Mais votre Dieu, Madame, défend-il donc que notre cœur espère, se souvienne... aime encore?

Avait-il vu clair soudainement?

Le voile tombant, avait-il compris que ce n'était pas seulement une coïncidence, une analogie, mais une réalité, qui chantait, vivait, aimait de l'autre côté du mur? Qui le savait?

Cependant, sur la demande réitérée de la jeune femme :

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc?

Maurice dut répondre :

— C'est le Pèlerin qui est tombé là... au pied de la muraille... Une crise sans doute... une attaque peut-être...

— Il faut le secourir, s'écria Flora, et au plus vite!

Elle essaya de rentrer; malgré elle, ses genoux tremblaient; elle dut, pour gagner le bouton électrique, s'appuyer sur le bras de Maurice.

Cécé parut.

— Vite, Cécé, dans le chemin, une défaillance a saisi ce pauvre mendiant.

— Comment! fit la servante. Il n'y a pas un instant qu'il déposait au seuil sa gerbe de fleurs.

— N'importe! Appelle le jardinier de la villa voisine; si Monsieur veut vous aider, vous transporterez ce pauvre homme...

— Où donc? demanda vivement Cécé.

— Il n'a pas de logis, ajouta tristement Maurice.

— Mais ici, répliqua Flora.

— Ici? s'exclama la « grande sèche ». Ce fou ici? Quel embarras, Madame!

— Voyons, Cécé, un pauvre, allez-vous le laisser mourir sur la route?

— Non, sans doute, mais... enfin... sommes-nous un hôpital? grommela la servante.

— Le temps presse, peut-être, hasarda Maurice, je cours.

— Oh! merci, Monsieur. — Cécé... on le placera sur un matelas, dans la serre, nous verrons ensuite.

Maurice était déjà dans le sentier ; il souleva la tête du mendiant, elle retomba inerte entre ses mains... Aidé du jardinier, il voulut le mettre sur ses pieds et le soutenir dessous les bras ; ils s'aperçurent qu'une jambe traînait, paralysée : c'était bien une attaque.

Au bout de quelques instants, le pauvre Pèlerin était étendu sur un matelas, dans la serre vide de ses fleurs. Aux grands murs blancs et couverts de toiles d'araignée, pendaient tous les instruments ordinaires du jardinage, et quelques plantes malades s'étiolaient dans les coins.

On avait apporté hâtivement une lumière ; le matelas était déposé sur la terre nue, et les ombres de Maurice et du jardinier allant et venant, grandies par les lueurs incertaines de la lampe, montaient funèbres sur le mur et jusqu'au plafond.

Accompagnée par Cécé, Flora avait voulu venir et se tenait, elle aussi, près du grabat.

— Il respire, fit Maurice, mais je ne sais s'il a sa connaissance.

Toute la nuit se passa ainsi dans de pénibles alternatives sans que le malheureux eût donné signe de vie bien certaine.

Le jardinier et Maurice tinrent à rester pour le veiller.

Flora s'était retirée toute émue du douloureux accident et en disant à Cécé :

— Il faudra demain, au petit jour, aller chercher le médecin et le Père Gardien.

Hélas ! le lendemain, le médecin ne donnait guère d'espérance.

L'attaque avait paralysé tout le côté droit : le cerveau était pris, et le cœur, affaibli sans doute depuis longtemps, ne battait plus que faiblement.

Peu à peu, cependant, le pauvre dément ouvrit les yeux. Le Père Gardien était à ses côtés ; le reconnut-il?... Il sembla qu'une lueur d'intelligence éclaira son vague regard à la vue du moine si connu.

Maurice allait et venait, donnant à la jeune femme restée au salon les nouvelles du moribond, car vraiment il semblait que c'en fût un : d'heure en heure s'éteignait tout espoir.

— Que faire ? disait-il par moments au Père Gardien. Il n'y a pas de doute, nous sommes en présence des deux malheureux époux. Lui, a-t-il compris toute la vérité ? Elle, en tout cas, ne sait rien encore. L'avertir ? Lui faire de nouveau saisir un bonheur qu'elle croit à jamais perdu pour le voir s'effondrer aussitôt, quelle cruauté, mon Père ! Et puis, sera-ce un bonheur de retrouver ce qu'elle a le plus aimé incohérent et sans raison ? Le médecin m'assure qu'il n'en reviendra pas. Il ne peut parler, à peine s'il nous reconnaît... Vous a-t-il compris quand vous lui avez parlé seul ?

— Je le crois, répondit le Père Gardien ; au nom du Fr. Paulin, il m'a serré la main ; attendons et nous agirons suivant les circonstances.

On avait, entre temps, dressé un lit plus confortable dans la serre et le pauvre homme y avait été étendu, mais on n'avait pu lui enlever ses vêtements.

Il était donc là, couché dans ses loques sordides, la barbe en désordre et souilllée de poussière, le visage déjà livide et les yeux renversés ; lui, qui aurait dû être le maître de la maison, il expirait à la porte, et à côté, dans cette maison, il y avait le confort et l'aisance ; il y avait surtout un cœur qui n'aurait demandé qu'à l'aimer, et des mains qu'à le soigner et à le guérir !

— Quelle horrible situation ! répétait le peintre. Oh ! mon Père ! mon Père... où est donc votre Dieu ?...

— Il travaille, reprit le Père Gardien : ne voyez-vous pas qu'il achève cette âme ? Laissons-le faire et croyons quand même à sa bonté.

Cependant, dans la matinée, Flora voulut se faire conduire vers le mourant.

— Qu'y ferez-vous ? disait Cécé.

— C'est vrai, répondit la jeune femme, je ne pourrai le voir, mais je prierai auprès de lui.

Ce fut une entrée poignante pour les deux spectateurs de la scène au courant du double secret, que l'entrée de cette femme appuyée sur le bras de Cécé, traînante et maladive dans sa robe blanche, avec cette grâce pourtant et cette nonchalance si sympathique des créoles.

Elle se tint debout près du lit et attendit quelques instants.

— Est-il confessé, mon Père ? demanda-t-elle.

— Oui, Madame, et je lui ai même donné l'Extrême-Onction.

— Il a compris ?

— J'en suis sûr.

— Dieu soit loué ! s'écria la jeune femme.

Cette exclamation plus haute sembla éveiller le mourant ; il souleva ses lourdes paupières, regarda d'un regard terne et fatigué ce qui l'entourait et fixa tout à coup la blanche apparition qui était devant lui.

— Il vous regarde, murmura Cécé...

Flora fit un mouvement, et, instinctivement, à tâtons, tendit sa main au-devant de ce regard de moribond.

Un frisson parut alors agiter tout le malade. Il fit effort pour se soulever, son visage terreux prit une expression de joie et de bonheur indicible, on vit qu'il voulait tendre les bras... Il n'en pouvait remuer qu'un, il le dressa avec effort ; ses yeux jetèrent quelques larmes et ses lèvres sourirent...

Il avait pu saisir la main blanche, elle ne se retira pas. Il sembla même vouloir l'approcher de ses lèvres, elle se laissa faire ; quelques sons inarticulés sortirent alors de sa bouche.

Et Maurice, qui s'était penché, perçut assez distinctement ce nom tremblant s'échapper par deux fois de ces lèvres inertes :

— Flora... Flora !...

La jeune femme crut entendre, elle aussi, car, se penchant vivement, elle murmura :

— N'est-ce pas moi qu'il appelle?...

Et elle se retourna vers Cécé comme pour attendre la réponse, mais seul le Père Gardien répondit :

— Mettons-nous à genoux, Madame, il est près d'expirer.

Une grande pâleur s'étendit en effet sur le visage calme et presque joyeux du Pèlerin, et avec ces sons inarticulés s'exhala son dernier soupir.

Le Père Gardien acheva la prière funèbre.

Flora se retira lentement au bras de Cécé.

— As-tu entendu qu'il m'appelait, Cécé ? demanda-t-elle encore toute troublée à la vieille servante.

— Est-ce qu'on peut comprendre un agonisant? répondit brusquement la « grande sèche », il râlait... c'est tout ce que j'ai entendu.

Flora se réfugia pensive au salon... Au bout d'un instant, elle chercha sur la table, en tâtonnant, la touffe d'épilobes à demi fanés qu'il lui avait apportée la veille, et, revenant vers le lit du mort, elle les posa dessus sans rien dire et en pleurant.

Le lendemain, on transporta le corps du Pèlerin à la Madonna del Sasso.

— Où allez-vous le mettre ? demanda le peintre au Père Gardien.

— Dans la tombe de notre Fr. Paulin, répondit-il.

La cérémonie fut courte comme aux funérailles du jeune moine ; il n'y avait dans l'église que Maurice, la vieille vendeuse d'images, Santina, la petite fille et quelques convers.

Maurice, cette fois, s'était approché de l'autel, et il s'agenouilla tout le temps de la messe.

Lorsque le cercueil disparut, il jeta dans le trou béant le bouquet fané des lauriers de Saint-Antoine.

Et tout fut fini...

A quelques jours de là, dans une conversation qu'il eut avec Flora, il osait lui demander quel était le prénom de son mari.

Flora hésita longtemps et répondit :

— Mon mari s'appelait Guy, mais nous avions italianisé son nom ; dans l'intimité, je ne l'appelais que Vito.

La jeune femme fut triste tout le reste de son séjour, qu'elle prolongea jusqu'à la mi-octobre. Elle ne joua plus la sonate.

Maurice se présenta quelquefois encore à la villa, mais le charme de son rêve était rompu ; deux choses avaient en un instant porté cette âme très loin au-dessus de lui : « On n'aime bien qu'une fois », avait dit Flora. Cette parole avait pour ainsi dire soufflé sur son amour naissant, et puis cette rencontre sacrée dans la mort du Pèlerin et de sa femme, lui, la reconnaissant sans doute, elle, devant l'ignorer à tout jamais et restant quand même dans une résignation inébranlable !...

Maurice comprit qu'il n'y avait plus place dans son cœur qu'à la pitié des souvenirs et à l'admiration pour une âme évidemment si supérieure.

A la veille de son départ, dans la dernière entrevue, la jeune femme, toute émue, le remercia de ses visites, et, lui serrant la main, elle ajouta :

— Je ne reviendrai plus ici.

— Ni moi non plus, répondit le peintre.

Flora partit, et en effet ne revint pas.

Quant à Maurice, il avait tenu à faire graver un mot sur la dalle funèbre de la chapelle.

Au-dessous donc de la ligne si brève et si concise qui rappelait la mort du Fr. Paulin :

FR. PAULIN D'ASTI
OBIIT IN DOMINO, 5 MAI 1906,

il y en avait une plus brève encore, un seul nom :

VITO — 1906.

Un soir des premiers jours de novembre, le Père Gardien redescendait la colline avec le peintre ; celui-ci, ému, ne disait rien ; le moine gardait aussi le silence.

Quand ils passèrent au-dessous de la villa, dont les volets fermés, les fleurs négligées et mourantes attestaient le grand et définitif adieu, le Père Gardien frappa sur la muraille.

— Que de choses se sont passées ici ! dit-il à mi-voix.

— Et de l'autre côté !... répondit le peintre presque troublé...

Le Père Gardien éleva la main, et, semblant montrer plus haut que la terrasse, il désignait le ciel qui se voilait et où perçaient les premières étoiles :

— Y croyez-vous donc maintenant ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Maurice.

Et ils se séparèrent.

Au Salon de l'année suivante, Maurice exposait un étrange tableau.

Sur une terrasse légèrement ombragée, couverte de fleurs de géraniums rouges, une jeune femme en blanc jouait, assise à un piano ; tout était clair, embaumé, plein de chants et d'accords en cet en-haut de la terrasse.

En bas, au-dessous, appuyé à la muraille, un pauvre mendiant, levant une figure à la fois douloureuse et ravie, semblait écouter dans l'ombre du chemin.

Le soleil achevant de mourir à l'horizon répandait la mélancolie de ses derniers rayons sur tout le paysage. On sentait le voile de la nuit prêt à se déplier ; l'on s'arrêtait rêveur devant le contraste des deux existences que l'invisible harmonie semblait un instant rapprocher.

Dans un coin de la toile, ces mots étaient écrits :

De l'autre côté du mur !...



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIERES

Imprimerie E. Aubin

Ligugé (Vienne)

[illegible]

